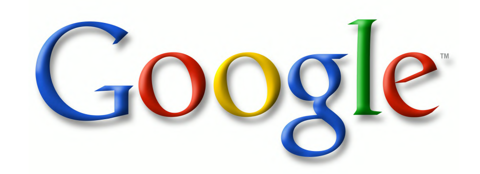



DOMI
NUS
ILLU-
MINA
TIO
MEA
Taylor Institution.



SOUVENIRS DE 1830 A 1842

Ouvrages de Paul Féval.

—

Le Tueur de Tigres.	2 vol.
Les Parvenus.	3 vol.
La Sœur des Fantômes.	3 vol.
Le Capitaine Simon.	2 vol.
La Fée des Grèves.	3 vol.
Les Belles de nuit.	8 vol.

Ouvrages de G. de la Landelle.

—

Le Château de Noirac.	2 vol.
L'Honneur de la Famille.	2 vol.
Les Princes d'Ébène.	5 vol.
Falcar-le-Rouge.	5 vol.
Les Iles de Glace.	4 vol.
Le Morne-aux-Serpents	2 vol.
Une Haine à bord.	2 vol.

Ouvrages d'Alexandre de Lavergne.

—

Il faut que jeunesse se passe.	3 vol.
Sous trois Rois.	2 vol.
La Princesse des Ursins.	2 vol.
Un Gentilhomme d'aujourd'hui.	3 vol.
Le dernier Seigneur de Village. } **Le Secret de la Confession.** }	2 vol.

SOUVENIRS

de 1830 à 1842

PAR

ALEXANDRE DUMAS

5

PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR
37, rue Serpente
—
1855

Par malheur pour la fortune de Madame, le sous-lieutenant qui commandait le poste était patriote, presque républicain. Au lieu de sympathiser avec les cris et le mouvement, il sortit du

poste, somma le rassemblement de se disperser, et sur le refus de celui qui paraissait le commander, il le saisit au collet, et après une lutte assez vive, le jeta dans le corps-de-garde.

A peine le chef fut-il arrêté qu'une terreur panique s'empara des conjurés. Le cri de *sauve-qui peut* se fit entendre. Les soldats se jetèrent parmi les fuyards, et trois nouvelles arrestations furent faites.

A deux heures après midi, une frégate sortit du port pour donner la chasse au *Carlo-Alberto* que l'on apercevait flottant à l'horizon, sans voiles ni vapeur; mais à la vue des dispositions hostiles que l'on prenait contre lui, le *Carlo-Alberto* chauffa et appareilla, se

couvrit de fumée et de voiles, et disparut en courant au sud-est.

Ce fut un bonheur pour la duchesse de Berry, on la croyait à bord du bâtiment. Le bâtiment ayant regagné la haute mer, on fut convaincu qu'il l'avait emportée avec lui.

Elle, cependant, attendait toujours dans la petite maison. Les personnes qui restaient avec elle purent seules avoir une idée de son impatience lorsqu'elle vit arriver midi, une heure, deux heures, trois heures.

Enfin, à quatre heures, deux messagers arrivèrent, effarés, hors d'haleine, et crièrent en arrivant :

— Le mouvement a manqué, il faut à l'instant même quitter la France.

La duchesse se raidit contre le coup et eut la force de sourire.

— Sortir de France ! dit-elle, c'est ce qui ne me paraît pas prouvé ; ce qui est urgent, c'est de sortir d'ici, afin de ne pas compromettre ces braves gens ; on peut avoir suivi le messager.

D'ailleurs, quitter la France n'était pas chose facile. Le *Carlo-Alberto* avait disparu, on ne pouvait donc regagner le Piémont qu'en suivant le chemin d'Annibal. Ne valait-il pas mieux tout risquer, couper la France dans sa largeur et profiter de la conviction où était la police que la duchesse de Berry avait fui sur le *Carlo-Alberto* pour aller tenter dans la Vendée un soulèvement qui venait si piteusement d'échouer à Marseille ?

Ce fut l'avis de la duchesse, et avec cette rapidité de décision qui est une des puissances de son caractère aventureux, elle donna l'ordre de se préparer au départ.

On n'avait ni voitures, ni chevaux, ni mules; mais la duchesse déclara qu'ayant fait un apprentissage de la marche à pied, elle se sentait assez forte pour voyager ainsi la nuit prochaine, et s'il le fallait les nuits suivantes.

Il ne s'agissait donc que de trouver un guide. On envoya chercher un homme sûr et l'on se mit en route vers sept heures du soir.

La nuit arriva rapidement, elle était sombre, à peine voyait-on où mettre le pied; après avoir marché pendant cinq

heures, toute trace de sentier avait disparu.

On s'arrêta et l'on essaya de s'orienter.

On se trouvait au milieu de rochers parsemés de pieds d'oliviers rabougris; le guide était indécis, il regardait alternativement la terre et le ciel aussi sombres l'un que l'autre; enfin, pressé par l'impatience de la duchesse, il avoua que l'on était perdu.

— Ma foi, dit la duchesse, j'en suis enchantée, je suis si fatiguée que j'allais demander à ne pas aller plus loin.

Et faisant l'apprentissage de la vie de bivouac, elle s'enveloppa dans son manteau, se coucha à terre et s'endormit.

Seize ans après, la même chose arri-

vait à la pauvre duchesse de Montpensier, fuyant de France avec le colonel Thierry.

Madame se réveilla glacée et fort souffrante ; l'indisposition paraissait même assez grave pour donner des inquiétudes à ses compagnons de voyage.

Heureusement, pendant son sommeil, on avait cherché et trouvé une espèce de cabane qui servait de retraite aux bergers pendant les orages. On y conduisit la duchesse qui y attendit le jour près d'un feu de bruyères et de branches sèches. Pendant ce temps, un des compagnons de Madame, M. de B***l, qui habitait le pays, s'était mis en quête d'une voiture.

Au grand jour, il revint avec un ca-

briolet qui ne pouvait contenir que trois personnes.

Il fallut se séparer. On se donna rendez-vous chez M. de B***l à G***.

Madame, M. de Ménars et M. de B***l montèrent dans le cabriolet et l'on put trouver un excellent chemin qui n'était qu'à quatre pas de l'endroit où l'on avait passé la nuit.

A la moitié de la première étape, on délibéra où l'on coucherait.

L'embarras venait de ce que Madame avait compté s'arrêter chez un gentilhomme qui, par malheur, n'était pas chez lui. Il est vrai que son frère demeurait à peu de distance, mais il était républicain.

— Est-ce un honnête homme? demanda la duchesse.

— Le plus honnête homme que je connaisse, répondit M. de B***l.

— C'est bien, alors conduisez-moi chez lui.

On voulut faire à Madame quelques observations.

— Inutile, dit-elle, il est décidé que c'est là que je m'arrête.

Deux heures après, Madame sonnait à la porte de l'ennemi politique auquel elle venait demander un asile. Madame et ses deux compagnons de voyage sont introduits dans le salon.

— Qui annoncerai-je à monsieur? demanda le domestique.

— Priez-le seulement de descendre, dit la duchesse, je me nommerai à lui.

Un instant après le maître de la

maison entre au salon, Madame va à lui.

— Monsieur, dit-elle, vous êtes républicain, je le sais, mais pour une proscrite il n'y a pas d'opinion.

Je suis la duchesse de Berry.

Le républicain s'inclina, mit sa maison tout entière à la disposition de la princesse ; et, après y avoir passé une de ses plus tranquilles et de ses meilleures nuits, Madame repartit le lendemain pour un petit bourg où elle avait rendez-vous avec plusieurs de ses partisans, et particulièrement avec M. de Bonnechose.

C'était ce même bon et excellent jeune homme avec lequel, on s'en souvient, j'avais fait connaissance à Trouville.

Il fallut se procurer une autre voiture,

car M. de Bonnechose, qui était un des partisans les plus ardents de la princesse, ne devait plus la quitter; en conséquence on acheta un char-à-bancs à quatre places et on laissa le cabriolet.

C'était M. de B*** l C. qui conduisait; il était assis près de la princesse sur la première banquette, protégée par un soufflet; MM. de Ménars et de Bonnechose étaient assis, eux, sur la banquette de derrière.

Dans une descente rapide bordée d'un côté par des rochers, de l'autre par un précipice, le cheval s'emporta. Il faisait nuit; dans une violente secousse, M. de Ménars et M. de Bonnechose virent tout à coup tomber du soufflet un objet assez volumineux. Tous deux crurent que c'était madame la duchesse de Berry

qui, par le choc, venait d'être lancée hors de la voiture. Ils se retournèrent : l'objet ayant forme humaine restait immobile sur le chemin ; si c'était la princesse, elle était ou tuée, ou blessée grièvement ; par malheur il n'y avait pas moyen d'arrêter la voiture ; on continua de descendre ainsi près d'un kilomètre. Enfin, le marchepied en fer ayant été faussé, se trouva en contact avec la voie et fit une espèce d'enrayage. M. de Bonnechose, jeune et leste, sauta à terre et s'élança sur le devant de la voiture, il y trouva Madame fort calme et n'ayant d'autre inquiétude que d'avoir des nouvelles de son manteau que le vent avait emporté.

La voiture était fort endommagée. On marcha à pied jusqu'à une forge,

où les réparations nécessaires lui furent faites.

Le même jour la princesse était reçue dans la famille de M. de B***l.

C'était là qu'était fixé un premier rendez-vous. Tous ceux qui y avaient été convoqués s'y trouvèrent.

Là les instances redoublèrent pour que Madame n'allât pas plus loin, mais au contraire revînt sur ses pas et quittât la France.

Mais la princesse répondit positivement :

« Si je sortais de France, sans aller
» dans la Vendée, que diraient donc
» ces braves populations de l'Ouest, qui
» ont donné tant de preuves de dévoû-
» ment? Elles ne me le pardonneraient
» jamais, et je mériterais plus que mes

» parents les reproches qui leur ont été
» adressés tant de fois (1) ! Puisque je
» leur ai promis, il y a quatre ans de
» venir au milieu d'elles en cas de mal-
» heur, et que déjà je suis en France, je
» n'en sortirai pas sans tenir ma pro-
» messe.

» Nous partons ce soir; occupons-
» nous de mon départ ! »

Les amis de la duchesse insistèrent de nouveau, lui faisant la liste des dangers qu'elle avait à courir, mais un pareil tableau était de nature à l'exciter plutôt qu'à l'arrêter.

« Dieu et sainte Anne viendront à
» mon secours, dit-elle ; j'ai passé une

(1) On connaît la lettre de Charrette au comte d'Artois après la retraite de Quiberon.

» bonne nuit, je suis reposée et veux par-
» tir ce soir. »

Cet ordre donné, il n'y avait plus qu'à obéir.

M. de B***l fit les préparatifs de ce départ dans le plus grand secret. Il se procura dans la ville voisine une calèche de voyage, qui, la nuit suivante, devait attendre à une heure donnée et à un endroit convenu. Malheureusement elle ne contenait que trois places. Madame choisit pour l'accompagner M. de Ménars et M. de Villeneuve, parent du marquis de B***l, et le soir même on se mit en route.

M. de Villeneuve, connu et vénéré dans tout le midi, était porteur d'un passeport pour lui, pour sa femme et un domestique. M. de Lorge sollicita

l'humble titre de valet de chambre, et à l'heure du départ vint offrir ses services à Madame en redingote de livrée.

Il y avait dans tout cela du Charles-Édouard à Culloden, et du Louis XVI à Varennes.

Madame donna sa main à baiser à ceux qui ne pouvaient la suivre, leur assigna un rendez-vous dans l'Ouest, et partit pour la Vendée où nous allons la suivre.

On devait gagner l'endroit où se tenait la voiture par des sentiers étroits, difficiles, pleins de ronces; Madame y perdit son châle.

C'était pendant la nuit du jeudi au vendredi 4 mai.

La voiture amenée par MM. de B***l

et de Villeneuve attendait au rendez-vous.

Toutes les personnes qui devaient partager l'entreprise étaient venues là par des chemins différents pour accompagner d'un dernier souhait le voyage de la princesse.

La nuit était calme, silencieuse et limpide; quoique la lune fût seulement dans son premier quartier, on pouvait voir à quelque distance.

Or, on crut apercevoir un homme à cheval stationnaire sur la route.

Un de ces messieurs se glissa sur les côtés et revint en annonçant que l'homme à cheval était un gendarme.

En même temps, on commençait à entendre le pas d'une troupe de chevaux, et sous les pas encore lointains

de cette cavalerie on voyait jaillir des étincelles.

Fallait-il partir comme des fugitifs ou payer d'audace en restant ?

Madame fut pour l'audace; en fuyant si vite que ce fût, on serait toujours rejoint; en attendant, si les soupçons n'existaient pas, on avait la chance de n'en pas donner.

La troupe avançait au grand trot et on ne tarderait pas à être remarqué.

Cette troupe était composée de douze chevaux de poste conduits par trois postillons, et ramenés aux relais d'où ils étaient partis.

Voyant la voiture de Madame sur la route, ils offrirent leurs services. M. de B***l leur répondit en patois provençal

pour les remercier, et ils continuèrent leur chemin.

Derrière eux la voiture se mit en mouvement, et derrière la voiture le gendarme.

M. de B***l, inquiet, suivit en courant à pied la voiture.

Le gendarme gagnait sur la calèche et allait la joindre.

Alors s'élançant à la portière :

« — Madame, dit M. de B***l, voici le gendarme, que Dieu vous protège! »

Madame regarda par la glace placée au fond de la voiture et vit effectivement le gendarme à quelques pas seulement d'elle et réglant le pas de son cheval sur celui des chevaux de la princesse.

Que pouvait-on penser, sinon que cet homme ayant vu une voiture arrêtée et

entourée de plusieurs individus, et cela à onze heures de la nuit, avait conçu des soupçons, et n'osant pas attaquer seul une si nombreuse compagnie, attendait pour donner l'éveil à la première brigade qu'il rencontrerait sur sa route.

M. de B***l ne pouvait ainsi courir à pied pendant tout un relais; il s'arrêta donc, s'assit au bord du chemin, et pour avoir des nouvelles, attendit le retour du cocher.

Arrivé à la poste, où elle devait prendre les chevaux, la duchesse regarda avec anxiété autour d'elle.

Le gendarme avait disparu.

Sans doute, il était allé prévenir la brigade.

On pressa tant que l'on put le maître

de poste; on se remit en route avec deux chevaux pour ne pas inspirer de soupçons; mais à peine hors du village, on retrouva le gendarme.

Comme un cavalier fantastique, il avait eu l'air de sortir de terre.

L'avis commun fut qu'il n'y avait point de poste de gendarmerie au village qu'on venait de traverser, et que l'arrestation aurait lieu au village suivant.

A quelques pas de la poste, le gendarme prit un chemin de traverse, et jamais on ne le revit.

Quand on fut de l'autre côté du village, où l'on s'attendait à être arrêté, et que l'on vit la route libre, on respira.

« — Eh bien! que pense Votre Altesse

de notre gendarme? demanda M. de Villeneuve.

« — Ou c'est un fier nigaud, qui ne
» sait pas son affaire, dit la duchesse,
» ou c'est un rusé compère qui m'a re-
» connue, et qui, si je réussis, a d'a-
» vance dans sa poche son brevet d'of-
» ficier et quelques centaines de louis
» pour s'équiper. — En tout cas, il peut
» se vanter de m'avoir fait une fameuse
» venette. »

M. de B***l apprit ces détails au retour du cocher et rentra chez lui un peu rassuré.

Le 4 mai, on continua la route vers Toulouse par Nîmes, Montpellier, Narbonne, allant nuit et jour, ne s'arrêtant que le matin de bonne heure pour déjeûner, faire sa toilette, et donner le

temps aux garçons d'écurie de graisser la voiture.

On changea de chevaux à Lunel.

« — Où sommes-nous ? demanda la
» princesse.

» — A Lunel, Madame, répondit M. de
» Villeneuve.

Le nom frappa la duchesse.

« — Oh ! dit-elle, si ce bon D....., qui
» m'a envoyée en Italie une caisse de
» vin de son cru, savait que je relaie en
» ce moment, comme il accourrait ;
» mais pas d'imprudence. »

Et l'on se remit en route sans avertir M. D.....

Le 5 mai, à sept heures et demie du soir, la duchesse de Berry entrait à Toulouse en calèche découverte, sans aucun

déguisement qui empêchât ceux qui l'avaient vue de la reconnaître.

La voiture, comme de coutume, s'arrêta devant la poste aux chevaux ; aussitôt accoururent les désœuvrés et les curieux.

Au nombre des spectateurs était un jeune homme d'une mise élégante, et qui regardait d'un air moins désœuvré, mais plus curieux que les autres ; Madame fit semblant de dormir, mais sans perdre de vue celui qui, de son côté, attachait si obstinément son regard sur elle.

« Mon cher monsieur de Lorge, dit
» Madame, — tandis qu'on change les
» chevaux, allez donc m'acheter un
» chapeau qui me couvre davantage la
» figure. »

M. de Lorge sauta à bas du siége et s'achemina vers un magasin de modes.

Le spectateur curieux le suivit, entra avec lui dans le magasin, en sortit avec lui, et lui touchant l'épaule de la main :

« — Mon cher de Lorge, dit-il, Madame la duchesse de Berry est là.

» — Eh bien! oui, mon cher Jules, répondit celui qu'on interrogeait.

» — Où veut-elle aller?

» — Dans la Vendée.

» — La Vendée regorge de troupes.

» — Nous le savons.

» — Alors pourquoi aller en Vendée ?
» Les provinces qu'elle traverse dans ce
» moment-ci offrent des chances plus
» favorables; Madame peut rester à

» Toulouse en toute sûreté. Dans un
» moment j'aurai pourvu à tout. Il faut
» absolument que je lui parle.

» — Eh bien, soit! parlez-lui.

» — Non pas dans ce moment, ce se-
» rait une imprudence. Je vais monter
» avec vous sur le siége, et une fois hors
» de la ville nous aviserons! »

M. de Lorge revint à la voiture, remit le chapeau acheté à la duchesse, monta lestement sur son siége; — celui qu'il avait désigné sous le nom de Jules prit place auprès de lui, au grand étonnement de Madame, et la voiture partit au grand trot.

Une fois hors de la ville, le nouveau venu se pencha vers Madame.

« — Eh! monsieur de Puylaroque, s'é-
» cria-t-elle, c'est donc vous! — Ah! du

» moment où c'est vous, je suis tranquille
» — plus que tranquille, je suis si heu-
» reuse. — Comment se fait-il que nous
» vous ayons rencontré, c'est la Provi-
» dence qui vous envoie, car j'avais
» bien besoin de vous parler. J'ai perdu
» une partie de mes adresses, vous allez
» me les redonner.

» — Tout ce que Votre Altesse vou-
» dra ; elle sait que je suis entièrement
» à sa dévotion ; mais avant tout, par
» grâce, Madame, n'allez pas en Ven-
» dée !...

» — Et où voulez-vous que j'aille ?

» — Restez à Toulouse, vous y trou-
» verez le repos et la sûreté.

» — Je ne cherche ni l'un ni l'autre,
» je cherche la lutte. Quant à ce que
» vous dites de la Vendée, il n'y peut

» rien m'arriver de fâcheux. La Vendée
» est sillonnée de soldats, dites-vous. —
» Tant mieux, je connais bon nombre
» de ceux qui étaient dans la garde ; ils
» me connaissaient aussi et ne tireront
» point sur moi, je vous en réponds. —
» J'ai promis à mes fidèles Vendéens
» d'aller les visiter, je veux acquitter
» ma parole ; si des circonstances, que
» je ne veux pas prévoir, me forcent à
» m'éloigner, venez me chercher, et je
» reviens dans le Midi avec vous. Mais
» puisque me voilà en France, ne par-
» lons pas d'en sortir. »

Quand Madame avait pris une résolution, on sait déjà qu'elle y tenait.

M. de Puylaroque fut donc obligé de renoncer à son projet, il descendit de la voiture et rentra à Toulouse.

Huit jours après, il partait pour aller rejoindre Madame dans la Vendée.

En quittant Toulouse, Madame prit par Moissac et Agen; là elle laissa la route de Bordeaux pour suivre celle de Villeneuve d'Agen, de Bergerac, de Sainte-Foy, de Libourne et de Blaye.

De Blaye qui en la voyant passer resta muet sur l'avenir.

On se dirigea sur le château du marquis de Dampierre; celui-ci n'était aucunement préparé à la visite qu'il allait recevoir mais il était intime ami de M. de Lorge, qui répondait de son dévoûment; c'était de ce château, situé à mi-chemin de Blaye à Saintes, que la duchesse voulut avertir de son arrivée ses amis de Paris, conférer avec les chefs

de la future insurrection et jeter ses proclamations dans la Vendée.

Mais avant d'arriver au château du marquis de Dampierre on devait passer devant celui de ses parents, lequel n'était séparé de la route que par la rivière.

Un bac était là comme pour tenter les voyageurs.

L'esprit aventureux de Madame ne put résister au désir de faire une visite à l'ami inconnu, d'ailleurs M. de Villeneuve l'y poussait : il s'agissait de savoir là si on trouverait M. le marquis de Dampierre chez lui.

On mit pied à terre et l'on passa le bac.

M. de Villeneuve se fit annoncer et

présenta au maître du château la princesse comme sa femme.

On allait se mettre à table, on proposa à M. et à madame de Villeneuve de partager le déjeûner, — ils acceptèrent.

C'était un dimanche, le maître du château en attendant le déjeûner proposa à ses hôtes d'aller à la messe.

Si dangereuse qu'elle fût pour l'incognito de *Madame*, c'était une proposition impossible à refuser.

Madame se rendit à l'église à pied au bras de son hôte, traversant la foule et levant hardiment la tête.

Il est vrai qu'une fois à l'église la chaleur et la fatigue l'emportèrent. La princesse profita d'un sermon du curé qui dura une heure, pour dormir une heure.

Le bruit de chaises qui suit la péroraison d'un sermon réveilla Madame, et elle entendit pour la première fois le *Domine Salvum fac* Philippum.

Après le déjeûner on se remit en route, le 7 mai au soir la duchesse de Berry arrivait à la grille du château de Dampierre.

M. de Lorge descendit et sonna.

En Angleterre, on sait qui demande à entrer par la manière dont frappe le visiteur.

M. de Lorge sonna en aristocrate qui n'a pas le temps d'attendre, aussi fût-ce M. de Dampierre qui se présenta en personne.

— Qui est là? demanda-t-il.

— Moi, de Lorge, ouvre vite, je t'amène madame la duchesse de Berry.

Le maître de la maison fit un bond en arrière.

— La duchesse de Berry ! s'écria-t-il; comment ! Madame ?

— Oui, elle-même. Ouvre.

— Mais, reprit M. de Dampierre, tu ne sais donc pas que j'ai vingt personnes chez moi, et que ces vingt personnes sont au salon, et...

— Monsieur, dit la duchesse de Bérry sortant la tête par la portière; je croyais avoir entendu dire que vous aviez de par le monde une cousine qui demeurait à cinquante lieues d'ici ?

— Madame de La Myre, oui, Madame.

— Alors, ouvrez, monsieur, et présentez-moi à vos vingt personnes sous le nom de madame de La Myre.

— Croyez, Madame, s'écria M. de Dampierre, que je n'ai fait toutes ces observations que dans votre intérêt; mais du moment que vous me faites l'honneur d'insister...

— J'insiste.

M. de Dampierre se hâta d'ouvrir la grille.

Madame sauta hors de la voiture, passa son bras sous celui du maître de la maison, et s'achemina vers le salon.

Le salon était vide.

En l'absence de M. de Dampierre, chacun avait regagné sa chambre.

Lorsque la duchesse de Berry entra dans le salon suivie de M. de Ménars, de M. de Villeneuve et de M. de Lorge, qui avait dépouillé sa redingote de livrée et qui était redevenu un gentilhomme,

elle n'y trouva donc plus que la maîtresse de la maison, deux ou trois personnes, auxquelles la duchesse et M. de Lorge furent présentés sous le nom de M. et de madame de La Myre.

Le même soir, M. de Villeneuve, sachant Madame en sûreté, repartit pour la Provence.

Le lendemain, Madame, en descendant pour le déjeûner, subit la seconde représentation.

Aucun doute sur l'identité de la fausse madame de La Myre ne s'éleva.

Le dimanche suivant, le curé dans la paroisse duquel se trouvait le château, vint comme d'habitude déjeûner chez M. le marquis de Dampierre, lequel, comme il avait fait pour les autres hôtes,

lui présenta Madame sous le nom de sa cousine.

Le curé s'avança vers la duchesse dans l'intention de la saluer, mais à moitié chemin de l'intervalle qu'il avait à franchir, fixant les yeux sur elle, il s'arrêta et sa figure prit un air de stupéfaction si comique, que la duchesse ne put s'empêcher d'éclater de rire.

Lors de l'arrivée de Madame à Rochefort, en 1828, le bonhomme lui avait été présenté.

Il la reconnaissait.

Mon cher curé, lui demanda M. de Dampierre, excusez-moi, mais en vérité je né puis m'empêcher de vous demander ce qu'il y a dans la figure de ma cousine qui vous tire l'œil à ce point.

— Il y a, monsieur le marquis, dit le curé, que madame votre cousine... oh! mais c'est étonnant, cependant c'est impossible... car enfin...

Et le reste de la phrase du bon curé se perdit dans un murmure confus et inintelligible.

— Monsieur, dit à son tour Madame, en s'adressant au bon curé, permettez que je m'associe à mon cousin pour vous demander ce qu'il y a...

— Il y a, répondit le curé, comme dans un vaudeville de Scribe ou une comédie d'Alex. Duval, il y a que Votre Altesse Royale ressemble à la cousine de M. le marquis... non, je me trompe, que la cousine de M. le marquis ressemble à Votre Altesse Royale. Ce n'est pas

cela que je veux... Oh ! mais c'est-à-dire que je jurerais...

La duchesse en était passée du rire ordinaire au fou rire.

En ce moment on sonna le déjeûner.

M. de Dampierre qui voyait le plaisir que prenait la duchesse à la surprise du bon curé, le plaça à table vis-à-vis d'elle. Il en résulta qu'au lieu de déjeûner le curé ne cessa de regarder Madame en répétant : Oh! mais c'est incroyable, en vérité je jurerais... et cependant c'est impossible.

Folle et insouciante comme une enfant, Madame passa neuf jours dans le château, où personne, excepté le curé n'eut l'idée de lui contester son identité de nom et de cousinage.

Dès le second jour un messager par-

tait pour la Vendée avec trois billets. Par le premier elle prévenait un homme sûr de lui trouver une retraite *introuvable.*

Le second était adressé à l'un des principaux chefs vendéens et était conçu en ces termes :

« Malgré l'échec que nous venons d'éprouver, je suis loin de regarder ma cause comme perdue : j'ai toujours confiance dans notre bon droit. Mon intention est donc qu'on plaide incessamment ; j'engage donc mes avocats à se tenir prêts à plaider..... au premier jour. »

La troisième était adressée à M. Guibourg et était surtout remarquable par son laconisme. Le voici :

« — On vous dira où je suis, venez

sans perdre un moment. Pas un mot à qui que ce soit. »

Trente heures après, M. Guibourg était près de la princesse.

Les premiers mots de la princesse furent :

« — Où est M. le maréchal de Bourmont? »

Personne ne savait rien; M. de Guibourg pas plus que les autres. Il n'était pas à Nantes, et personne ne connaissait ni la route qu'il avait pu suivre, ni la retraite où il était caché.

Il n'y avait rien à faire sans M. de Bourmont. M. de Bourmont, c'était l'âme de l'entreprise; M. de Bourmont était le seul qui, par l'influence de son nom, pût soulever la Vendée, et, par son titre de maréchal de France, exiger l'o-

béissance de ces officiers tous égaux entre eux.

Madame n'avait pas entendu parler de M. de Bourmont depuis le jour où elle s'était séparée de lui.

— Voyons, dit-elle vivement à M. Guibourg, ne nous laissons pas abattre par de simples contrariétés, nous qui ne nous laisserions pas abattre par des revers ; seulement qu'y a-t-il à faire ?

— Puisque Madame a déclaré qu'elle brûlait ses vaisseaux, répondit M. Guibourg, puisqu'elle est décidée à venir dans la Vendée, où on l'attend, je lui conseillerais de quitter le château le plus promptement et le plus secrètement possible. En quarante-huit heures on peut réunir autour de Madame les principaux chefs des deux rives de la

Loire, Madame leur fera connaître ses intentions, et éclairée par leurs conseils, prendra une détermination.

— Soit, dit la duchesse, demain vous partirez, après-demain je partirai à mon tour, et, dès mon arrivée là-bas, je tiendrai conseil avec les chefs que vous aurez prévenus.

Mais le lendemain Madame rappela M. Guibourg auprès d'elle.

— J'ai changé d'avis, dit-elle, et ne veux consulter personne; la majorité pourrait être pour un ajournement, et tout soulèvement en Vendée doit avoir lieu, m'a-t-on dit, dans la première quinzaine de mai, époque où les travaux de la campagne donnent en quelque sorte vacances aux métayers, nous sommes donc en retard. D'ailleurs, les rapports

que j'ai reçus des chefs me prouvaient qu'ils étaient prêts; leur demander s'ils le sont, serait leur faire injure.

Je vais donc faire connaître mes intentions à toute la France.

Cette lettre, adressée au marquis de Coislin, à la date du 15 mai, résume la circulaire dont nous venons de parler, et que nous ne citons pas textuellement n'en ayant pas la teneur exacte.

Voici la lettre adressée à M. de Coislin :

« Que mes amis se rassurent, *je suis*
» *en France* et bientôt *dans la Vendée*,
» c'est de là que vous parviendront mes
» ordres définitifs; vous les recevrez
» avant le 25 de ce mois. Préparez-vous

» donc; il n'y a eu qu'une méprise et
» une erreur dans le Midi. Je suis satis-
» faite de ses dispositions, il tiendra ses
» promesses. Mes fidèles provinces de
» l'Ouest ne manquent jamais aux
» leurs. — Dans peu toute la France
» sera appelée à reprendre son an-
» cienne dignité et son ancien bon-
» heur.

» 15 mai 1832.

» M. C. R. »

A cette lettre était jointe la note renfermant les noms de guerre sous lesquels devaient se cacher et correspondre les conspirateurs.

Les voici :

« Guibourg, — Pascal.
» Le Maréchal, — Laurent.
» Madame, — Mathurine.
» Maquillé, — Bertrand.
» Terrien, — Cœur-de-Lion.
» Clouët, — Saint-Amand.
» Charles, — Antoine.
» Cadoudal, — Bras-de-Fer.
» Cathelineau,—Le Jeune ou Achille.
» Charrette, — Gaspard.
» Hébert, — Doineville.
» D'Autichamp, — Marchand.
» De Coislin, — Louis Renaud. »

Le même jour, madame la duchesse de Berry faisait répandre à plusieurs centaines d'exemplaires la proclamation suivante, imprimée à l'aide d'une presse portative :

Proclamation de madame la duchesse de Berry, régente de France.

« Vendéens, Bretons, vous tous
» habitants des fidèles provinces de
» l'Ouest : Ayant abordé dans le Midi,
» je n'ai pas craint de traverser la
» France au milieu des dangers pour
» accomplir une promesse sacrée, celle
» de venir parmi mes braves amis et
» partager leurs périls et leurs tra-
» vaux.

» Je suis enfin parmi ce peuple de
» héros! *Ouvrez à la fortune de la France.*
» Je me place à votre tête, sûre de
» vaincre avec de pareils hommes.
» Henri V vous appelle; sa mère, ré-
» gente de France, se voue à votre
» bonheur. Un jour, Henri V sera votre

» frère d'armes, si l'ennemi menaçait
» nos fidèles pays.

» Répétons notre ancien et nouveau
» cri :

» Vive le roi ! Vive Henri V !

» MARIE-CAROLINE.

» Imprimerie royale de Henri V. »

Précédée de cette proclamation, Madame se remit en route le 16 mai 1832.

Elle était accompagnée de M. et de madame de Dampierre, de M. de Ménars et de M. de Lorge, qui avait repris le rôle et le costume de domestique.

Les chevaux de M. de Dampierre conduisirent Madame jusqu'à la première poste, où elle prit des chevaux, et con-

tinua sa route par Saintes, Saint-Jean-d'Angély, Niort, Fontenay, Luçon, Bourbon et Montargis.

La duchesse de Berry traversait en plein jour et en voiture découverte le pays que quatre ans auparavant elle avait traversé à cheval, allant de château en château, et entourée des populations accourues sur son passage. Quant à M. de Ménars, propriétaire dans le pays, habitué de toutes les élections comme électeur et éligible, ayant présidé le Grand Collège de Bourbon, c'était un miracle qu'il ne fut point reconnu à chaque pas.

Sans doute que l'un et l'autre furent protégés par leur imprudence même. Il est vrai que Madame avait une perruque brune, mais avec sa perruque brune, la

duchesse avait conservé ses sourcils blonds ; tout à coup ses compagnons de voyage lui en firent l'observation. Il fallait remédier au plus tôt à ce disparate, Madame mouilla de salive un coin de son mouchoir, le frotta sur la botte de M. de Ménars, et grâce au cirage de la botte, obtint un noir convenable pour harmoniser la couleur de ses sourcils avec celle de sa perruque.

Au relais de Montaigu, M. de Lorge habillé en domestique fut obligé, pour ne pas mentir à son costume, de manger avec les domestiques et d'aider à atteler les chevaux.

M. de Lorge se tira de son rôle, comme s'il eût joué la comédie en société.

Le 17 mai, à midi, Madame et M. de

Ménars descendaient au château de M. de N***t; les deux voyageurs ne prirent que le temps de changer de costume avec le maître et la maîtresse de la maison, qui, montant immédiatement en voiture à leur place, continuèrent la route avec M. et madame de D***e.

Le postillon, que les domestiques avait grisé dans la cuisine, tandis que les maîtres changeaient de costume au premier, ne s'aperçut de rien, enfourcha son porteur, à moitié ivre, et prit la route de Nantes, ne se doutant pas qu'on lui avait changé ses voyageurs, ou plutôt qu'ils s'étaient changés eux-mêmes.

Le rendez-vous était donné dans une maison située à une lieue à peu près du château et appartenant à M. G***, vers cinq heures de l'après-midi. Madame

prit le bras de M. O*** et, à pied, gagna avec lui cette maison, où la rejoignirent bientôt MM. de Ménars et Charrette.

Ils étaient vêtus de blouses et avaient des souliers ferrés.

Le soir, Madame partit pour gagner une cache qu'on lui avait ménagée dans la commune de Montbert; elle était accompagnée de MM. de Ménars, Charrette et de la R***e.

Quatre ou cinq paysans faisaient escorte aux voyageurs; on demanda à Madame si elle voulait faire un détour ou passer la Maine à gué. Madame, comme si elle eût voulu du même coup s'habituer à tous les périls, préféra les dangers à la lenteur. On se consulta un instant pour savoir si l'on passerait la rivière, et l'on arrêta de la passer près

de Romainville, sur des espèces de piles de pont qui, tant bonnes que mauvaises, offraient un passage.

Un paysan qui connaissait les localités prit la tête de la colonne, sondant le chemin avec un bâton qu'il tenait de la main droite, tandis que de la gauche il tirait à lui la duchesse. Arrivés aux deux tiers de la rivière, le paysan et Madame sentirent s'écrouler sous leurs pieds la pile sur laquelle ils avaient cru pouvoir s'aventurer.

Tous deux trébuchèrent et tombèrent à l'eau.

Madame était tombée à la renverse et avait disparu, entièrement submergée.

M. de Charrette s'élança aussitôt,

rattrapa Madame par le talon et la tira de la rivière.

Mais Madame était restée cinq ou six secondes sous l'eau et avait failli perdre connaissance.

Les compagnons de Madame ne voulurent pas lui permettre d'aller plus avant; on la ramena à la maison d'où l'on était parti. Elle changea d'habits des pieds à la tête, et, décidée à prendre le plus long chemin, monta en croupe derrière un paysan.

En raison du détour, ce ne fut que le 18 mai qu'elle arriva au village de Montbert.

Elle soupa et coucha dans la maison qui lui avait été préparée.

Mais la maison était mal pourvue. Les compagnons de la princesse ne voulaient

pas qu'elle eût à subir les privations que lui imposait une pareille pénurie; on lui parla d'un célèbre marchand de comestibles de Nantes, nommé Colin, qui vendait pour les voyages au long cours d'excellentes conserves enfermées dans des boîtes de fer blanc.

Madame se décida à donner dans ce sybaritisme.

Il fallait trouver, pour aller faire les emplettes à Nantes, un homme intelligent et discret. On proposa à Madame le sacristain de la paroisse. Madame causa un instant avec l'homme, qui lui plut, et fut chargé de la commission.

On avait compté sur sa prudence; il fut trop prudent. L'achat terminé, pour écarter les soupçons, le sacristain avait

recommandé au marchand de comestibles de lui faire porter les boîtes à Pont-Rousseau, où il devait les attendre. Or, pendant qu'il chargeait les boîtes sur son cheval, un patriote passa.

Les patriotes ont, en général, de bons yeux en tous temps; mais à cette époque, ceux de Nantes les avait particulièrement écarquillés. Le nôtre vit les boîtes de fer blanc, les prit pour des boîtes de poudre, se figura que cette poudre était destinée aux Chouans. Pendant que le sacristain chargeait son reste de boîtes, il prit les devant et avertit la gendarmerie des Souniers.

La gendarmerie arrêta l'homme d'église à son passage et le ramena à Nantes.

Les boîtes furent ouvertes, et au lieu de munitions, on reconnut des légumes ; mais ces légumes, tout inoffensifs qu'ils fussent en apparence, avaient pour les esprits soupçonneux une certaine signification.

Le sacristain, interrogé sur la condition de ceux qui l'avaient chargé de cette commission gastronomique, répondit que c'étaient des personnes à lui inconnues et qui l'attendaient dans la lande de Géneston.

Il avait indiqué un point opposé à celui où se trouvait la duchesse de Berri.

Les gendarmes se rendirent à la lande de Géneston, qui, comme on le pense bien, se trouva déserte.

Le sacristain fut conduit dans la prison de Nantes.

Un paysan l'avait vu au milieu des gendarmes : il prit ses jambes à son cou et vint avertir la duchesse.

Pour plus de sûreté, Madame quitta sa cachettte, connaissant trop peu le sacristain pour mesurer la portée de son dévoûment, et se réfugia dans une étable.

Elle y passa la nuit et la journée du 19, avec les bœufs du fermier.

Un de ces animaux l'avait prise en amitié et vint plusieurs fois lui souffler au visage.

— Je veux, disait-elle le lendemain en riant de sa situation, aussitôt que je pourrai, me faire peindre en tête à tête avec le gros bœuf qui venait si

agréablement me faire *pouf* à la figure.

Un autre bœuf avait dirigé ses affections sur M. de Ménars et avait passé la nuit à lui lécher le visage ; seulement, M. de Ménars était si fatigué qu'il avait reçu toutes les caresses de l'animal sans s'éveiller.

Ce fut au milieu d'un ouragan terrible et par une pluie battante que, le 20 mai, à une heure du matin, Madame quitta la ferme pour se rendre à L...e, maison de campagne inhabitée appartenant à la famille L. R***e, et située dans la commune de Saint-Philibert.

Les chemins étaient affreux et un marais profond coupait la route ; on ne pouvait avancer dans ces marais

tourbeux qu'en sondant pas à pas le chemin.

M. de Charrette avait commis son jeune camarade de L. R***e, chez lequel on se rendait, à la garde de Madame; aussi, pour traverser le passage dangereux, le jeune homme ne voulut-il se fier qu'à lui-même; il prit Madame sur ses épaules, et en hasardant ses premiers pas dans le marais :

— Madame, lui dit-il, il est possible que j'enfonce en disparaissant dans quelque tourbière; mais, dès que vous me verrez prêt à disparaître, jetez-vous de côté par le mouvement le plus brusque et le plus vigoureux que vous pourrez, les passages dangereux ne sont pas larges d'habitude; je serai perdu, mais vous serez sauvée.

Deux fois la chose faillit arriver, deux fois Madame sentit M. L. R***e s'enfoncer jusqu'à la ceinture, mais à chaque fois il parvint heureusement à se tirer d'affaire.

Madame arriva au point du jour et, toute fatiguée qu'elle fût, se remit en route le soir, après avoir déjeûné, dormi, reçu quelques personnes du pays et avoir beaucoup plaisanté des deux genres de mort peu princiers auxquels elle avait failli succomber.

Cette nouvelle étape la conduisit chez une sœur de M. L. R***e. Son hôtesse ne s'attendait point à la visite, et se trouva mal de joie en la recevant.

Le 21 au soir, la duchesse se remit en route; il s'agissait de gagner le M..., commune de Leyé.

Elle y resta jusqu'au lundi 31, c'est-à-dire pendant dix jours. La maison était incommode et la retraite peu sûre; les colonnes mobiles passaient incessamment devant les portes; il était évident que l'on avait des soupçons.

Et cependant le rendez-vous était donné là à M. de Bourmont, à M. Berryer et à M. R***.

Il fallait attendre.

La lettre écrite par la duchesse aux royalistes était arrivée à destination. Seulement, Madame avait oublié de donner la clé de la note en chiffre qui l'accompagnait.

M. Berryer s'appliqua à la chercher, et la trouva.

C'était la phrase suivante substituée

aux vingt-quatre lettres de l'alphabet :

— Le gouvernement provisoire.

La lettre de Madame avait jeté un grand trouble dans les royalistes paresseux placés dans les rayons du centre lumineux qu'on appelle Paris ; ils voyaient plus clair dans l'opinion publique que les royalistes du Maine, de la Vendée et de la Loire-Inférieure ; le gouvernement du roi Louis-Philippe se dépopularisait de plus en plus, c'était vrai ; mais c'était là une raison, non point pour se presser, mais pour attendre ; quant à espérer quelque chose de la tentative de Madame, aucun n'était si aveugle de s'en flatter.

Les royalistes parisiens se réunirent

donc le 19 au soir, afin d'aviser au moyen de faire connaître à Madame la véritable situation de la France.

La réunion fut grave, presque sombre ; on regardait le danger comme imminent.

Il fut, en conséquence, décidé qu'un des chefs principaux se rendrait en Vendée auprès de la princesse.

Les chefs principaux étaient au nombre de trois.

MM. de Chateaubriand, Hyde de Neuville et Berryer.

MM. de Chateaubriand et Hyde de Neuville étaient l'objet d'une surveillance qu'il était difficile de mettre en défaut ; avant qu'ils fussent arrivés à Orléans, on eût deviné où ils

allaient, et ils eussent été arrêtés ou suivis.

M. Berryer s'offrit pour remplir le message. Un procès l'appelait aux assises de Vannes dans les premiers jours de juin.

Une note rédigée par M. de Chateaubriand, offrant le résumé de l'opinion, nous ne dirons pas de la majorité, mais de la masse de l'Assemblée, lui fut remise.

Le reste fut abandonné à son dévoûment et à son éloquence.

Il s'agissait d'obtenir de Madame qu'elle quittât la Vendée.

M. Berryer partit de Paris le 20 mai au matin et arriva le 22 à Nantes.

Qu'on nous permette de suivre l'illustre orateur dans son voyage pit-

toresque dans les chemins de traverse, au milieu des buissons et des haies; nous répondons de l'exactitude des détails.

Ils nous ont été donnés en 1833, par M. Berryer lui-même.

A peine M. Berryer fut-il arrivé à Nantes, qu'il apprit que M. de Bourmont y était depuis deux jours. Il alla le voir à l'instant.

M. de Bourmont avait reçu l'ordre du 15 mai, relatif à la prise d'armes, fixée au 24; mais il pensa, comme M. Berryer, d'après ce qu'il avait vu et entendu dans son court séjour à Nantes, qu'il n'y avait aucun espoir à fonder sur cette insurrection, qu'il regardait comme une *déplorable échauffourée.* C'était tellement son avis, qu'il avait pris sur lui de faire

parvenir un *presque* contre-ordre aux chefs vendéens, espérant que lorsqu'il verrait Madame, il parviendrait à la faire renoncer à ses projets. Ce contre-ordre avait été transmis par M. Guibourg à M. de Coislin père, qui devait, à son tour, le faire parvenir à ceux qu'il intéressait. Voici la lettre de M. Guibourg et la copie de l'ordre de M. de Bourmont :

« Monsieur le marquis,

» J'ai l'honneur de vous adresser copie de l'ordre que je suis chargé de vous transmettre de la part de M. le maréchal :

» Retardez de quelques jours l'exécution des ordres que vous avez reçus pour le 24 mai, et que rien d'ostensible ne

soit fait avant de nouveaux avis, mais continuez à vous préparer.

« Le 22, à midi.

» Le maréchal comte de BOURMONT. »

M. de Bourmont applaudit donc au sentiment qui conduisait M. Berryer près de Madame, et tout fut préparé le même jour pour le départ de celui-ci.

A deux heures de l'après-midi, M. Berryer monta dans un petit cabriolet de louage, et comme, en y montant, il demandait à la personne de confiance que la duchesse avait à Nantes quelle route il fallait prendre et quel lieu Madame habitait, cette personne lui montra du doigt un paysan qui se tenait au bout de la rue sur un cheval gris pommelé, et lui dit seulement : « Vous voyez

bien cet homme, vous n'avez qu'à le suivre. »

En effet, à peine l'homme au cheval gris vit-il la voiture de M. Berryer se mettre en marche, qu'il fit prendre à sa monture un trot qui permettait à M. Berryer de le suivre sans le perdre de vue. Ils traversèrent ainsi les ponts et entrèrent dans la campagne. Le paysan ne retournait même pas la tête et paraissait s'inquiéter si peu de la voiture à laquelle il servait de guide, qu'il y avait des moments où M. Berryer se croyait dupe d'une mystification. Quant au cocher, comme il n'était pas dans la confidence, il ne pouvait donner aucun renseignement, et comme, lorsqu'il avait demandé: « Où allons-nous, notre maître? » le maître avait répondu : « Suivez cet

homme, » il obéissait strictement à cette injonction, ne s'occupant dès-lors pas plus du guide que le guide ne s'occupait de lui.

Après deux heures et demie de marche, qui ne furent pas, pour M. Berryer, sans inquiétude, on arriva à un petit bourg. L'homme au cheval gris s'arrêta devant l'auberge : M. Berryer en fit autant. L'un descendit de son cheval, l'autre de sa voiture, pour continuer la route à pied. M. Berryer dit à son cocher de l'attendre jusqu'au lendemain six heures du soir, et suivit son bizarre conducteur.

Au bout de cent pas, le guide entra dans une maison, et comme, pendant la route, M. Berryer avait gagné du chemin sur lui, il y entra presque en même

temps. L'homme ouvrit la porte de la cuisine où la maîtresse du logis était seule, et lui montrant M. Berryer, qui marchait derrière lui, il ne dit que ces mots :

« — Voilà un monsieur qu'il faut conduire.

» — On le conduira, répondit la maîtresse de la maison. »

A peine ces paroles furent-elles prononcées, que le guide ouvrit une porte et sortit sans donner à M. Berryer le temps de le remercier ni de paroles, ni d'argent. La maîtresse de la maison lui fit signe de s'asseoir, et continua, sans lui adresser un seul mot, de vaquer à ses affaires du ménage, comme s'il n'y avait point là un étranger.

Un silence de trois quarts d'heure

succéda à la stricte politesse que venait de recevoir M. Berryer, et ne fut interrompu que par l'arrivée du maître ; il salua l'étranger sans manifester ni étonnement, ni curiosité, seulement il chercha des yeux sa femme, qui lui répéta de la place où elle était, et sans interrompre ce qu'elle faisait, les mêmes mots que le guide lui avait dits :

« — Voilà un monsieur qu'il faut conduire. »

Le maître de la maison jeta alors sur son hôte un de ces regards inquiets, fins et rapides, qui n'appartiennent qu'aux paysans vendéens, puis sa figure reprit aussitôt le caractère de physionomie qui lui était habituel : celui de la bonhomie et de la naïveté.

ment que l'avait fait son prédécesseur.

Après deux heures de marche, pendant lesquelles aucunes paroles ne furent échangées entre M. Berryer et son guide, on arriva, vers la tombée de la nuit, à la porte d'une de ces métairies qu'on décore du nom de château. Il était huit heures et demie du soir; M. Berryer et son guide descendirent de cheval, et tous deux entrèrent.

Le garçon de ferme s'adressa à un domestique, et lui dit :

— Il faut que ce monsieur parle à monsieur.

Le maître était couché, il avait passé la nuit précédente à un rendez-vous, et la journée à cheval; il était trop fatigué pour se lever; un de ses parents descendit à sa place.

Celui-ci reçut M. Berryer, et dès qu'il se fut nommé, et qu'il eut dit qu'il désirait se rendre auprès de la duchesse, il donna ses ordres pour le départ. Il se chargeait lui-même de servir de guide au voyageur.

En effet, dix minutes après, ils partirent tous deux à cheval. Au bout d'un quart d'heure, un cri retentit à cent pas devant eux ; M. Berryer tressallit et demanda quel était ce cri.

— C'est notre éclaireur, répondit le chef vendéen, qui demande à sa manière si le chemin est libre. Écoutez, vous allez entendre la réponse. A ces mots, il étendit sa main, la posant sur le bras de M. Berryer, et le forçant ainsi d'arrêter son cheval.

En effet, un second cri se fit entendre, venant d'une distance beaucoup plus éloignée; il semblait l'écho du premier, tant il était pareil.

— Nous pouvons avancer, la route est libre, reprit le chef en remettant son cheval au pas.

— Nous sommes donc précédés d'un éclaireur?

— Oui, nous avons un homme à deux cents pas devant nous, et un à deux cents pas derrière.

— Mais quels sont ceux qui lui répondent?

— Les paysans dont les chaumières bordent la route. Faites attention, lorsque vous passerez devant l'une d'elles, vous verrez une petite lucarne s'ouvrir, une tête d'homme s'y glisser, y demeu-

rer un instant immobile comme si elle était de pierre ; et ne disparaître que lorsque nous serons hors de vue. Si nous étions des soldats de quelque cantonnement environnant, l'homme qui nous aurait regardé passer, sortirait aussitôt par une porte de derrière ; puis, s'il y avait aux environs quelque rassemblement, il serait prévenu, un quart d'heure avant son arrivée, de l'approche de la colonne qui croirait le surprendre.

En ce moment, le chef vendéen s'interrompit :

— Écoutez, murmura-t-il en arrêtant son cheval.

— Qu'y a-t-il ? dit M. Berryer, je n'ai entendu que le cri habituel de notre éclaireur.

— Oui, mais aucun cri n'y a répondu.

il y a des soldats dans les environs.

A ces mots, il mit son cheval au trot; M. Berryer en fit autant; presque au même instant l'homme qui formait l'arrière-garde les rejoignit au galop.

Ils trouvèrent, à l'embranchement des deux routes, leur guide immobile et indécis.

Le chemin bifurquait, et comme on n'avait, ni d'un côté ni de l'autre, répondu à son cri, il ignorait lequel de ces deux sentiers il fallait prendre; tous deux, au reste, conduisaient les voyageurs à leur destination.

Après un moment de délibération à voix basse entre le chef et le guide, celui-ci s'enfonça sous la voûte sombre qui était à droite; cinq minutes après, M. Berryer et le chef se mirent en marche

par le même chemin, laissant immobile, à la place qu'ils quittaient, leur quatrième compagnon, qui, cinq minutes après, les suivit à son tour.

A trois cents pas plus loin, M. Berryer et le chef trouvèrent leur éclaireur arrêté ; il leur fit signe de la main pour commander le silence, et laissa tomber à voix basse ces paroles : « Une patrouille ! » En effet, ils entendirent le bruit régulier de pas que fait une troupe en marche : c'était une colonne mobile qui faisait sa ronde de nuit.

Bientôt le bruit se rapprocha d'eux, et ils virent se dessiner sur le ciel les baïonnettes des soldats, qui, pour éviter l'eau qui coulait dans les chemins creux, n'avaient suivi ni l'une ni l'autre des deux routes dont l'embranchement avait

causé l'hésitation momentanée du guide, mais avaient gravi le talus, et marchaient de l'autre côté de la haie sur le terrain qui dominait les deux sentiers creux par lesquels il était encadré. Si un seul des quatre chevaux eût henni, la petite troupe était prisonnière; mais, comme s'ils avaient compris la position de leurs maîtres, ils restèrent silencieux comme eux, et les soldats passèrent sans se douter près de qui ils avaient passé. Quand le bruit des pas se fut perdu dans l'éloignement, les voyageurs se remirent en marche.

A dix heures et demie, on se détourna de la route, et l'on entra dans un petit bois. La petite troupe mit pied à terre; on laissa les chevaux sous la garde des

deux paysans, et M. Berryer et le chef continuèrent seuls leur route.

On n'était plus très éloigné de la métairie où se trouvait Madame; mais, comme on voulait entrer par une porte de derrière, il fallut faire un détour, et passer à travers des marais, où les voyageurs enfoncèrent jusqu'aux genoux; enfin, on aperçut la petite masse sombre que formait la métairie entourée d'arbres, et bientôt l'on fut arrivé à la porte. Le chef frappa d'une manière particulière.

Des pas s'approchèrent et une voix demanda : Qui est là ?

Le chef répondit par un mot d'ordre convenu, et la porte s'ouvrit.

C'était une vieille femme qui remplissait l'office de concierge; mais elle

était accompagnée, pour plus de sûreté, d'un grand et robuste gaillard, armé d'un bâton qui, dans de pareilles mains, était aussi dangereux que quelqu'arme que ce fût.

— Nous voudrions voir M. Charles, dit le chef.

— Il dort, répondit la vieille ; mais il a dit de l'avertir si quelqu'un venait ; entrez dans la cuisine, je vais le réveiller.

— Dites-lui que c'est M. Berryer, arrivant de Paris, ajouta celui-ci.

La vieille les laissa dans la cuisine et sortit.

Les voyageurs s'approchèrent de la cheminée immense où luisaient quelques braises, restes du feu de la journée ; une planche s'y enfonçait par l'une

de ses extrémités, tandis que l'autre serrait, dans une espèce de pince produite par une fente, un de ces morceaux de bois de sapin enflammé qu'on emploie dans les chaumières vendéennes au lieu de lampe ou de chandelle.

Au bout de dix minutes, la vieille rentra et avertit M. Berryer que M. Charles était prêt à le recevoir, et qu'elle venait le chercher pour le conduire près de lui. Il la suivit donc, et montant derrière elle un mauvais escalier en dehors de la maison, et qui semblait collé le long du mur, il arriva à une petite chambre située au premier, la seule, du reste, qui fût à peu près habitable dans cette petite métairie.

Cette chambre était celle de la duchesse de Berri. La vieille ouvrit la porte, et, restant en dehors, la referma sur M. Berryer.

Son attention se porta d'abord et tout entière sur Madame. Elle était couchée dans un mauvais lit de bois blanc, grossièrement équarri à coups de serpe, dans des draps de batiste très fine et couverte d'un châle écossais à carreaux rouges et verts. Elle portait sur la tête une de ces coiffes de laine qui appartiennent aux femmes du pays et dont les barbes retombent sur les épaules. Les murs étaient nus, une mauvaise cheminée en plâtre chauffait l'appartement, qui n'avait pour tout meuble qu'une table couverte de papiers, sur lesquels étaient posés deux paires de pistolets;

dans un coin de l'appartement, une chaise sur laquelle étaient jetés un costume complet de jeune paysan et une perruque noire.

Nous avons dit que l'entrevue de M. Berryer avec la duchesse avait pour but de déterminer cette dernière à quitter la France; mais comme nous ne pourrions rapporter les détails de cette conversation sans compromettre, au milieu des intérêts généraux, des intérêts particuliers, nous la passerons sous silence; au courant, comme nous les y avons mis, des hommes et des choses, nos lecteurs y suppléeront facilement. A trois heures du matin, mais à trois heures seulement, Madame se rendit aux raisons dont M. Berryer s'était fait l'orgnane pour lui-même et pour son

parti. Cependant, quoique la duchesse eût pu voir par elle-même qu'il y avait peu de chances de succès à attendre d'une insurrection armée, ce ne fut pas sans cris et sans désespoir qu'elle céda.

« Eh bien! c'est décidé, disait-elle, je vais donc quitter la France; mais je n'y reviendrai pas, faites-y attention; car je n'y veux pas revenir avec les étrangers; ils n'attendent qu'un instant, vous le savez bien, et le moment arrive; ils viendront me demander mon fils, non pas qu'ils s'inquiètent beaucoup plus de lui qu'ils ne s'occupaient de Louis XVIII en 1813; mais ce sera un moyen pour eux d'avoir un parti à Paris. Eh bien! alors, ils ne l'auront pas, mon fils, ils ne l'auront pour rien au

monde; je l'emporterai plutôt dans les montagnes de la Calabre. Voyez-vous, monsieur Berryer, s'il faut qu'il achète le trône de France par la cession d'une province, d'une ville, d'une forteresse, d'une maison, d'une chaumière comme celle dans laquelle je suis, je vous donne ma parole de régente et de mère qu'il ne sera jamais roi. »

Enfin Madame se décida; à quatre heures du matin, M. Berryer prit congé d'elle, emportant sa promesse de le rejoindre à midi dans la seconde maison où il s'était arrêté, et qui était située à quatre lieues de pays de l'endroit où il avait laissé son cocher. Arrrivée là, la duchesse devait monter dans la petite voiture de louage, rentrer avec lui à

Nantes, y prendre la poste avec son passeport supposé, et, traversant toute la France, en sortir par la route du mont Cenis.

M. Berryer s'arrêta à l'endroit convenu et y attendit Madame, de midi à six heures. A ce moment seulement, il reçut une dépêche d'elle ; la duchesse avait changé de résolution.

Elle lui écrivait qu'elle avait enchaîné trop d'intérêts aux siens, entraîné trop d'existences à la suite de la sienne pour se soustraire seule aux conséquences de sa descente en France et les laisser peser sur les autres ; qu'en conséquence, elle était décidée à partager jusqu'au bout le sort de ceux qu'elle avait exposés : seulement, la prise d'armes, d'a-

bord fixée au 24 mai, était remise à la nuit du 3 au 4 juin.

M. Berryer, consterné, revint à Nantes.

Le 25, M. de Bourmont reçut de la duchesse une lettre qui confirmait celle écrite à M. Berryer ; la voici :

« Ayant pris la ferme détermination de ne pas quitter les provinces de l'Ouest et de me confier à leur fidélité depuis si longtemps éprouvée, je compte sur vous, mon bon ami, pour prendre toutes les mesures nécessaires pour la prise d'armes qui aura lieu dans la nuit du 3 au 4 juin. J'appelle à moi tous les gens de courage ; Dieu nous aidera à sauver notre patrie ! aucun danger, aucune fatigue ne me découragera ; on

me verra paraître aux premiers rassemblements.

» Marie Caroline,

» *Régente de France.* »

Vendée, 25 mai 1832.

Aussitôt cette lettre reçue, M. de Bourmont écrivit de son côté à M. de Coislin un billet dont voici la teneur :

« Madame ayant pris la résolution courageuse de ne point abandonner le pays et d'appeler à elle tous ceux qui veulent préserver la France des malheurs qui la menacent, fait connaître à tous le dimanche 3 juin, et qu'ils se réunissent dans la nuit suivante, pour agir ensemble, conformément aux directions que vous avez données. Assurez-

vous bien si vos avis seront parvenus à tous sur tous les points.

» Maréchal comte DE BOURMONT. »

Voilà donc où les choses en étaient dans la Vendée quand le bruit de la mort du général Lamarque se répandit à Paris.

Elle suivait de peu de jours celle de Casimir Périer; ces deux vigoureux athlètes s'étaient si rudement étreints dans leurs luttes de tribune, qu'ils semblaient s'être mutuellement étouffés.

Seulement, le soldat avait survécu de quelques heures au tribun. L'impression produite par ces deux morts fut bien différente; rien ne pouvait se comparer à l'impopularité de l'un que la popularité de l'autre.

Cette mort coïncidait avec la fameuse affaire du compte-rendu. Nous vivons si vite, les événements les plus graves passent si rapides, que l'oubli vient comme la nuit.

Pas un jeune homme de trente ans ne sait aujourd'hui, à coup sûr, ce qu'était cette affaire du compte-rendu que nous qualifions de grave.

Depuis qu'il avait quitté le pouvoir, M. Laffitte était rentré dans l'opposition, et c'était tout simple, puisque c'était pour faire de la réaction tout à son aise que Louis-Philippe avait éloigné son premier ministre et son ancien ami.

Au reste, l'opposition de M. Laffitte était, au point de vue de la politique intelligente, ce qu'il y avait de plus conservateur au monde. Si quelque chose

pouvait ajouter à la durée de ce règne, condamné d'avance, c'était le plan exposé par lui à ses coréligionnaires de la gauche ; cette théorie, dont M. Laffitte était le grand-prêtre et M. Odilon Barrot l'apôtre, consistait à ressaisir le pouvoir à l'aide d'une majorité parlementaire, à faire triompher alors les inspirations de la politique clémente, et à donner définitivement — le mot est de Louis Blanc — la monarchie pour tutrice à la liberté, rêve étroit, mais honnête, qui, forcé de marcher entre la réaction et l'émeute, ne devait jamais devenir une réalité.

Quant aux députés radicaux, ils se divisaient en deux nuances représentées, la plus avancée par Garnier-Pagès, l'autre par M. Mauguin ; leur but était

de renouveler une espèce de ligue dans le genre de celle des Guise, dont le but eût été de conduire insensiblement la monarchie des Bourbons en 1836 ou 37, où en était la monarchie des Valois en 1585 ou 86.

En somme, à part ceux qu'on a appelés depuis les centriers, les ventrus et les satisfaits, c'est-à-dire cette espèce ruminante qui vit en tous temps à l'auge du budjet et au ratelier de la Liste civile, tout le monde était mécontent.

Tous ces mécontents désirant un changement, soit de système, soit de personnes, mais ne voulant arriver à ce changement que par les moyens constitutionnels, s'étaient réunis dans le courant du mois de mai, chez M. Laf-

fille, pour tenter un dernier et suprême effort.

Les républicains purs, qui n'admettaient au contraire que les moyens insurrectionnels et qui marchaient isolément dans leur force et leur liberté, dorment sur leurs armes, n'assistaient point à cette réunion, dont les chefs étaient MM. Laffite, Odilon Barrot, Cormenin, Charles Comte, Mauguin, Lamarque, Garnier-Pagès et Lafayette.

Les trois derniers flottaient sur les limites de l'opposition constitutionnelle et du républicanisme, tout près, non point de passer dans notre camp, c'est-à-dire dans le camp de la république militante, mais de s'y laisser entraîner.

La réunion Laffitte se composait de quarante députés, à peu près.

M. Laffitte prit la parole, résuma la situation avec la double clarté de l'orateur, de l'homme de chiffres et de l'honnête homme, et proposa une adresse au roi.

C'était le vieux moyen, toujours repoussé, mais revenant toujours à la charge, sous le nom de remontrances parlementaires au temps de la monarchie absolue, sous le nom d'adresse au temps de la monarchie constitutionnelle.

Garnier-Pagès, esprit juste et incisif, n'eût que deux mots à dire pour combattre victorieusement la proposition.

Pouvait-on, sans folie, se faire cette illusion que la royauté consentirait à

s'avouer coupable, à reconnaître ses erreurs et à faire amende honorable à la nation.

Non, la monarchie et la nation étaient en rupture complète. Il fallait en appeler à la nation des erreurs de la monarchie.

Garnier-Pagès allait jusqu'à appeler ces erreurs des trahisons, ce qui faisait passer un frisson dans les vertèbres de certains députés de l'opposition.

Le résultat de la réunion fut que l'opposition présenterait les griefs à la nation sous la forme d'un compte-rendu.

Une commission fut nommée.

Cette commission se composait de MM. de Lafayette, Laffitte, Cormenin,

Odilon Barrot, Charles Comte, Mauguin.

MM. de Cormenin et Odilon Barrot reçurent mission de rédiger chacun séparément le compte-rendu.

On verrait ensuite à choisir l'un ou l'autre ou à fondre les deux ensemble.

L'œuvre de chacun des deux rédacteurs se présenta avec son cachet particulier.

M. de Cormenin rappelait trop le hardi pamphlétaire qui signait Timon (le Misanthrope).

M. Odilon Barrot, au contraire, semblait trop exclusivement enchaîner l'avenir de la France à la forme monarchique.

Ni l'un ni l'autre des deux projets ne fut donc adopté.

Il fut convenu que MM. de Cormenin et Barrot, de leurs deux projets n'en feraient qu'un, ou plutôt rédigeraient en commun le manifeste qui allait fort ressembler à une déclaration de guerre.

Tous deux partirent le matin pour Saint-Cloud et, le soir, revinrent avec le manifeste.

Il était de l'écriture de M. Cormenin; mais il était facile de voir qu'Odilon Barrot était pour beaucoup dans la rédaction.

Cependant, quelle que fut la mesure apportée par M. Barrot à cette œuvre, le compte-rendu prit le caractère, sinon d'une menace, tout au moins d'un austère et solennel avertissement.

Il parut le 28 mai 1832.

Cent trente-trois députés l'avaient signé.

L'impression fut profonde, et la mort du général Lamarque, l'un des signataires principaux du manifeste, vint jeter sur la situation un voile sombre et presque mystérieux qu'étend sur certains jours néfastes la main de la mort.

Le 1er juin, à onze heures et demie du soir, le général Lamarque avait rendu le dernier soupir.

C'était un grand événement que cette mort.

A cette époque, le parti républicain lui-même se faisait une arme du nom de Napoléon.

Or, le général Lamarque, chose qui serait plus difficile à définir aujourd'hui

qu'à cette époque, où l'on jugeait bien plus par instinct que par déduction, le général Lamarque était à la fois l'homme de l'empire et de la liberté, le soldat de Napoléon et l'ami de Lafayette.

Napoléon, on se le rappelle, l'avait nommé maréchal de France à Sainte-Hélène. Ni les Bourbons de la branche aînée, ni ceux de la branche cadette, n'avaient eu l'intelligence de ratifier la nomination; mais, aux yeux de la France, c'était bien véritablement un de ses maréchaux qui venait de mourir.

Puis cette mort avait véritablement quelque chose de grandiose à cause des circonstances dans lesquelles elle se produisait, et d'héroïque par les circonstances qui l'avaient accompagnée.

On citait du général Lamarque, à son lit de mort, une foule de mots dans lesquels il y avait à la fois du Léonidas et du Caton.

Il était mort héroïquement, et cependant en regrettant la vie. La pensée qui avait vécu au fond de son cœur tant que son cœur avait battu, était celle-ci :

« Je n'ai pas assez fait pour la France! »

La maladie dont mourait le général semblait se jouer de l'art; tantôt le malade semblait en pleine convalescence, et le bulletin de sa santé annonçait la bonne nouvelle aux amis, tantôt quelque crise fatale laissait le malade plus bas que l'amélioration ne l'avait porté.

Lui seul ne se trompait jamais à ces améliorations passagères. Les docteurs

Lisfranc et Broussais, ses amis, le soignaient avec le double dévoûment de la science et de l'amitié.

— Mes amis, leur disait invariablement le général, je vous remercie de vos soins, ils me touchent, mais ils sont inutiles; vous espérez et vous voulez me faire espérer inutilement; je sens que je succomberai.

Puis un moment après, avec un soupir, il ajoutait :

— Ah! je regrette de mourir; j'aurais voulu servir encore la France, et tenez, je suis surtout désolé de n'avoir pu me mesurer avec ce Wellington, qui s'est fait une réputation de sa défaite de Waterloo; je l'avais étudié; je connaissais sa tactique, et, bien sûr, je l'eusse battu.

Laffitte allait le voir autant que sa vie occupée le lui permettait. A la dernière visite qu'il lui avait faite, la France seule avait fait les frais de la conversation.

— Oh! mon ami, mon ami, lui avait dit le malade en prenant congé de lui, réservez-vous pour la France; elle seule est grande, nous sommes tous petits. Seulement, ajoutait-il, écrasé sous cette incessante idée, moi je pars avec le regret de n'avoir pu venger mon pays des infâmes traités de 1814 et 1815.

C'était du général Lamarque ce mot sublime jeté de son banc à un orateur qui vantait la paix qui suivit le retour des Bourbons :

— La paix de 1815 n'est pas une paix, c'est une halte dans la boue.

Le général Excelmans, cet autre vieux compagnon de guerre, qui devait lui survivre de vingt ans pour mourir d'une chute de cheval, était venu le voir à son tour, et essayait de lui rendre cet espoir que nous avons dit perdu depuis longtemps dans le cœur du malade.

— Qu'importe, s'était écrié celui-ci avec une espèce d'impatience, qu'importe que je meure pourvu que la patrie vive!

Dans un de ces moments de découragement, où il voyait devant lui ouverte cette tombe qui devait dévorer tant de patriotisme, il s'était fait apporter l'épée d'honneur que lui avaient votée les officiers des Cent-Jours, dont il avait plaidé la cause avec tant de chaleur et un si

grand succès ; alors, assis sur son lit, il avait tiré l'épée du fourreau, l'avait regardée longtemps, posée sur ses genoux et enfin l'avait portée à ses lèvres en disant :

— Mes bons officiers des Cent-Jours, ils me l'avaient donnée pour que je m'en servisse, et je ne m'en suis pas servi, je ne m'en servirai pas.

Un jour, vaincu par la douleur, il fit, en présence du docteur Lisfranc, une sortie contre cet art impuissant qu'on appelle la médecine.

Tout à coup s'apercevant devant qui il parlait.

— Je maudis la médecine, dit-il, mais je bénis les médecins qui font tant avec le peu que la science met entre leurs mains ; embrassez-moi, Lisfranc, et ne

m'oubliez pas, je vous aimais beaucoup.

Ses derniers instants, comme on le voit, avaient donc été dignes d'un soldat; il avait lutté contre la mort comme Léonidas contre Xercès; son lit avait été le champ de bataille.

Une heure avant sa mort, au milieu d'une agonie qui trahissait ses douleurs par des soubresauts et des frissonnements, il rouvrit ses yeux fermés depuis trente-six heures, et par trois fois prononça ces deux mots :

— Honneur. — Patrie!

Ce sont les deux mots gravés, comme on sait, sur la croix de la Légion-d'Honneur. Une heure après avoir jeté ce triple cri, qui avait été celui de toute son

existence, il avait rendu le dernier soupir.

On a dit qu'en mourant, l'homme grandissait; la chose est vraie au moral comme au physique; le général Lamarque venait de grandir énormément aux yeux de tous. On se rappelait l'enfant volontaire à dix-neuf ans, le jeune homme capitaine de la fameuse colonne infernale, apportant à la Convention une gerbe de drapeaux pris à l'ennemi, et méritant de la grande et terrible assemblée un décret qui déclare que le capitaine Lamarque a bien mérité de la patrie.

Dans l'intervalle de ces trente ans, comme sa vie guerrière avait été belle!

On se rappelait Caprée, la Calabre, le Tyrol et Wagram, où il enfonça trois

fois l'armée autrichienne ; on se rappelait, on exaltait ses luttes de chaque jour en Catalogne, contre ce Wellington, qui ne l'avait jamais vaincu et qu'il espérait vaincre.

Puis sa vie politique, sa vie de tribun, non moins belle; sa présence à tous les combats de la Chambre, sa voix s'élevant toujours pour honorer et défendre la France; ses prières en faveur de la liberté menacée, ses cris d'alarme chaque fois qu'il voyait la Révolution compromise ; si malade et si faible qu'il eût été jusqu'au jour où il avait pris le lit, jamais une question d'honneur national ne l'avait trouvé muet et fléchissant; le général Foy mourant laissait au moins Lamarque, comme Miltiade laissait Thémistocle.

En mourant, le général Lamarque ne laissait aucun héritier de cette race guerrière qui avait donné des généraux sur le champ de bataille, des tribuns à la Chambre.

Malgré tous ces droits à la reconnaissance publique, le gouvernement de Louis-Philippe, qui ne voyait dans le général Lamarque qu'un ennemi, heureux de la chute de cet ennemi, n'accorda à ses funérailles que le tribut d'honneur strictement réclamé par la position politique et militaire du général ; toutes les dispositions funéraires à prendre furent abandonnées aux soins pieux des amis et de la famille et laissées sous leur responsabilité.

Je fus nommé par la famille commissaire, et chargé de faire prendre à l'ar-

tillerie la place qu'elle devait occuper derrière le char funèbre.

Cet honneur était en quelque sorte un souvenir du mort légué au vivant.

Comme le général Foy et le général Lafayette, le général Lamarque avait pour moi une grande amitié due bien plutôt au souvenir de mon père qu'à ma valeur personnelle.

Cependant, lorsqu'il sut, vers la fin de 1830, que j'étais revenu de la Vendée, où m'avait envoyé le général Lafayette, il me fit prier de passer chez lui.

Nous causâmes longtemps de cette Vendée, avec laquelle il avait fait connaissance en 1815; je lui dis tout ce que je pensais, c'est-à-dire qu'un jour ou l'autre, elle menaçait de se soulever.

Chacune de mes paroles répondait à une de ses prévisions.

Des épingles à tête noire me servirent à lui tracer mon itinéraire et à lui indiquer les lieux probables du rassemblement.

Le lendemain, il partait pour Nantes.

On ne le laissa point arriver jusqu'à sa destination ; un ordre de rappel l'atteignit à Angers.

Cette mesure était, selon nous, le résultat de ces mesquines combinaisons que le ministère Casimir Périer décorait du titre de grandes vues politiques, et nous croyons ne pas nous tromper en donnant l'explication suivante, que nous n'avons pas hésité à donner à Louis-Philippe, lors de l'entrevue que nous

eûmes l'honneur d'avoir avec lui à notre retour de Vendée.

La révolution de 1830 avait été si instantanée, qu'un moment nous autres républicains la crûmes complète; elle avait été répercuter son bruit d'armes et son cri de liberté en Belgique, en Italie, en Pologne; trois peuples s'étaient levés en criant : A moi, France! C'est un de ces appels que la France entend toujours; et le général Lafayette avait répondu au nom de la France.

La sympathie la plus vive et la plus populaire avait en outre éclaté dans nos villes et dans nos campagnes en faveur de ces révolutions faites à l'image de la nôtre; éruption partielle éloignée de ce grand volcan dont le cratère est à Paris, qui, parfois, comme l'Etna, semble

éteint, mais qui, trompeur comme lui, brûle toujours. Des cris de vive l'Italie, la Belgique et la Pologne emplissaient nos rues et entraient par tout ce qu'il y avait de fenêtres et de portes dans les palais royaux et ministériels; c'était trois mois à peine après la révolution, à cette époque tout incandescente encore du soleil des trois jours, la grande voix du peuple était encore écoutée, et force avait été aux gouvernants de promettre, par la bouche du général Lafayette, comme nous l'avons dit plus haut, que la nationalité de la Belgique, de l'Italie et de la Pologne ne périrait pas.

Or, nous les avons entendus ces cris de joie des patriotes étrangers, en moins de quatre mois se changer en cris de détresse. L'Italie, en lui envoyant un de

ces vieux généraux qui en auraient montré le chemin à une armée nouvelle, et la Pologne, en faisant diversion aux projets du czar par le soulèvement facile à nous, de la Turquie d'un côté et de la Perse de l'autre. — Prise ainsi dans un triangle de feu, nous laissions la Russie se débattre, et nous portions aux deux autres nations, nos voisines, les secours plus efficaces encore de notre présence et de nos armes. Le peuple si sûr et si profond d'instinct, sentait tellement, sans se pouvoir rendre compte des moyens, ces trois résultats possibles, qu'il accueillit avec des cris de joie la proclamation du système ministériel de non intervention, et la promesse royale que là nationalité polonaise ne périrait pas.

Avancés comme l'étaient les ministres de la royauté de Louis-Philippe, il fallait ou faire la guerre ou se parjurer; en faisant la guerre, on se brouillait avec les rois; en se parjurant, on se brouillait avec les peuples.

Un seul moyen restait.

C'était de prouver au pays qu'il avait trop à s'occuper lui-même de ses propres affaires pour se mêler de celles des autres; c'était donner à la France une inflammation d'entrailles, afin qu'occupée de ses propres douleurs, elle n'eut plus de sympathie pour la douleur des autres. Une petite guerre civile dans la Vendée secondait merveilleusement ces vues. Il fallait donc éloigner de ce pays sur lequel on voulait expérimenter tout homme de vigueur qui eût comprimé les

mouvements à leur naissance, et tout homme intelligent qui eût pu deviner la caûse réelle de ces mouvements.

Or, Lamarque était à la fois un homme de vigueur et d'intelligence; aussi ne lui donna-t-on pas même le temps d'arriver sur le théâtre de la guerre civile.

Voilà donc à quelles circonstances j'avais dû l'honneur de me trouver en contact avec le général Lamarque, et celui de n'avoir point été oublié par la famille au moment où il s'agissait de faire rendre les derniers honneurs au vainqueur de Caprée.

J'allai annoncer cette nomination à mes amis Bastide et Cavaignac, leur demandant s'il y avait quelque chose d'arrêté pour le lendemain.

On avait pour le soir même rendez-vous chez Étienne Arago, qui était maire du douzième arrondissement; le fils du célèbre avocat Bernard de Rénée était son adjoint.

Arago demeurait dans la maison même de Bernard de Rénée, qui faisait le coin de la place et de la rue des Pyramides.

Rien ne fut décidé à cette réunion, aucun plan n'était tracé, aucun projet n'était arrêté; chacun se livrerait à son inspiration et prendrait conseil des circonstances.

Seulement le détachement d'artillerie commandé pour le convoi se rendrait en armes à la maison mortuaire, et se munirait de cartouches non-seulement dans la giberne mais dans les poches.

Je me rendis à huit heures à la maison du général, située à***, en ma qualité de commissaire; je n'avais point de carabine, et par conséquent de cartouches.

A huit heures du matin, il y avait déjà plus de trois mille personnes devant la maison. Je vis un groupe de jeunes gens qui préparaient des espèces de prolonges avec des cordes, je m'approchai d'eux et leur demandai à quoi ils étaient occupés.

Ils disposaient des cordages, me répondaient-ils, pour traîner le char funèbre.

En même temps ils m'apprirent que le corps du général Lamarque était exposé dans sa chambre à coucher et que l'on défilait devant le lit de parade.

J'allai me mettre à la queue et défiler à mon tour.

Le général en grand uniforme était couché sur son lit, et avait la main gantée sur son épée nue ; sa tête était belle, et sa dignité s'était accrue de la majesté de la mort.

Ceux qui passaient, passaient silencieux et pleins de vénération, s'inclinaient en arrivant au pied du lit, et jetaient avec un rameau de laurier de l'eau bénite sur le cadavre.

Je passai comme les autres et descendis dans la rue.

J'étais extrêmement faible de mes restes de choléra ; la journée promettait d'être fatigante, j'avais perdu tout appétit, et avais mangé à peine une once de pain par jour.

J'entrai chez mon ami Héraux, dont le café faisait le coin de la rue Royale et de la rue Saint-Honoré, et j'attendis le moment du départ en essayant de prendre une tasse de chocolat.

A onze heures, un roulement de tambour m'appela à mon poste.

On venait de descendre le cerceuil sous la grande porte tendue de noir. Tous les éléments séparés qui devaient former le cortége : gardes nationaux, ouvriers, artilleurs, étudiants, anciens soldats, réfugiés de tous les pays, citoyens de toutes les villes, roulaient pêle-mêle le long de la rue et du faubourg Saint-Honoré, laissant comme dans un double lac s'écouler leurs flots sur la place de la Madeleine et sur la place Louis XV.

Au roulement du tambour, tout ce pêle-mêle se débrouilla, chacun se réunit à ses chefs, à son drapeau, à sa bannière.

D'autres n'avaient pour toute bannière ou tout drapeau, qu'une grande branche de laurier ou de chêne.

Tout cela se passait sous les yeux de quatre escadrons de carabiniers qui occupaient la place Louis XV.

A l'autre extrémité de Paris, sur la place même de la Bastille, attendait le 12e léger.

La garde municipale, de son côté, était échelonnée sur toute la ligne qui s'étend de la Préfecture de police au Panthéon.

Un détachement de cette même garde protégeait le Jardin-des-Plantes.

Un escradron de dragons couvrait la place de Grève avec un bataillon du 3e léger.

Enfin, un détachement de soldats de la même arme se tenait prêt à monter à cheval à la caserne des Célestins.

Le reste des troupes était consigné dans ses casernes respectives, et des ordres avaient été donnés pour faire venir au besoin des régiments de Rueil, de Saint-Denis et de Courbevoie.

Il y avait donc à Paris, le matin même de la terrible journée, dix-huit mille hommes à peu près de troupe de ligne et d'infanterie légère.

Quatre mille quatre cents hommes de cavalerie.

Deux mille hommes de garde municipale à pied et à cheval.

En tout environ vingt-quatre mille hommes.

On nous avait prévenus, car nous avions des amis jusque dans le ministère de là guerre, de cette augmentation de troupes, due incontestablement à la circonstance dans laquelle on se trouvait.

On avait ajouté que le gouvernement n'attendait qu'une occasion de montrer sa force, ce qui faisait qu'au lieu de craindre une émeute, on la désirait.

Mais il y avait une telle ardeur dans ces jeunes têtes politiques qui formaient le parti républicain, que lorsque le briquet touchait le caillou, il fallait que l'étincelle en jaillit, l'étincelle dût-elle mettre le feu à la poudrière, et la poudrière dût-elle nous faire sauter tous.

Au reste, sur la place Louis XV même,

nous nous étions abouchés avec tous les chefs des sociétés secrètes.

Une seule de ces sociétés, la *Société Gauloise*, avait été d'avis d'engager le combat.

La veille, la *Société des Amis du Peuple* s'était réunie au boulevart Bonne-Nouvelle et avait décidé, comme nous avions fait de notre côté, qu'on ne commencerait pas le feu, mais qu'on le repousserait par le feu, s'il était engagé par les soldats.

Il ne fallait donc, comme on le voit, qu'un coup de fusil partant en l'air pour amener un égorgement général.

Joignez à ces dispositions une chaleur étouffante, une atmosphère chargée d'électricité, de gros nuages noirs roulant au-dessus de Paris, comme si le

ciel, en deuil, eût voulu prendre part à la fête funèbre par le roulement de son tonnerre.

Aussi, à vingt-deux ans de distance, est-il impossible aujourd'hui de faire comprendre le degré d'exaltation auquel toute cette foule était arrivée, lorsqu'elle reçut de ses chefs l'ordre de prendre à la suite du catafalque la place qui était assignée à chaque arme, à chaque corporation, à chaque société, à chaque nation.

Ce n'était plus un convoi.

C'était une fédération autour d'un cercueil.

A onze heures et demie, par une pluie battante, le corbillard s'ébranla, traîné par une trentaine de jeunes gens.

Les coins du drap étaient portés par le

général Lafayette, ayant à son côté un homme du peuple, décoré de Juillet, au bras duquel s'appuyait de temps en temps le général, lorsque le pavé devenait trop glissant;

Par MM. Laffitte et Châtelain, du *Courrier Français;*

Par le maréchal Clausel et le général Pelet;

Enfin par M. Mauguin et un élève de l'Ecole polytechnique.

Derrière le catafalque marchait M. Delaborde, questeur de la Chambre, précédé de deux huissiers, accompagné de MM. Cabet et Laboissière, commissaires du convoi, et suivi d'un certain nombre de députés et de généraux.

Les principaux, parmi les députés, étaient :

MM. le maréchal Gérard, Chevandier, Carrichon, Mauguin, Tardieu, Vatout, Tribert, Corcelles, Allier, Taillandier, Lascaze fils, Nicod, Odilon Barrot, Lafayette (Georges), Bérenger, Larabit, Roussilhe, de Cormenin, de Bryas, Degouve-Denuncques, Ch. Comte, le général Subervic, le colonel Lami, le comte Lariboissière, Charles Dupin, Viennet, Sapey, Lherbette, Paturel, Bavoux, Baude, Marmier, Jouffroy, Duchaffaut, Pourrat, Pèdre Lacaze, Bérard, Arago, de Girardin, Gautier d'Hauteserve, le général Tiburce Sébastiani, Garnier-Pagès, Leyraud, Cordier, Vigier, Bellaigne.

Les principaux, parmi les généraux : étaient :

MM. Mathieu Dumas, Emmanuel Rey;

Lawoestine, Hulot, Berkem, Reminski, Seraski, Saldanha.

Le dernier Portugais, les deux autres Polonais.

Avec eux se trouvaient les maréchaux-de-camp Rewbell, Schmitz, Mayot et Sourd.

Après les députés et les généraux venaient les proscrits de tous les pays, chaque groupe portant le drapeau de sa nation.

Deux bataillons formaient la troupe d'escorte et marchaient échelonnés sur les flancs.

Puis, comme au milieu de ses quais coule la rivière qui les envahira — vienne l'orage — roulaient six cents artilleurs à peu près, carabine chargée, cartouches dans la giberne.

Dix mille gardes nationaux sans fusils, mais armés de sabres, puis les corporations d'ouvriers mêlés aux membres des Sociétés secrètes, puis trente mille citoyens, quarante mille, cinquante mille peut-être.

Tout cela s'ébranla sous la pluie.

Le cortége tourna par la Madeleine pour suivre le boulevart encombré des deux côtés de femmes et d'hommes, tapis bariolé que continuaient, comme une tenture, les citoyens sur leurs portes, les citoyens aux fenêtres, hommes, femmes et enfants.

Pas un des bruits ordinaires aux grandes réunions d'hommes ne s'échappait de cette foule. De temps en temps seulement, un signal était donné, et, avec une incroyable simultanéité, ce cri était

poussé par cent mille voix, tandis que s'agitaient drapeaux, bannières, pennons, branches de laurier, branches de chêne :

— Honneur au général Lamarque !

Puis toutes les bouches se fermaient ; branches de chêne, branches de laurier, pennons, bannières, drapeaux n'avaient plus d'autre mobilité que celle imprimée par ces courtes et chaudes raffales qui accompagnent les tempêtes.

Tout rentrait dans le silence et presque dans l'immobilité de la mort.

Et cependant, il y avait quelque chose d'invisible qui planait dans l'air et qui murmurait tout bas :

— Malheur !

Ce quelque chose d'invisible, on le sentait comme, au milieu d'une ruine,

on sent dans les ténèbres l'aile d'un oiseau de nuit.

Au reste, c'était sur nous autres artilleurs que tous les yeux étaient fixés. On sentait bien que si quelque chose éclatait, ce serait dans les rangs de ces hommes aux uniformes sévères qui marchaient côte à côte, les yeux sombres, les dents serrées, et qui, pareils à des chevaux impatients qui secouent leurs panaches, secouaient les flammes rouges de leurs schakos.

Je pouvais d'autant mieux juger ces dispositions que, délégué de la famille, je ne marchais pas dans les rangs, mais sur les flancs de l'artillerie.

De temps en temps des hommes du peuple, que je ne connaissais pas, perçaient la haie, me serraient la main

gauche; — de la droite je tenais mon sabre — et me disaient :

— Que l'artillerie soit tranquille, nous sommes-là.

On mit près de trois quarts d'heure à atteindre la rue de la Paix.

Là se produisit tout à coup un mouvement auquel personne d'abord ne comprit rien.

Il nétait pas dans le programme.

La tête du cortége, au milieu de cris inintilligibles, était entraînée vers la place Vendôme. Je courus aux informations : grâce à mon uniforme, à une certaine popularité qui m'accompagnait déjà, et surtout à l'écharpe aux trois couleurs frangée d'or que je portais au bras gauche, tout le monde s'ouvrait devant moi.

Je parvins donc plus facilement que je ne l'eusse espéré à la tête de la colonne qui s'engageait déjà dans la rue de la Paix.

Voilà ce qui était arrivé.

A la hauteur de la rue de la Paix, un homme en costume d'ouvrier, mais qu'il était facile de reconnaître pour appartenir à une classe plus élevée, s'était détaché des boulevarts, et était venu échanger quelques paroles avec les jeunes gens attelés au char.

Aussitôt un cri s'était élevé :

— Oui, oui, le soldat de Napoléon, autour de la colonne, à la colonne, à la colonne !

Et sans consulter ni généraux, ni députés, ni sergents de ville costumés ou non costumés, une secousse unanime

avait fait dévier le catafalque de la ligne droite, et il s'était engagé dans la rue de la Paix.

Ce fut le premier épisode de cette journée.

Je courus reprendre ma place.

— Qu'y a-t-il, me demanda-t-on.

— Le cercueil va faire le tour de la colonne.

— Et le poste présentera-t-il les armes? demanda une voix.

Pardieu, dit une autre voix, s'il ne les présente pas de bonne volonté, on les lui fera présenter de force.

— Honneur au général Lamarque! crièrent cent mille voix.

Puis, comme d'habitude, tout rendra dans le silence, la tête du cortége atteignait la place Vendôme.

Tout à coup on sentit un grand frémissement dans la foule, ce serpent aux mille vertèbres frissonnait au moindre choc, de la tête à la queue.

A la vue du cortége débouchant sur la place Vendôme, le poste de l'état-major était resté enfermé dans son corps de garde.

La sentinelle seule se promenait de long en large devant la porte.

Un cri retentit :

— Les honneurs au général Lamarque! les honneurs au général Lamarque!

En même temps une foule ardente se précipitait sur le corps de garde de l'état-major.

Le commandant du poste n'essaya pas même pas de faire résistance; après un

moment de pourparlers, il fit sortir les soldats, battre aux champs et présenter les armes.

Ce premier épisode préparait à la lutte, en montant les esprits les plus tièdes jusqu'à l'ébullition.

On regarda ce premier succès comme une victoire.

Il est probable au reste que le chef du poste n'avait aucun ordre.

Cette promenade autour de la colonne n'était point portée au programme, l'officier qui le commandait céda, non point à la crainte, mais à la sympathie que son cœur de soldat éprouvait pour les restes du grand général et de l'illustre tribun. .

Il fit bien, car une collision terrible

eût eu lieu. Et, si près des Tuileries, qui sait ce qui serait arrivé ?

Le cortége regagna la rue de la Paix, et reprit sa marche sombre et silencieuse par les boulevarts.

On arriva au cercle de la rue de Choiseul, aujourd'hui le cercle des Arts ; la terrasse était couverte des membres du cercle.

Un seul avait son chapeau sur la tête ; c'était le duc de Fitz-James.

Je devinai ce qui allait se passer et je frémis, je l'avoue. Je connaissais intimement M. le duc de Fitz-James, qui me faisait de son côté une bonne part dans ses amitiés. Je savais que de force, dût-on le mettre en morceaux, il ne lèverait point son chapeau ; j'avais donc grand désir qu'il le levât de bonne volonté.

Juste en ce moment, soit hasard, soit provocation acceptée, la phrase sacramentelle : *Honneur au général Lamarque*, retentit, suivie des cris :

— Chapeau bas! chapeau bas!

En même temps une grêle de pierres alla briser les virres de l'hôtel.

Force fut au duc de se retirer.

Trois jours après je lui demandai l'explication de cette espèce de bravade, si peu en harmonie avec ses mœurs courtoises.

— Je ne puis rien vous répondre là-dessus, dit le duc; l'explication de cette énigme vous arrivera de la Vendée.

En effet, une lettre du noble duc, trouvée dans les papiers de madame la duchesse de Berry donnait l'explication de ce chapeau resté sur la tête.

C'était un signal auquel on ne répondit pas, ou plutôt auquel répondirent seulement ceux qui ne pouvaient pas le comprendre.

Cet incident arrêta le convoi près de dix minutes ; des gardes nationaux parurent sur la terrasse et affirmèrent que ce que l'on avait pris pour unè insultte de l'ex-pair de France n'était qu'une distraction ; et le catafalque reprit sa route au milieu de la foule, pareil à un vaisseau pavoisé, qui, marchant vent debout, fend à grand' peine le flots de la mer.

Seulement, la foule avait passé du murmure au grondement.

A partir de ce moment, tout doute cessa dans mon esprit, et je demeurai

convaincu que la journée ne se passerait pas sans coups de fusil.

Ils en étaient très bien convaincus aussi, ces six cents artilleurs au visage pâle et aux sourcils froncés.

Cependant aucun incident ne fut soulevé dans le trajet du cercle Choiseul à la Porte-Saint-Martin.

Depuis le Gymnase, la pluie avait cessé de tomber, mais le tonnerre grondait incessamment, se mêlant au roulement des tambours voilés.

La présence des sergents de ville, placés de distance en distance sur les flancs du convoi, portait le comble à l'irritation des esprits.

Leur air provoquant faisait dire qu'ils étaient là pour engager une rixe; or, beaucoup, au lieu d'être disposés à éloi-

gner cette rixe, l'appelaient du fond de leur cœur.

En face du théâtre, une femme fit observer à un homme du peuple qui portait un étendard que le coq gaulois était un mauvais emblème de démocratie.

Le porte-étendard, partageant, selon toute probabilité, cette opinion, renversa l'étendard, brisa le coq gaulois sous son pied, et mit en place une branche de saule, arbre de deuil, ami des tombeaux.

Un sergent de ville vit cette substitution et les conditions dans lesquelles elle était faite ; il s'élança pour arracher l'étendard des mains de celui qui le portait, celui-ci résista, le sergent de ville tira son épée et le frappa à la gorge.

A la vue du sang, un cri de rage par-

fit de toutes les bouches; vingt épées, sabres, ou poignards sortirent des fourreaux.

Le sergent de ville, reconnaissant en moi un commissaire, s'élança de mon côté en criant : Sauvez-moi!

Je le poussai dans les rangs de l'artillerie; les uns étaient d'avis de le protéger, les autres de le mettre en morceaux; pendant cinq minutes, pâle comme un cadavre, il demeura entre la vie et la mort.

Le sentiment le plus généreux l'emporta, il fut sauvé.

Au même moment, tous les regards furent attirés dans une même direction.

Sur une insulte à lui faite par un sergent de ville, un capitaine de vété-

rans mit l'épée à la main et attaqua l'homme de police.

Celui-ci, de son côté, tira son épée du fourreau et se défendit en rompant. Arrivé sur le trottoir, il se perdit dans l'épaisseur de la foule, où cependant on put suivre sa fuite par les imprécations qui s'élevaient sur son passage.

Le jeune homme, blessé par le premier sergent de ville avait pu continuer sa route, appuyé aux bras de deux amis.

Seulement, il avait ôté sa cravate, et le sang coulait de sa blessure béante sur sa chemise et sa redingote.

Son ruban de Juillet, je me rappelle que c'était un décoré de Juillet, était devenu rouge comme un ruban de la Légion-d'Honneur.

A partir de ce moment, la conviction d'une rixe prochaine et sanglante passa dans l'esprit de tout le monde.

Tout, en effet, semblait crier aux armes ; le roulement du tambour, les gémissements du tam-tam, ces balancements des drapeaux de tous les pays représentant tous la lutte incessante de la liberté contre la servitude, ces cris de plus en plus fréquents et prenant chaque fois un caractère de menace plus distinct de : Honneur au général Lamarque ! Tout ce qui montait de la terre, tout ce qui descendait du ciel, tout ce qui se passait dans l'air, poussait les esprits à une exaltation pleine de dangers.

— Ou nous mène-t-on ? cria au milieu

d'un groupe d'étudiants une voix épouvantée.

— A LA RÉPUBLIQUE, répondit une voix ferme et sonore, *et nous vous invitons à souper ce soir aux Tuileries avec nous.*

Une espèce de rugissement de joie accueillit cette invitation, qui rappelait, dans un sens opposé, celle de Léonidas aux Thermopyles, et je vis des hommes sans armes arracher les pieux qui servaient de tuteurs aux jeunes arbres qu'on venait de planter sur le boulevart, à la place des anciens abattus le 28 juillet 1830.

D'autres brisaient les arbres eux-mêmes afin de s'en faire des massues.

Le 12e léger était en bataille sur la place de la Bastille.

Un instant, on crut que c'était là

qu'allait commencer la lutte; mais tout à coup un officier se détacha du front de bandière, et, s'avançant vers Étienne Arago, avec lequel je causais en ce moment, il lui dit :

— Je suis républicain ; j'ai des pistolets dans mes poches, vous pouvez compter sur nous.

Quelques artilleurs qui, ainsi que moi, avaient entendu ces paroles, crièrent :

— VIVE LA LIGNE !

Ce cri poussé par nous fut répété avec enthousiasme; on savait que nous n'eussions pas poussé sans raison un pareil cri.

La ligne y répondit par le cri presqu'unanime de : « *Honneur au général Lamarque !*

Ces mots : « la ligne est pour nous, » répétés de rang en rang, parcoururent, comme le fluide électrique, le cortége dans toute sa longueur.

Au même moment, de grands cris retentirent.

— L'école Polytechnique! vive l'école! vive la République!

Ces cris étaient inspirés par une soixante d'élèves qui accouraient les habits en désordre, tête nue, deux ou trois ayant l'épée à la main.

Consignés, ils avaient forcé la consigne, renversé le général Tholosé qui avait voulu s'opposer à leur sortie, et ils accouraient jeter dans l'insurrection leur nom populaire et leur uniforme, noir encore de la poudre de Juillet.

L'artillerie les reçut à bras ouverts;

on savait que, si peu nombreux qu'ils fussent, c'était un puissant renfort.

Leur arrivée produisit un tel effet, que spontanément, à leur vue, la musique qui précédait le corbillard entonna la *Marseillaise.*

On ne saurait se faire une idée de l'effet que produisit sur la foule cet air électrique, défendu depuis plus d'un an.

Cinquante mille voix répétèrent en chœur le : *Aux armes, citoyens !*

Ce fut sur ce chant que le cortége traversa la place de la Bastille et parcourut le boulevart Bourdon, s'avançant entre le canal Saint-Martin et les greniers d'abondance.

A l'entrée du pont d'Austerlitz s'élevait une estrade ; c'était là que devaient être prononcés les discours d'adieu.

Ces discours prononcés, le corps du général Lamarque continuerait sa route vers ***, où il devait être inhumé, tandis que le cortége reviendrait vers Paris.

Il était plus de trois heures de l'après-midi; je n'avais rien pris de la veille que la tasse de chocolat de mon ami Héraux; n'ayant jamais complètement repris mes forces, je tombais littéralement de fatigue. Les discours promettaient d'être longs et naturellement ennuyeux. Je proposai à deux ou trois artilleurs de venir dîner aux Gros-Marronniers. Ils acceptèrent.

— Y aura-t-il quelque chose? demandai-je à Bastide avant de m'éloigner.

— Je ne crois pas, dit-il en regardant autour de lui, et pourtant ne vous y fiez pas; il y a du 29 Juillet dans l'air.

— En tous cas, je ne vais pas loin, lui dis-je, et je m'éloignai.

— Tu t'en vas? me dit Étienne Arago.

— Je reviens dans un quart d'heure.

— Presse-toi si tu veux en être.

— Comment veux-tu que j'en sois? je n'ai ni carabine, ni cartouches.

— Il fallait faire comme moi, mettre des pistolets dans tes poches.

Et il me montra, en effet, la crosse d'un pistolet qui sortait de sa poche.

— Diable! fis-je, si je croyais qu'il y eût quelque chose, je me passerais de dîner.

— Oh! s'il y a quelque chose, sois tranquille, cela durera assez longtemps pour que tu arrives avant le dessert.

C'était probable; aussi nous éloignâmes-nous sans scrupules.

J'étais si faible que je fus obligé de m'appuyer au bras de mes deux compagnons, et encore manquai-je de m'évanouir en entrant au restaurant.

On me fit boire de l'eau glacée, et je revins à moi.

Tout était sens dessus dessous; aussi eûmes-nous grand'peine à nous faire servir.

Nous étions attelés après une matelotte gigantesque, plat de résistance obligé d'un dîner à la Râpée, quand nous entendîmes une fusillade, mais si régulière, que nous ne doutâmes point que ce ne fût une décharge faite sur le cercueil en l'honneur de l'illustre mort.

— A la mémoire du général Lamarque! dis-je en levant mon verre.

Mes deux compagnons me firent raison.

Alors on entendit quatre ou cinq coups de fûsil isolés.

— Oh ! oh ! dis-je, on dirait que voilà un autre air qui commence. Il y a des notes de fusil de chasse là-dedans.

Et je courus sur le quai, où je montai sur une borne. On ne pouvait rien distinguer, sinon qu'il se faisait un grand mouvement sur le pont d'Austerlitz.

— Payons vite et allons voir ce que c'est que cette musique-là, dis-je à mes deux compagnons.

Nous jetâmes dix francs sur la table; mais, comme la fusillade redoublait, nous ne demandâmes point notre reste, et nous nous mîmes à courir vers la barrière.

Le bruit de la fusillade m'avait rendu mes forces.

En arrivant à la barrière, nous la trouvâmes gardée par des gens en blouse, qui, en nous apercevant, crièrent : Vive les artilleurs !

Nous courûmes à eux.

— Qu'y a-t-il, et que se passe-t-il donc? demandâmes-nous.

— Il y a que l'on a tiré sur le peuple, que les artilleurs ont riposté, que le père Louis-Philippe est dans le troisième dessous, et que la République est proclamée. Vive la République !

Nous nous regardâmes.

Le triomphe nous paraissait bien complet pour le peu de temps qu'il avait mis à s'accomplir.

Maintenant, voilà ce qui s'était passé réellement, et où l'on en était.

Au moment de notre départ, j'ai dit que l'on allait commencer les discours.

Alors étaient montés sur l'estrade les porte-drapeaux de toutes les nations : Polonais, Italiens, Espagnols et Portugais, agitant au-dessus du catafalque leurs étendards de toutes couleurs parmi lesquels on voyait flotter pour la première fois le drapeau de l'Union allemande, noir, rouge et or.

Le général Lafayette avait commencé par dire quelques paroles pieuses calmes et sereines, comme le grand vieillard les prononçait.

Puis étaient venus Mauguin, plus ardent, — Clausel, plus militaire.

Puis le général portugais Saldanha.

Tandis que parlaient les orateurs, les jeunes gens allaient de groupe en groupe semant différentes nouvelles.

Les uns disaient : On se bât à l'Hôtel-de-Ville.

Les autres : Un général vient de se déclarer contre Louis-Philippe.

Ceux-ci : Les troupes sont soulevées.

Ceux-là : On marche sur les Tuileries.

Personne ne croyait sérieusement à tous ces bruits, et cependant ils échauffaient les esprits et remuaient les cœurs.

Notre batterie, après avoir traversé le boulevart, avait pris place près de l'estrade.

Là, étaient réunis : Étienne Arago, Guinard, Savary, correspondant par des signes avec Bastide et Thomas, qui étaient sur le boulevart Bourdon.

Au milieu du discours du général Saldanha, tout à coup l'attention semble distraite; des cris, un mouvement, une rumeur attirent les yeux vers les boulevarts.

Un homme tout vêtu de noir, grand, mince, pâle comme un fantôme, avec des moustaches noires, tenant à la main un drapeau rouge bordé de franges noires, monté sur un cheval qu'il manœuvre avec peine au milieu de la foule, agite son drapeau couleur de sang, sur lequel est écrit en lettres noires: LA LIBERTÉ OU LA MORT.

D'où venait cet homme? L'instruction faite contre lui, ni le jugement prononcé ne l'ont dit. Tout ce que l'on a vu, c'est qu'il se nommait Jean-Baptiste Peyron, qu'il était des Basses-Alpes.

Il a été condamné à UN MOIS de prison.

Personne de nous ne le connaissait.

Était-il mu, comme il l'a dit lui-même, par un sentiment d'exaltation touchant à la folie?

Était-ce un agent provocateur?

Nul ne l'a jamais su.

Mais, de quelque part qu'il vînt, quel que fût le motif qui l'animât, son apparition, spectre sanglant de 1793, fut saluée par une unanime réprobation.

Le général Excelmans s'écria d'une voix qui domina toutes les voix :

— Pas de drapeau rouge, c'est le drapeau de la terreur; nous ne voulons que le drapeau tricolore, c'est celui de la gloire et de la liberté.

Deux hommes alors s'élancèrent sur le général Excelmans, deux hommes

inconnus toujours, et essayèrent de l'entraîner vers le canal.

Il se débarrassa d'eux, et rencontra le comte de Flahaut.

— Qu'y a-t-il à faire ? demanda le général Excelmans.

— Courir aux Tuileries et prévenir le roi de ce qui se passe.

Et tous deux s'élancèrent vers les Tuileries.

En ce moment des jeunes gens dételaient la voiture du général Lafayette et le conduisaient à l'Hôtel-de-Ville.

En même temps, et comme si ce mouvement eût été combiné avec l'apparition de l'homme au drapeau rouge, une colonne de dragons sortait de la caserne des Célestins.

C'était M. Gisquet qui avait envoyé

cet ordre, lequel eut dû être donné par le général Pajol, commandant la première division militaire.

L'apparition des dragons, qui cependant n'avait d'abord rien d'hostile, puisqu'ils avaient les pistolets dans les fontes et les fusils aux porte-crosse, n'en produisit pas moins un certain mouvement sur le boulevart Bourdon.

Étienne Arago vit le mouvement, et se penchant à l'oreille de Guinard :

— Je crois qu'il serait temps de commencer, dit-il.

— Commence, répondit laconiquement Guinard.

Arago ne se le fit point répéter, il s'élança à son tour sur l'estrade; un étudiant avait succédé au général Sal-

danha; il prend la place de l'étudiant et s'écrie :

— C'est assez de discours comme cela, quelques mots doivent suffire, et ces mots les voici :

C'est au cri de Vive la République que le général Lamarque a commencé sa carrière militaire, c'est au cri de Vive la République qu'il faut accompagner ses cendres.

Vive la République! Qui m'aime me suive!

Pas un mot de l'allocution n'a été perdu; à peine a-t-on vu un lieutenant d'artillerie prenant la parole, que tout le monde a fait silence.

Puis le nom d'Arago, nom si populaire, a circulé tout bas au milieu d'un immense cri de : Vive la République!

Aux derniers mots de son discours, Arago s'est emparé d'un des drapeaux de l'estrade, et, le drapeau à la main, Guinard à son côté, il s'est élancé vers notre batterie.

Seulement le discours avait produit son effet, et la foule, dans le mouvement qui l'avait suivi, avait rompu les rangs des artilleurs, de sorte que les deux chefs, suivis d'une trentaine d'hommes seulement, avaient disparu aux yeux de leurs autres compagnons.

En ce moment quelques coups de feu retentissaient sur le boulevart Bourdon.

Suivons Arago, Guinard et Savary, nous reviendrons tout à l'heure sur cet autre point de la lutte.

Le groupe d'artilleurs qui suivait les trois chefs que nous venons de nommer,

en criant : Vive la République! descendait au pas de course la rive droite du canal.

Devant lui les uns fuyaient, autour de lui les autres se groupaient ; c'était un effroyable tumulte.

A la place de la Bastille, on retrouva le 12e léger ; d'après ce qu'avait dit l' officier, on était sûr de lui.

Aussi les soldats laissèrent-ils passer les artilleurs.

Le chef de bataillon les salua et les approuva de la tête.

Au boulevart Saint-Antoine, un cuirassier dont on ne sut jamais le nom se joignit aux artilleurs.

Il y eut le cuirassier du 5 juin, comme il y eut le pompier du 15 mai.

Arrivé devant le poste du boulevart,

au coin de la rue Ménilmontant, le cuirassier, le sabre à la main, s'élança sur le corps-de-garde; le peuple le suivit, en un instant le poste fut pris et les soldats furent désarmés.

On continuait de suivre les boulevarts aux cris de : Vive la République, cris qui, presque partout, étaient accueillis par des bravos.

A la hauteur de la rue de Lancry, on rencontra Carrel à cheval.

Il venait, comme un général, s'assurer de l'état des choses.

— Avez-vous un régiment avec vous? demanda-t-il.

— Nous les avons tous, lui cria-t-on.

— C'est trop, je n'en veux qu'un seul, dit-il en riant.

Et il reprit au galop la route du *National.*

Les artilleurs prirent la rue Bourbon-Villeneuve.

A leur vue, le poste de la Banque courut aux fusils, mais, au grand étonnement des insurgés, leur présenta les armes.

On ne pouvait cependant courir ainsi tout Paris, on était à quelques pas du Vaudeville, on y déposa le drapeau ; on mangea rapidement un morceau, et l'on courut au *National*, rue du Croissant.

Les républicains y affluaient, et au milieu des républicains, des hommes d'une opinion intermédiaire, comme Royer-Collard, par exemple.

Carrel arriva sur ces entrefaites, on attendait son opinion avec impatience.

— Je n'ai pas grande confiance dans la barricade, dit-il; nous avons réussi en 1830, c'est un accident; que ceux qui sont d'un autre avis que moi remuent les pavés, je ne les y engage pas, je ne les désapprouve pas; seulement en sauvant le *National* et en l'empêchant de se compromettre comme journal, je leur garde un bouclier pour le lendemain. Croyez-vous qu'il y a plus de courage à dire à mes amis ce que je leur dis, qu'à essayer avec eux ce qu'ils vont entreprendre?

Comme Carrel prononçait ces quelques mots, Thomas arrivait de faire le coup de feu au boulevart Bourdon.

— Nous n'avons rien à faire ici, dit Thomas, allons-nous-en.

A l'instant même, les ardents sortirent

du *National*, et l'on s'en alla tenir conseil chez Aubert, rue Gaudot de Mauroy.

Thomas arrivait du boulevard Bourdon.

Voilà ce qui s'y était passé.

Comme nous l'avons dit, les dragons étaient sortis de la caserne des Célestins, et après s'être avancés rapidement, s'étaient arrêtés à deux cents pas du pont.

La multitude toute frémissante leur faisait face.

De la multitude sortit en ce moment la voiture du général Lafayette, traînée par les jeunes gens.

Ceux qui marchaient devant, criaient : Place à Lafayette !

Les dragons ouvrirent leurs rangs, et

laissèrent passer le général, les jeunes gens et la voiture.

A peine le général était-il passé, que plusieurs coups de fusil retentirent.

— Qui tira ces coups de fusil?

C'est ce qu'il fut impossible de constater, c'est ce que nous ignorons nous-même.

C'est la question éternelle que refait l'histoire, sans que la vérité y réponde jamais.

C'est l'énigme du 10 août, c'est l'énigme du 5 juin.

En un instant les dragons furent écrasés de pierres, des enfants se glissèrent jusque sous le ventre des chevaux, éventrant les animaux sous les hommes.

La conduite des dragons et de leur

commandant, M. Dessolièr, fut admirable.

Ils supportèrent tout sans charger ni faire feu.

L'attaque devait venir d'un autre côté.

Un sous-officier était parti au galop, pour prévenir le colonel, resté aux Célestins.

Ce sous-officier fit son rapport, le colonel résolut, non-seulement de dégager ses soldats, en faisant une diversion, mais encore de prendre les insurgés entre deux feux.

Il sortit à la tête d'un second détachement, et trompettes en tête, déboucha par la place de l'Arsenal.

Mais, à peine avait-il fait cent pas,

qu'une décharge de mousqueterie éclata et que deux dragons tombèrent.

Alors les dragons prirent le galop, vinrent, pour se venger de la fusillade essuyée, charger la foule du boulevart Bourdon.

Une seconde décharge partit et le commandant Cholet tomba mort.

Puis, le cri : Aux armes ! retentit.

Bastide et Thomas étaient à l'extrémité opposée du boulevart Bourdon.

Ils n'avaient point attaqué, mais au contraire étaient attaqués.

Ils résolurent de ne pas reculer d'un pas.

En un instant, une barricade fut improvisée.

Elle était défendue par trois chefs principaux. Bastide, Thomas, Séchan.

Une douzaine d'élèves de l'Ecole Polytechnique, une vingtaine d'artilleurs et autant d'hommes du peuple s'étaient réunis à eux.

Comme s'il n'eût pas eu assez de sa grande taille pour lui faire courir un danger double des autres, Thomas monta sur la barricade. Séchan le prit par derrière à bras le corps et le força de descendre.

On tenait ferme.

Le feu partait à la fois de l'Arsenal, du pavillon de Sully et du Grenier d'abondance.

Le colonel des dragons avait eu son cheval tué sous lui, le lieutenant était blessé à mort. Une balle venait d'atteindre le capitaine Briqueville.

L'ordre de la retraite fut donné aux

dragons, qui se replièrent sur la rue de la Cerisaie et du Petit-Musc.

La barricade était dégagée, il était inutile de continuer la lutte à l'extrémité de Paris, c'était au cœur qu'il fallait allumer l'incendie.

Thomas, Bastide et Séchan se jettent sur le boulevart Contrescarpe, et rentrent dans Paris en criant : Aux armes !

Thomas court prendre langue au *National*. Bastide, Séchan, Dunait, Pecheux d'Herbainville, élèvent une barricade à l'entrée de la rue Ménilmontant.

Pendant ce temps, des étudiants, des élèves de l'Ecole, des gens du peuple se sont emparés du corbillard.

Les cris : Au Panthéon se font entendre.

— Oui ! oui ! au Panthéon ! répètent toutes les voix.

Et le catafalque est traîné du côté du Panthéon.

La cavalerie municipale barrait le passage.

On l'attaque ; elle résiste ; mais elle est repoussée dans la direction de la barrière d'Enfer.

Deux escadrons de carabiniers viennent à son aide, et grâce à ce secours elle reste maîtresse du convoi.

Les insurgés se dispersent dans le faubourg Saint-Germain, en criant : Aux armes !

Paris est en feu, de la barrière d'Enfer à la rue Ménilmontant.

Pendant ce temps, les jeunes gens qui ont dételé les chevaux de Lafayette, et

qui traînent sa voiture, entendent les coups de feu, les cris aux armes et la fusillade qui gagnent de tous côtés.

Ils s'ennuient de rester inactifs.

Celui qui est monté sur le siége de derrière, se penche alors vers celui qui est sur le siége de devant.

— Une idée, dit-il.

— Laquelle ?

— Si nous jetions le général Lafayette à la rivière, et si nous disions que c'est Louis-Philippe qui l'a fait noyer.

Les jeunes gens se mirent à rire.

Par bonheur, ce n'était qu'une plaisanterie.

Le soir même, chez Lafayette, le digne vieillard nous racontait l'anecdote, à Arago et à moi.

— Eh ! eh ! disait-il, au bout du

compte, l'idée n'était pas si mauvaise, et je ne sais pas si j'aurais eu le courage de m'y opposer s'ils eussent tenté de la mettre à exécution.

Voilà donc où en était Paris quand nous nous présentâmes à la barrière de Bercy, et quand les hommes du peuple, en sentinelle, nous annoncèrent que Louis-Philippe était dans le troisième dessous, et la République proclamée.

Nous suivîmes en toute hâte le boulevart Constrescarpe ; à la place de la Bastille, nous trouvâmes le 12ᵉ léger qui nous laissa passer.

Les boulevarts étaient à peu près déserts.

En arrivant à la rue Ménilmontant, je vis une barricade, elle était gardée par un seul artilleur.

Je m'approchai et je reconnus Séchan, la carabine à l'épaule ; cette même carabine dont j'ai déjà parlé à propos de la fameuse nuit du Louvre.

Je m'arrêtai, je ne savais rien de positif, je lui demandai des nouvelles et le priai de m'expliquer pourquoi il était seul.

Les autres mouraient de faim et mangeaient un morceau au chantier de Bastide.

Au coup de feu de Séchan ils devaient accourir.

Je sus par Séchan ce qui s'était passé au boulevart Bourdon, et je continuai mon chemin.

Mes deux compagnons de route se jetèrent dans la rue de Bondy, je suivis le boulevart.

A la hauteur de la rue et du faubourg Saint-Martin, le boulevard était coupé en travers par un détachement de la ligne, les hommes étaient postés sur trois rangs.

Je me demandais comment j'allais, seul, avec mon uniforme hostile, traverser cette triple ligne, lorsque mon regard, en plongeant dans ses rangs, y découvrit un de mes anciens camarades de batterie.

Il est vrai que j'avais failli avoir un duel avec lui à cette époque, pour différence d'opinion.

Il était vêtu d'une veste ronde, d'un bonnet de police, d'un de ces pantalons à boutons qu'on appelle des charivaris.

Il avait à la main un fusil à deux coups et s'était joint à la troupe en amateur.

Cette reconnaissance faite, je crus pouvoir être tranquille.

Je continuai d'avancer en faisant signe de la main.

Lui, abaissa son fusil.

Je crus qu'il m'avait reconnu et plaisantait, ou voulait me faire peur, j'avançai toujours.

Tout à coup il disparut dans un nuage de feu et de fumée, et une balle siffla à mes oreilles.

Je vis que c'était sérieux.

J'étais à la hauteur du café des Variétés. Je voulais me jeter dans le passage du théâtre, le passsage était fermé. J'enfonçai la porte du théâtre d'un coup de pied.

La quatrième ou cinquieme représentation de la *Tour de Nesle* était affichée.

Je courus vers le magasin d'accessoires.

Sur le théâtre, je rencontrai Harel.

Il s'arrachait les cheveux en voyant son succès interrompu.

Comme il s'aperçut que je me détournais de lui :

— Où allez-vous ? me demanda-t-il.

— Au magasin d'accessoires.

— Qu'allez-vous y faire ?

— Vous avez bien un fusil ?

— Pardieu ! j'en ai un cent. Vous savez bien que nous venons de jouer, c'est-à-dire pas moi, malheusement, mais Crosnier, *Napoléon à Schœnbrunn*.

— Eh bien ! je veux un fusil.

— Pourquoi faire ?

— Pour renvoyer à un de mes amis une balle qu'il vient de m'envoyer, seu-

lement j'espère être plus adroit que lui.

— Oh ! mon ami ! s'écria Harel, vous allez faire brûler le théâtre.

Et il se mit en travers de la porte des accessoires

— Pardon, mon ami, lui dis-je, je renonce aux fusils puisqu'ils sont à vous; mais rendez-moi les pistolets que j'ai prêtés pour la seconde représentation de *Richard*. Ce sont non-seulement des pistolets de prix, mais encore c'est un cadeau du duc D...

— Cachez les pistolets ! cria Harel.

— Mais, mon cher ami, ces pistolets sont à moi.

— Cachez-les !

On les cacha si bien que je ne les revis jamais.

Furieux, je montai au second.

Par les petites fenêtres formant un carré long, je pouvais voir tout ce qui se passait sur le boulevart.

Les soldats étaient toujours à leur poste, et mon ami, l'homme au fusil à deux coups, au bonnet de police, au charivari, toujours avec eux.

J'enrageais de ne pas avoir la moindre sarbacane.

Pendant que je regardais par cette ouverture, si étroite, qu'elle me permettait de voir sans être vu, un fait d'une gande signification s'accomplit en face du théâtre.

Un dragon accourait à toute bride apportant un ordre.

Un enfant, embusqué derrière un

arbre du boulevart, l'attendait une pierre à la main.

Au moment où le dragon passait, l'enfant lança la pierre qui rebondit sur le casque.

Le dragon chancela, mais ne s'arrêta point à poursuivre l'enfant et continua son chemin au grand galop.

Mais une femme, la mère de l'enfant probablement, était sortie, était venue à pas de loup derrière lui, et après l'avoir saisi au collet, lui donnait une effroyable rincée.

Je baissai la tête.

— Les femmes n'en sont point cette fois-ci, dis-je, nous sommes perdus.

En ce moment, j'entendis Harel qui m'appelait d'une voix lamentable.

Je descendis par la porte que j'avais

enfoncée pour pénétrer dans le théâtre : une vingtaine d'hommes venaient d'entrer demandant des armes.

Eux aussi se souvenaient de Napoléon à Schœnbrunn.

Harel voyait déjà son théâtre pillé de fond en comble, et m'appelait à son secours, comptant sur mon nom déjà populaire, et sur mon uniforme d'artilleur.

J'allai au-devant du flot, qui s'arrêta en m'apercevant.

— Mes amis, leur dis-je, vous êtes d'honnêtes gens.

L'un d'eux me reconnut.

— Tiens, dit-il, c'est M. Dumas, le commissaire de l'artillerie.

Justement ; vous voyez bien que nous pouvons nous entendre.

— Eh oui, puisque vous êtes des nôtres.

— Alors écoutez-moi, je vous en prie.

— Écoutons.

— Vous ne voulez pas la ruine d'un homme qui partage vos opinions, d'un proscrit de 1815, d'un préfet de l'empire.

— Non, nous voulons seulement des armes.

— Eh bien! M. Harel, le directeur, a été préfet des Cent-Jours et exilé par les Bourbons en 1815.

— Vive M. Harel, alors! qu'il nous donne ses fusils et se mette à notre tête.

— Un directeur de théâtre n'est pas

maître de ses opinions, il dépend du gouvernement.

— Qu'il nous laisse prendre ses fusils, nous ne lui en demandons pas davantage.

— Un peu de patience; nous allons les avoir, mais c'est moi qui vais vous les donner.

— Bravo !

— Combien êtes-vous?

— Une vingtaine.

— Harel ! faites apporter vingt fusils, mon ami.

Puis, me retournant vers ces braves gens :

— Vous comprenez bien ceci : ces fusils, c'est moi, M. Alexandre Dumas, qui vous les prête; ceux qui seront tués, je n'ai rien à leur réclamer, mais

ceux qui survivront rapporteront l'arme.

— C'est dit ?

— Parole d'honneur !

— Voilà vingt fusils.

— Merci !

— Ce n'est pas tout, vous allez écrire sur les portes : *Armes données !*

— Qui est-ce qui a de la craie ?

J'appelai.

C'était le chef machiniste.

— Darnault, un morceau de craie ?

— Voilà.

— Allez écrire.

Et l'un d'eux, le fusil à la main, à la vue du détachement de la ligne, alla écrire sur les trois portes du théâtre *armes données*, et il signa.

Puis les vingt hommes échangèrent avec moi vingt poignées de main, et par-

tirent en criant: Vive la République et en brandissant leurs fusils.

— Maintenant, dis-je à Darnault, barricadez la porte.

— Ma foi, dit Harel, le théâtre est à vous à partir de ce moment, mon cher ami, et vous pouvez y faire ce qu'il vous plaira, vous l'avez sauvé.

— Allons voir Georges et lui annoncer qu'elle est sauvée en même temps que le théâtre.

Nous montâmes. Georges mourait de peur.

En me voyant entrer en artilleur, elle jeta les hauts cris.

— Est-ce qus vous allez vous en aller dans ce costume-là? demanda-t-elle.

— Parbleu!

— Mais vous serez tué avant d'être au faubourg Poissonnière.

— Cela c'est bien possible, et si mon ami G. de B... ne tirait pas si mal, ce serait déjà fait.

— Harel, prête-lui des habits.

— Ah ! oui, pourquoi pas Tom.

— Mais envoyez-en chercher chez vous, au moins ; je ne vous laisse pas en aller avec ce malheureux uniforme.

— Ah ! cela c'est possible.

Harel appela Truchetot.

— Truchetot, avez-vous là un de vos hommes ?

— Oui, je crois, dit Truchetot, il y a Guérin.

— Envoyez-le chercher des habits chez Dumas.

— Donnez-moi un mot, me dit Darnault.

— Prêtez-moi votre crayon.

J'écrivis sur un chiffon de papier quelques lignes au crayon.

Truchetot partit tout courant.

Un quart d'heure après il était de retour sans accident.

Au reste, le chemin était parfaitement libre.

Je m'habillai rapidement en bourgeois : je confiai mon uniforme à Darnault, ne voulant pas le confier à Georges qui l'eût certainement fait brûler, et par le faubourg Saint-Martin, le passage de l'Industrie, la rue d'Enghien, la rue Bergère, je gagnai l'hôtel de M. Laffite.

J'y arrivai vers sept heures du soir.

Lafayette y arrivait par le boulevart.

Ce fut là qu'il me raconta l'anecdote de la rivière.

Nous entrâmes ensemble chez Laffite où je n'étais pas entré depuis le mois de juillet 1830.

Voici quelles étaient les nouvelles arrivant de tous les côtés de Paris à ce centre de l'insurrection.

Sur la rive gauche, on était maître de la caserne des vétérans, la poudrière des Deux-Moulius était emportée, le poste de la place Maubert, qui avait refusé de rendre ses armes, était tué ou pris, on se battait aux alentours de Sainte-Pélagie, toute la ligne des barrières appartenait aux républicains.

Sur la rive droite, on était maître de

l'Arsenal, du poste de la Galiote, de celui du Château-d'Eau, de la mairie du huitième arrondissement, les républicains dominaient le Marais ; la fabrique d'armes de Popincourt, enlevée d'assaut, avait livré douze cents fusils ; ils étaient arrivés à la place des Victoires et se préparaient à attaquer la Banque et l'hôtel des Postes.

Mais où l'insurrection s'était concentrée, le quartier qu'elle s'occupait de transformer en forteresse inabordable, c'était la rue Saint-Martin et les rues voisines.

La troupe, encore toute troublée des événements de 1830, ignorait pour qui elle devait se décider ; tiendrait-elle pour le gouvernement ? tournerait-elle au peuple ?

1830 lui traçait ce chemin-là.

Quant à la garde nationale, l'apparition de l'homme au drapeau rouge l'avait consternée, elle ne voyait dans l'insurrection du 5 juin et dans les cris de Vive la République qu'un retour vers la Terreur; elle se réunissait plutôt pour se défendre que pour attaquer, et l'on racontait qu'un bataillon tout entier, masssé sur le pont Notre-Dame, s'était ouvert pour laisser passer huit insurgés.

Aussi le gouvernement, comprenant que latroupe ne feraitrien que de concert avec la garde nationale, avait-il concentré aux mains du maréchal Lobau la direction de toutes les forces militaires de la capitale.

Ce fut au moment où toutes ces nou-

velles se croisaient que nous entrâmes dans le salon de M. Laffitte.

La vue du général Lafayette fit pousser un cri.

On se leva et on alla au-devant de lui.

— Eh bien! général, lui cria-t-on de toutes parts, que faites-vous?

— Messieurs, dit-il, de braves jeunes gens viennent de venir chez moi et en ont appelé à mon patriotisme.

— Que leur avez-vous répondu?

— Je leur ai répondu, mes enfants, plus un drapeau est troué, plus il est glorieux, trouvez-moi un endroit où l'on puisse mettre une chaise, et je m'y ferai tuer.

Les députés réunis chez Laffitte se regardèrent.

— Eh bien ! messieurs, leur dit Laffitte avec ce doux sourire qui ne le quittait pas, même dans les plus grands dangers, qu'en dites-vous ?

— Que fait le maréchal Clausel ? demanda une voix.

— Je puis vous le dire, répondit Savary qui venait d'entrer et qui avait entendu la question, je sors de chez lui.

— Ah!

— Je l'ai pressé de se joindre à nous et il m'a répondu : Je me joins à vous, si vous êtes sûr d'un régiment.

— Eh ! monsieur, lui ai-je dit, si nous avions un régiment, nous n'aurions pas besoin de vous; sur quoi je l'ai quitté.

— Messieurs, dit Laffitte, si nous nous jetons dans l'insurrection, il n'y a

pas de temps à perdre, il faut à l'instant même proclamer la déchéance du roi, nommer un gouvernement provisoire et que Paris se réveille demain avec trente mille proclamations sur ses murailles. La signerez-vous, général? continua Laffitte en s'adressant à Lafayette.

— Oui, répondit simplement Lafayette.

— Moi aussi, dit Laffitte, il nous faut un troisième.

Le général et le banquier regardèrent autour d'eux, personne ne s'offrit.

— Ah! si Arago était là, dit Laffitte.

— Vous savez que vous pouvez compter sur lui, hasardai-je, il ne vous reniera point, je quitte son frère, qui est jusqu'au cou dans l'insurrection.

— Nous pouvons jouer notre tête, dit Laffitte, non celle de nos amis.

— N'a-t-on pas fait cela en 1830 pour le comte de Choiseul?

— Oui, mais la situation est plus grave qu'en 1830.

— Elle est la même, hasardai-je.

— Pardon, en 1830 nous avions le duc d'Orléans avec nous.

— Derrière nous.

— Enfin il y était, et la preuve c'est qu'aujourd'hui il est roi.

— S'il est roi, le général Lafayette se rappellera que ce n'est pas notre faute.

— Oui, c'était dans les jeunes têtes qu'était la sagesse.

Je vis qu'il n'y avait rien à faire de ce côté et que la nuit se passerait à discuter.

Je sortis, cela m'était d'autant plus facile que j'étais un personnage fort peu important et que probablement personne ne remarqua mon absence.

Mon intention était d'aller, soit au *National*, soit chez Aubert, mais arrivé au boulevart, on me dit qu'on se battait rue du Croissant.

Je n'avais pas d'arme.

Puis à peine pouvais-je me tenir debout, j'étais brûlé par la fièvre, je pris un cabriolet et me fis conduire chez moi.

Je m'évanouis en montant l'escalier, et l'on me retrouva sans connaissance entre le premier et le second étage.

Pendant que l'on me retrouvait dans mon escalier, qu'on me déshabillait,

que l'on me couchait, l'insurrection allait son train.

Nous allons la suivre jusque derrière la barricade de la rue Saint-Merry.

Nous avons laissé Séchan gardant seul la barricade de la rue Ménilmontant. Aussitôt le repas fini, ses compagnons étaient venus le rejoindre.

A neuf heures du soir, ils n'avaient pas encore été inquiétés.

Les postes les plus avancés de la troupe ne dépassaient pas la rue de Cléry.

C'est qu'il y avait grande préoccupation à l'état-major, où s'étaient réunis un certain nombre de généraux et de ministres.

Le maréchal Soult se trouvait, par

son âge et son expérience, président naturel de cette réunion.

Mais peut-être était-il le plus indécis de tous.

Il se rappelait le 29 juillet 1830 et l'anathème attaché au nom du duc de Raguse.

Un général proposa de donner aux troupes l'ordre de la retraite, de les masser sur le Champ-de-Mars, et du Champ-de-Mars de rentrer l'épée à la main dans Paris.

Peut-être cette opinion, si étrange qu'elle fût en stratégie, allait-elle être adoptée, quand le préfet de police, M. Gisquet, s'y opposa de toute sa force.

La collision, on se le rappelle, s'était engagée sur un ordre de lui, donné aux dragons, et pendant les trois jours que

dura la lutte, il fut plus ardent au combat et plus téméraire aux résolutions extrêmes que les plus hardis généraux.

La discussion se prolongeait lorsqu'il eût fallu agir ; le danger prenait de formidables proportions ; les insurgés avaient enlevé successivement, sur la garde municipale, repoussée avec de grandes pertes, les postes de la Bastille, de la Lingerie, des Blancs-Manteaux et du Marché Saint-Martin.

A huit heures du soir, la nouvelle arrivait à l'état-major qu'ils venaient de construire une barricade près du petit pont de l'Hôtel-Dieu ; que la garde municipale, forcée de battre en retraite, leur avait abandonné le Quai-aux-Fleurs; qu'ils enveloppaient de toutes parts la préfecture de police.

De tous côtés, alors, on expédia des ordres pour rappeler les troupes dans la ville; un bataillon du 12e léger partait de Saint-Denis en même temps que le 14e accourait de Courbevoie.

La batterie de l'École-Militaire avait été appelée sur le Carrousel.

Un bataillon du 3e léger et un détachement de la 6e légion éclairaient le boulevart de la Madeleine, à la Porte-Saint-Martin, deux escadrons de carabiniers stationnaient en face du théâtre, et le général Schramm s'était établi avec quatre compagnies à la hauteur de l'Ambigu.

A six heures du soir seulement, et après des charges réitérées, les dragons étaient parvenus à se rendre maîtres de la place des Victoires, et ce fut en pré-

sence de M. de Lemet et en passant au milieu d'une double haie de garde nationale que partirent les courriers.

Vers neuf heures un quart du soir, Étienne Arago commandait en uniforme de lieutenant d'artillerie une patrouille grise d'une vingtaine d'hommes parfaitement armés ; il faisait sa jonction avec Bastide, Dunart, Pécheux d'Herbainville et Séchan.

La barricade derrière laquelle j'avais vu Séchan seul avec sa carabine, comptait alors quarante défenseurs à peu près.

On passa la nuit à se fortifier.

Vers la même heure, M. Thiers était arrivé à l'état-major. Il avait vu le feu de près ; le hasard avait fait qu'il dînait ce jour-là au Rocher de Cancale avec Mignet et d'Aubersaert, ils avaient un

instant été enveloppés par les insurgés qui se concentraient dans les environs du cloître Saint-Merry, et étaient loin de se douter qu'ils avaient si près d'eux trois des plus chauds partisans de Louis-Philippe.

M. Thiers avait tant raconté de batailles dans son *Histoire de la Révolution* qu'il était un peu général. Arrivé à la place du Carrousel, il se fit un état-major de MM. de Bérenger, de Kératry, de Madier de Montjaud, de Voisin de Gartampes, qui se trouvaient là, et distribua des cartouches tout en faisant dire aux députés de bonne volonté de venir le rejoindre où il était.

Neuf seulement se rendirent à l'invitation (1).

(1) Louis Blanc, *Histoire de Dix Ans*.

On savait que le roi devait venir, et on l'attendait avec une grande impatience. A l'air de son visage, on saurait ce qu'il devait faire.

Le roi arriva, non-seulement calme, mais souriant.

Le roi, nous l'avons dit à propos de la façon dont il s'empara du trône, n'avait aucune audace, mais il avait un grand courage.

Ce fut alors seulement que la défense s'organisa.

L'insurrection campait en réalité au cœur de Paris.

La rue Saint-Martin était coupée par deux barricades, l'une au nord, à la hauteur de la rue Maubuée, l'autre au midi, puissamment fortifiée, presque

imprenable, à la hauteur de la rue Saint-Merry.

Dans l'espace compris entre ces deux barricades, une maison avait été choisie par les insurgés pour servir à la fois de forteresse, de quartier-général et d'ambulance.

C'était la maison n° 30.

La position avait été choisie par un stratégiste presque aussi habile que M. Thiers.

Elle faisait face à la rue Aubry-le-Boucher ; par conséquent, si on l'abordait par cette rue, on tombait sous le feu de quatre étages ; si on l'attaquait du revers, on avait affaire aux hommes des barricades.

Un décoré de juillet nommé Jeanne, qui se fit une double célébrité par son

courage dans le combat, par sa fermeté devant les juges, commandait ce poste dangereux.

Deux ou trois vieux soldats coulaient des balles avec du plomb arraché aux gouttières.

Des enfants allaient déchirer des affiches le long des murailles et les rapportaient pour faire des bourres.

Nous publierons dans toute sa naïveté le récit d'un de ces enfants. Tout à coup on vint annoncer aux républicains ; dont la moitié était sans armes, que dans la cour de cette maison n° 30, se trouvait une boutique d'armurier.

C'était une nouvelle miraculeuse.

La boutique fut ouverte, et, sans désordre, sans confusion, tout ce qu'il y avait de fusils fut distribué, tout ce

qu'il y avait de poudre fut fractionné en mesure égale.

La distribution venait d'être faite lorsque retentirent plusieurs coups de fusil et le cri : Aux armes !

Voilà ce qui était arrivé.

Une colonne de gardes nationaux qui reconnaissait la rue Saint-Martin était venue donner dans la barricade.

— Qui vive ! cria la sentinelle.

— Amis, s'empressa de crier le commandant de la colonne.

— Êtes-vous républicains ?

— Oui, et nous venons à votre aide.

— Vive la république, crièrent alors en chœur les défenseurs de la barricade.

Un des chefs, nommé Rossignol, ne put résister au bonheur de serrer avant

les autres la main à des coréligionnaires politiques; il sauta par-dessus la barricade et s'avança vers les gardes nationaux en criant :

— Soyez les bienvenus.

Mais à l'instant même un cri partit des rangs de la garde nationale :

— Ah brigands! nous vous tenons enfin.

— Feu! mes amis, cria Rossignol, ce sont des philippistes.

Et une décharge partit de l'intérieur de la barricade et tua cinq hommes à la garde nationale.

C'était le pendant de : « A moi, d'Auvergne! c'est l'ennemi. »

Seulement, plus heureux que le chevalier d'Assas, Rossignol, à travers une

grêle de balles, rentra sain et sauf dans la barricade.

Après une lutte terrible, après être revenue trois fois à la charge, la garde nationale fut repoussée.

Et, vieillards qui avaient quitté leurs moules à balles, enfants qui avaient cessé de faire des bourres pour prendre les armes, déposèrent leurs fusils et se remirent à la besogne.

Un enfant de douze ans avait été blessé à la tête par la première décharge; Jeanne, ni comme chef, ni comme ami, ne put obtenir de lui qu'il quittât la barricade.

Les gardes nationaux s'éloignèrent laissant leurs morts et leurs blessés; mais aussitôt le champ de bataille libre, Jeanne et ses hommes franchirent la

barricade et allèrent ramasser les blessés, qu'ils portèrent à leurs ambulances.

Un élève en chirurgie, qui faisait partie des insurgés, les pansa, aidé de deux femmes.

A cent pas de la barricade de la rue Saint-Merry, s'élevait la barricade du passage du Saumon, qui échelonnait ses sentinelles tout le long de la rue Montmartre.

A huit heures du soir, le maréchal Lobau donna l'ordre de l'emporter à quelque prix que ce fût; il voulait que le lendemain, au point du jour, la rue Montmartre fût libre.

On combattit toute la nuit.

Ceux qui gardaient la barricade firent ce serment sur le corps d'un des leurs qui tomba : — Ou nous sortirons vain-

queurs, ou l'on nous emportera morts.

Un café, qui n'existe plus aujourd'hui, servait d'ambulance au rez-de-chaussée et à l'entresol, tandis que des fenêtres du premier et du second étage pleuvaient, de temps en temps, dans un drap étendu, des cartouches jetées par des mains inconnues.

Les défenseurs de la barricade n'étaient que vingt.

Quand après un combat qui avait duré neuf heures, les soldats franchirent enfin la barricade, ils trouvèrent huit morts couchés sur les pavés, sept blessés hors de combat couchés sur des lits au rez-de-chaussée du café, un élève de l'École Polytechnique expirant sur le billard.

Les quatre autres insurgés étaient parvenus à s'échapper.

Le 6 au matin, l'insurrection était refoulée et concentrée dans deux quartiers : sur la place de la Bastille et à l'entrée du faubourg Saint-Antoine et dans les rues Saint-Martin, Saint-Merry, Aubry-le-Boucher, Planche-Mibray et des Arcis.

Pour emporter ces derniers postes, le gouvernement réunissait tous ses efforts.

Dès le lendemain, la place Louis XV était encombrée d'artillerie, deux bataillons accouraient de Saint-Cloud, et trois régiments de cavalerie entraient à Paris, venant de Versailles et traînant des canons.

Quant à la barricade de la rue Ménil-

montant, elle tint jusqu'au jour, mais trop découverte de tous côtés, elle ne put tenir plus longtemps; ceux qui la gardaient se réfugièrent chez Bastide et Thomas, et s'échappèrent par une petite fenêtre donnant sur une ruelle.

A quatre heures du matin, au reste, le bruit courait que tout était apaisé.

Après une nuit fiévreuse, je m'étais levé pour aller aux nouvelles, mais ne pouvant marcher, j'avais pris une voiture.

Je me fis conduire rue des Pyramides.

J'espérais y voir Arago et avoir par lui des nouvelles.

Ni lui, ni Bernard de Rennes, fils, n'étaient rentrés; M. Bernard de Rennes et ses deux charmantes filles, que je n'ai pas revues depuis ce jour-là, je crois,

étaient fort inquiets ; mais, pendant que j'étais là, un coup de sonnette vigoureusement accentué retentit.

Ce coup de sonnette annonçait certainement quelque nouvelle bonne ou mauvaise.

On courut à la porte, et ce ne fut qu'un cri de joie...

Le père avait retrouvé son fils, les sœurs leur frère.

Je laissai toute cette excellente famille caressant son enfant prodigue et je montai chez Arago.

Il quittait son costume d'artilleur.

— Derrière quelle barricade as-tu donc passé la nuit ? me demanda-t-il en me voyant pâle comme un mort.

— Dans mon lit, malheureusement. Et toi ?

Il me raconta l'histoire de la barricade de la rue Ménilmontant.

— C'est tout ce que tu sais? demandai-je.

— Que veux-tu que je sache, je quitte mon fusil, mais viens avec moi au *National*, nous aurons des nouvelles.

Nous descendîmes.

Sur l'escalier nous rencontrâmes Charles Teste, qui se rendait chez Bernard de Rennes.

— Ah! te voilà, déserteur, dit-il à Arago.

— Comment, déserteur, s'écria celui-ci, je viens de me battre.

— C'est bien comme cela que je l'entends; mais sache qu'il y a plusieurs manières de déserter; tu étais maire, ta place n'était point derrière une barri-

cade, mais à ta mairie; quand on est tête, il ne faut pas se faire bras; parbleu! moi aussi, j'aurais voulu prendre un fusil, ce n'est pas bien malin; mais je me suis dit : halte-là, Charles, tu es tête, ne te fais pas bras.

Pour qui connaissait Charles Teste, l'homme était tout entier dans les quelques mots qu'il venait de prononcer, ou plutôt dans un seul mot :

Le devoir.

Nous arrivâmes au *National*, on avait grand'peine à pénétrer dans les bureaux, ils étaient encombrés.

La, nous apprîmes la dispersion de la barricade du Saumon, mais en même temps que la rue Saint-Merry tenait encore.

En ce moment Delatouche entra consterné :

— Tout est fini, dit-il.

— Comment tout ?

— Oui, tout.

— En viens-tu ?

— Non, mais je rencontre à l'instant même quelqu'un qui en vient.

— Bon, dit Arago, il y a encore de l'espoir alors ; qui vient avec moi ?

J'en mourais d'envie, mais à peine pouvais-je marcher ; un excellent garçon, ami à nous, décoré de juillet comme nous, Howelt, que je rencontre encore de temps en temps, se présenta.

— Va chez Laffitte, me dit Arago, et dis à François, s'il y est, que je suis allé aux nouvelles.

J'allai chez Laffitte.

Toute l'assemblée était dans une effroyable confusion.

On proposait d'envoyer à Louis-Philippe une députation qui protesterait contre la révolte de la veille.

Mais, il faut le dire, cette proposition fut repoussée avec horreur et mépris.

Je me rappelle un mot de Bryas qui fut superbe d'indignation.

Son fils, élève de l'École Polytechnique, était parmi les insurgés.

Lafayette aussi se refusait à toute démarche auprès du roi.

— Pourquoi cette répugnance, cria une voix, *le duc d'Orléans n'est-il pas la meilleure des républiques?*

— Ah! puisque l'occasion se présente de démentir ce propos que l'on m'a faus-

sement attribué, cria le noble vieillard, je le démens !

Enfin, on nomma trois commissaires, non pas pour aller faire amende honorable au nom de l'insurrection, mais pour implorer en faveur de ceux qui tenaient encore la clémence du roi.

Ces trois commissaires étaient Arago, le maréchal Clausel et Laffitte.

Clausel se récusa.

Nous n'avions pas pu entrer dans la salle des délibérations, nous autres jeunes gens ; mais dans la cour j'avais rencontré Savary, Savary le membre de l'Institut, le grand géomètre, le physicien, l'astronome, l'homme de bien que la mort, à peine au milieu de l'âge qu'il devait vivre, enleva depuis aux sciences et au pays.

Nous étions très frères d'opinion, et comme notre république, à nous, n'était pas celle de tout le monde, quand nous nous rencontrions, nous nous accrochions à l'instant même pour bâtir nos utopies.

Nous nous étions donc rencontrés, nous nous étions donc accrochés, nous attendions ensemble.

Arago sortit le premier.

Nous courûmes à lui.

Louis Blanc, qui, dans son excellente *Histoire de Dix Ans*, n'a laissé échapper aucun détail de cette grande période, mentionne notre entrevue en ces termes :

« En sortant, M. Arago rencontra dans la cour Savary et Alexandre Dumas, un savant et un poète; très-animés l'un

et l'autre, ils n'eurent pas plutôt appris ce qui venait de se passer chez M. Laffitte, qu'ils éclatèrent en discours pleins d'emportement et d'amertume, disant que Paris pour se soulever n'avait attendu qu'un signal, et qu'ils s'étaient rendus bien coupables envers leur pays, les députés si prompts à désavouer les efforts du peuple. »

— Mais, demanda François Arago, tout n'est-il donc pas fini ?

— Non, dit un homme du peuple qui était là et qui écoutait notre conversation, car on entend le tocsin de l'église Saint-Merry, *et tant que le malade râle, il n'est pas encore mort.*

L'expression me frappa, et l'on voit que je ne l'ai pas oubliée.

L'intérieur de la barricade Saint-Merry, racontée par un enfant de Paris.

Pendant que MM. Laffitte, François Arago et Odilon Barrot se rendent chez le roi, voyons ce qui se passe derrière la barricade Saint-Merry.

Une de ces bonnes fortunes, comme il nous en arrive quelquefois, va nous permettre d'y conduire le lecteur.

Un enfant de quatorze ans, qui se trouvait là, et qui depuis est devenu un homme et un homme très distingué, trois ans après l'insurrection éteinte m'envoya les détails suivants, écrits de sa main, et que nous reproduisons dans toute leur simplicité.

Au bout de dix-neuf ans je retrouve le

papier froissé, l'encre jaunie, mais le récit exact et fidèle.

LA BARRICADE SAINT-MERRY.

Dans la matinée du 5 juin 1832, mon père m'envoya faire une commission sur le boulevart du Temple.

Ce jour-là, jour de l'enterrement du fameux général Lamarque, il y avait de nombreux groupes sur la place de la Bastille et sur les boulevarts.

Avide de tout savoir, comme un véritable enfant de Paris que je suis, je m'arrêtais à chaque groupe : on y parlait chaudement politique, plusieurs individus montraient même une telle exaspération qu'ils cassaient les petits arbres nouvellement plantés à la place de ceux

qui avaient été sciés en 1830 pour faire des barricades.

« — Nous savons bien, disaient-ils, que ça ne vaut pas grand chose contre les fusils et les canons, mais c'est fameux contre les mouchards et les sergents de ville. »

Il n'en fallait pas davantage pour me faire faire l'école buissonnière.

Au lieu donc de m'en revenir promptement à la maison, poussé par mon insatiable curiosité, j'arrivai bientôt jusqu'à la Porte-Saint-Martin, le théâtre bien entendu, la porte je n'ai rien à faire avec elle, que de passer dessous; alors j'aperçus de loin le convoi du général Lamarque. Le char funèbre s'avançait lentement et s'arrêtait même de temps en temps. J'étais tout étonné de voir si

peu de troupes à un convoi de général ; il y avait tout au plus le nombre de soldats nécessaires pour maintenir un peu d'ordre dans la marche — à notre âge on ne juge la magnificence des funérailles que par le nombre des troupes qui les accompagnent — et comme, quelques semaines auparavant, j'avais vu au magnifique cortége de Casimir Périer les longues et larges colonnes de soldats qui marchaient aux deux côtés du catafalque, je fus tout d'abord étonné qu'on ne rendît pas les mêmes honneurs militaires à un général qu'à un banquier.

Il n'y avait pas de soldats ; en revanche, une foule immense inondait les boulevarts ; on se poussait, on se pressait pour arriver près du char.

Le peuple s'y était attelé et traînait le

catafalque en criant de temps en temps : Honneur au général Lamarque !

Chaque fois que j'entendais ce cri, il me remuait tout le corps.

On se disputait une poignée de la corde ; chacun voulait avoir l'honneur de faire mouvoir le précieux fardeau ; ce fut là que, pour la première fois, j'entendis des hommes s'appeler du nom de citoyen, toutes les figures étaient empreintes de je ne sais quel enthousiasme électrique qui se communiquait simultanément à toute la foule. Une vive émotion, qui n'était ni celle de la douleur ni celle du recueillement, illuminait tous les visages. Je n'avais alors que quatorze ans, et je ressentis au fond du cœur cet enthousiasme et cette émotion qu'aucun langage ne saurait exprimer.

— Ah bah! me dis-je, je serai grondé par mon père; moi aussi, il faut que je tire la corde; un jour, si j'ai des enfants, je leur dirai : Moi aussi, j'ai tiré le cercueil du général Lamarque! comme mon grand-père nous disait toujours à nous autres :

— Moi aussi, j'étais de la fédération!

A peine eus-je la corde dans la main, et ce ne fut pas tout de suite, je vous prie de le croire, on faisait queue, à peine eus-je la corde dans la main, que je compris que le plus ou le moins de soldats ne faisait rien à la chose, et que mieux valait être un général de la patrie qu'un ministre de Louis-Philippe.

Au bout de cent pas, il me fallut céder la place à d'autres, ils m'eussent assommé, je crois, pour me prendre ma

corde ; je la lâchai donc, et j'allai me ranger devant une des haies que formait le peuple sur toute la longueur du boulevart ; mais poussé violemment par les flots de la foule contre le cheval d'un dragon, j'eus le gros doigt du pied à moitié écrasé, j'éprouvai une douleur terrible, mais, ma foi, il paraît que l'enthousiasme me la fit, non pas oublier, mais me donna le courage de la supporter, car, clopin, clopant, j'accompagnai le convoi jusqu'à la place d'Austerlitz.

Les groupes nombreux qui s'y étaient formés devenaient de plus en plus menaçants.

Un homme à longue barbe haranguait les citoyens, il tenait un drapeau rouge, il était coiffé d'un bonnet phrygien.

On parlait de se préparer à la lutte.

J'écoutais tout cela sans trop savoir ce que cela voulait dire.

Tout à coup, un escadron de cavalerie s'élança à franc étrier sur le peuple, et fit une charge terrible ; plusieurs coups de feu furent tirés en même temps.

Quoique blessé au pied, comme j'ai dit, je ne restai pas le dernier sur la place. En me sauvant, je rencontrai un de mes amis nommé Auguste.

— Où vas-tu ? lui demandai-je.

— Avec les républicains donc, me répondit-il.

— Quoi faire ?

— Attaquer tous les postes des barrières. — Viens-tu, toi ?

— Ma foi oui.

Et j'y allai.

Quelques corps-de-garde résistèrent, mais presque tous se rendirent sans faire feu.

Je n'avais pas d'armes, c'était mon enragement.

Par bonheur, à l'attaque de l'un des postes, un jeune homme bien vêtu et de belles manières tire un coup de pistolet, il était trop chargé, la crosse s'en va d'un côté el le canon de l'autre.

Quant au jeune homme, il tombe sur son derrière.

Je saute alors sur le canon, je le ramasse et je le mets dans ma poche, avec l'intention de le monter sur affût.

— Bon ! les républicains auront de l'artillerie, dit Auguste.

Pendant ce temps, le jeune homme au pistolet se relève, il était blessé à la

main, et le sang coulait en abondance.

— Voyons, un peu de linge, dit-il, qui a un peu de linge?

Un enfant en blouse déchire sa chemise et en donne les morceaux au blessé, qui l'embrasse.

— Tiens, dis-je à Auguste, comme c'est drôle! je n'ai jamais pleuré au spectacle, et voilà que je pleure.

En moins de trois heures, tous les postes étaient pris et désarmés jusqu'à la barrière du Trône.

Alors nous traversâmes le faubourg Saint-Antoine et nous arrivâmes sur la place de la Bastille.

En ce moment, je songeais sérieusement à rentrer chez mon père, mais alors deux artilleurs de la garde nationale me demandent si je veux leur ren-

dre un service; j'accepte, bien entendu.

Ils me chargent alors d'aller au haut du faubourg Saint-Jacques dire à leur mère, madame Aumain, que ses fils sont en bonne santé, qu'ils resteront peut-être un peu tard, mais qu'en attendant elle soit sans inquiétude.

Je pars avec Auguste, regardant comme un devoir sacré d'aller donner à une mère des nouvelles de ses enfants, et oubliant que ma mère à moi doit être aussi inquiète que celle chez qui je vais.

Je dois dire aussi que redoutant la colère de mon père, je reculais autant que je pouvais le moment de rentrer.

Nous trouvâmes madame Aumain à l'adresse indiquée. Cette dame nous demanda avec empressement depuis combien de temps nous avions quitté ses

fils, à quel endroit nous les avions laissés; puis elle nous fit une foule de questions sur les affaires du jour.

Elle semblait prendre le plus grand intérêt au succès des républicains.

Une jeune fille assez grande, d'une beauté ravissante, et qui probablement était la sœur des deux artilleurs, était là écoutant et interrogeant.

Enchantés de l'importance que nous donnait notre mission, nous bavardions Auguste et moi comme deux vrais enfants de Paris.

Lorsque ces dames eurent appris tout ce qu'elles désiraient savoir, et il y en avait eu pour plus d'une heure, elles nous engagèrent à retourner promptement chez nos parents respectifs.

Malgré notre appréhension d'être sé-

vèrement grondés en arrivant, nous résolûmes de suivre l'avis et nous sortîmes de chez madame Aumain, décidés à ne pas nous arrêter en route.

Malheureusement la circulation était interdite.

En arrivant aux ponts, bonsoir! impossible de passer!

Alors nous nous retirâmes sous une porte avec d'autres individus attardés comme nous.

Mais à onze heures, le concierge nous mit dehors.

Ne pouvant passer l'eau et craignant d'être ramassés par les patrouilles, nous retournâmes chez madame Aumain.

Elle nous accueillit comme une mère eût fait de ses propres enfants, et nous improvisa un lit dans la salle à manger.

Le lendemain, à quatre heures du matin, madame Aumain nous réveilla et nous dit de nous en aller bien vite pour ne pas laisser plus longtemps nos mères dans l'inquiétude.

C'était bien facile à dire : Allez-vous en.

Mais pour revenir du faubourg Saint-Jacques au faubourg Saint-Antoine, il fallait passer par l'Hôtel-de-Ville.

Plus de deux mille hommes stationnaient sur la place de Grève, il n'y avait pas moyen de passer : nous nous arrêtâmes pendant deux ou trois heures à regarder aller et venir les soldats.

A chaque instant de gros détachements arrivaient se succédant le long des quais.

Vers sept heures, un officier accourt tout effaré en criant : Aux armes !

Alors tous les curieux se précipitent du côté de la rue des Arcis.

Comme tout le monde, nous courions pour voir ce qui se passait de ce côté-là.

Une forte barricade s'appuyait d'un côté contre le coin de la rue Aubry-le-Boucher et de l'autre contre la maison numéro 30.

On voyait bien que nous n'étions pas des ennemis, Auguste et moi, aussi les républicains nous laissèrent-ils passer de l'autre côté de la barricade.

A une soixantaine de pas à peu près de la première, il y en avait une seconde près de la rue Maubuée.

Dans l'intervalle se tenaient une soixantaine d'hommes armés.

Des vieillards et des enfants faisaient des cartouches.

Deux femmes effilaient de la charpie.

Sur chaque barricade flottait un drapeau rouge.

Un citoyen le soutenait de la main gauche, et brandissait un sabre de la main droite.

Un des deux hommes criait aux soldats :

— Mais venez donc, fainéants, on vous attend ici.

En ce moment un détachement de soldats parut à la rue des Arcis.

Une jeune fille, dont l'amant était parmi les insurgés, et qui se tenait en sentinelle à une fenêtre, les vit avant personne et cria :

— Aux armes !

A ce cri : Aux armes ! poussé par la jeune fille, les républicains prennent place et attendent les soldats.

Quant aux porte-drapeaux, ils restèrent immobiles sur leurs barricades attendant le feu.

Le feu ne se fit pas attendre, et un porte-drapeau tomba mort.

La place ne fut pas longtemps vacante.

Un autre s'élança sur la barricade, redressa le drapeau et dix minutes après tomba à son tour.

Mais il paraît qu'il était convenu qu'il fallait que l'on vît toujours le drapeau rouge debout, car un troisième républicain prit la place du second, et le drapeau flotta de nouveau.

Le troisième fut tué comme les deux autres.

Un quatrième prit sa place et tomba près des trois autres.

Puis un cinquième.

Le sixième était un ouvrier peintre en bâtiment; celui-là semblait être protégé par un charme. Pendant plus d'une heure il agita le drapeau en criant : Vive la république !

Enfin, au bout d'une heure, il descendit lentement et vint s'appuyer près de la porte de la maison, n° 36, sous laquelle nous nous tenions Auguste et moi.

Puis il tomba lourdement en poussant un soupir.

Il n'avait rien dit, mais il était frappé près du cœur.

Son frère qui le vit tomber quitta un instant son fusil pour le venir soigner, mais le voyant presque mort et sûr que ses soins seraient inutiles, il l'embrassa à plusieurs reprises, ressaisit son fusil, monta tout debout sur la barricade, visant lentement et chaque fois qu'il avait fait feu criant : Vive la république !

Et à chaque fois, les soixante hommes qui défendaient la barricade répétaient le même cri.

Et ce cri de soixante hommes entourés de vingt mille soldats faisait à chaque fois osciller le trône de Louis-Philippe.

Enfin soldats et garde nationale de la banlieue après trois heures de lutte furent forcés de battre en retraite.

Pendant ce temps, Auguste et moi qui n'avions pu nous battre, nous montâmes

sur les barreaux d'un marchand de vin, et nous criâmes de toute la force de nos poumons :

— A bas Louis-Philippe !

La trève ne fut pas longue ; au bout d'une heure, soldats et gardes nationaux revinrent à la charge.

Alors le combat recommença.

Pendant ce temps, Auguste et moi, nous étions rentrés sous notre porte, et tantôt nous faisions de la charpie, tantôt nous fondions des balles.

Souvent il nous arrivait qu'au plus fort de la fusillade, j'avançais un peu la tête hors de l'allée pour voir ce qui se passait.

Alors Auguste me tirait de toutes ses forces en arrière.

— Allons, voyons, veux-tu te faire tuer ? criait-il.

Puis, lui voulait regarder à son tour.

Et c'était moi cette fois qui me cramponnais à lui.

Une fois que je l'avais tiré plus brutalement qu'il n'était d'ordonnance, il se fâcha, et tandis qu'on se battait à coups de fusil, nous nous battîmes à coups de poing.

Nous avions raison tous les deux, la mort était prompte, et le sifflement des balles était si continu qu'il ressemblait au bruit du vent dans une porte mal jointe.

Depuis le matin jusqu'à trois heures, personne encore n'avait mangé.

A trois heures, on annonça une distribution de pain bis dans la maison en

face de celle où nous étions cachés, Auguste et moi. Alors nous traversâmes la rue en courant pour aller chercher notre ration au milieu des balles.

Nous étions en train de mordre à belles dents au milieu de nos miches quand tout à coup nous entendons le cri : *Nous sommes perdus !*

Alors nous voyons, tandis que les défenseurs de la barricade tiennent encore, une douzaine de curieux comme nous qui se précipitent dans la maison pour y chercher des cachettes. Auguste et moi, qui y étions déjà, prîmes les devants, et, montant les escaliers quatre à quatre, arrivâmes bientôt au grenier.

On sortait du grenier par une lucarne étroite, un homme se tenait à califourchon sur le toit et tendait un bras vi-

goureux à ceux qui voulaient passer de l'autre côté, ne craignant pas de tenter cette route aérienne.

Auguste et moi n'hésitâmes pas un instant; de toits en toits, nous gagnâmes une lucarne et nous nous trouvâmes dans les mansardes d'une autre maison.

Ceux qui habitaient cette mansarde nous aidèrent à entrer, au grand désespoir du propriétaire qui criait dans les escaliers.

— Allez-vous-en, malheureux que vous êtes, vous allez faire brûler ma maison.

Mais, comme vous pensez bien, on ne s'inquiétait pas du propriétaire, chacun emménageait comme il pouvait.

Ce fut bien pis quand il vit deux ou trois combattants, noirs de poudre, ar-

river à leur tour avec des fusils à la main.

— Jetez vos armes, au moins, criait-il en s'arrachant les cheveux.

— Jeter nos fusils ! répondaient les combattants ; jamais !

— Mais que comptez-vous faire ?

— Nous défendre jusqu'à la mort.

Et comme ils n'avaient plus de balles, mais encore de la poudre, ils arrachaient les tringles des rideaux et les glissaient dans les canons de leurs fusils.

Quant à nous qui n'avions pas d'armes et que le combat n'avait point transportés à ce degré d'héroïque exaltation, nous descendîmes jusqu'à la cave, pleine de caisses d'emballage et de légumes, et nous nous y cachâmes du mieux que nous pûmes.

Derrière nous descendirent une dizaine de personnes qui de leur côté se cachèrent comme elles purent.

Sur l'escalier de la cave étaient étagés quelques républicains, se tenant prêts à se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

En ce moment, nous entendîmes le grondement du canon qui faisait trembler la maison jusque dans sa base.

Les pavés de la barricade volaient en éclats et rebondissaient dans la rue.

Ce fut alors seulement que je compris l'étendue du danger que nous courrions.

Ma première idée fut que la maison allait crouler et que nous serions étouffés sous les décombres.

Alors je me mis à genoux et je fis en

pleurant toutes les prières dont je me souvins.

Je demandais pardon à mon père et à ma mère de leur avoir désobéi et de les laisser dans la peine. J'invoquais Dieu avec ferveur ; je me frappais la poitrine de toutes mes forces.

Auguste montrait moins de désespoir et attendait la mort avec plus de courage que moi.

De temps en temps, nous nous serrions étroitement dans les bras l'un de l'autre.

Dans l'une de ces étreintes, il s'aperçut que j'avais encore dans ma poche le canon du pistolet.

Il me le fit jeter dans un coin de la cour.

Plusieurs voix criaient :

— Il faut le fusiller s'il ne parle pas.

C'était le concierge que l'on menaçai ainsi parce qu'il refusait de dire où nous étions cachés.

Cinq minutes après, la porte de la cave était violemment enfoncée.

Trois ou quatre soldats s'élancèrent dans l'escalier.

Plusieurs coups de feu éclatent qui éclairent fantastiquement la cave et l'emplissent de fumée.

Alors, tandis que plusieurs voix crient : de la lumière, trente ou quarante soldats se précipitent dans la cave.

A partir de ce moment, je ne vis plus rien ; j'entendis seulement des cris de douleur, un froissement de fer et je sentis une main qui me prenait par le col et me secouait violemment.

Puis cette main me souleva à deux pieds de terre et me lança contre la muraille.

Je retombai évanoui sur les dernières marches de la cave.

Et cependant, du fond de cet évanouissement, mais sans pouvoir en sortir, je sentais ceux qui montaient et descendaient l'escalier de cette cave me passer sur le corps.

Enfin, par un violent effort de ma volonté, je parvins à me réveiller.

Je me relevai d'abord sur un genou, la tête courbée, comme si elle était si lourde que je ne pusse la porter; puis enfin, avec l'aide de la muraille, je me redressai sur mes pieds.

En ce moment un officier m'aperçut,

s'élança sur moi et m'écrasant de coups de pieds et de coups de poings :

— Comment, s'écria-t-il, il y a jusqu'à des gamins ici.

En même temps je reçus dans les reins un coup de crosse d'un soldat.

Ce coup de crosse me jeta contre le mur.

Instinctivement je mis les mains en avant, sans quoi j'avais la tête écrasée. Auguste, qui me suivait, fut plus heureux : tandis que l'on m'assassinait, il se glissa rapidement par l'escalier et échappa à une partie des mauvais traitements qu'éprouvaient ceux qui avaient été trouvés dans la cave.

Enfin, avec force bourrades on me fit remonter dans la cour ; comme tous les

autres prisonniers, je fus gardé à vue sous la porte cochère du n° 51.

Notre garde se composait d'un sergent et de deux soldats.

J'avais pleuré si longtemps, on m'avait si fort maltraité que je pouvais à peine me tenir debout, aussi, au bout de quelques minutes, sentis-je que je m'évanouissais de nouveau. J'étendis les bras en appelant au secours. — Le sergent s'élança et me soutint.

Pendant mon évanouissement je n'entendais pas très-bien ce que disait le brave homme, mais cependant je comprenais qu'il me plaignait et me recommandait à ses soldats.

Cela me rendit mes forces, et au bout de quelques instants je rouvris les yeux.

Alors je lui racontai comment j'étais

là, quelles étaient les circonstances qui nous y avaient amenés, Auguste et moi.

Mon récit avait un tel caractère de vérité qu'il le toucha. Il me promit qu'il ne nous serait fait aucun mal.

Nous restâmes plus d'une demi-heure sous cette porte, et pendant ce temps j'assistai à toutes les atrocités qui peuvent se commettre pendant la guerre civile : les soldats vainqueurs irrités par les pertes qu'ils avaient faites, voulaient absolument, à leur sang versé, une compensation sanglante. On tirait sur tout le monde, sans s'inquiéter si celui sur lequel on tirait était un républicain ou un citoyen inoffensif ; de temps en temps un bruit sourd se faisait entendre, nous ne cherchions pas même à nous assurer des causes de ce bruit, nous le connais-

sions. C'étaient des hommes blessés qu'on précipitait des fenêtres ou qui en fuyant glissaient le long des toits et tombaient sur le pavé.

On amena en face de la porte un républicain pris les armes à la main, on l'écrasait de coups de crosses, on le lardait de coups de bayonnettes.

— Misérables ! criait-il, respectez les vaincus et les prisonniers, ou rendez-moi une arme quelconque et laissez-moi me défendre.

On le lâcha, on le repoussa à coups de crosses et on le fusilla à bout portant.

Oh ! Monsieur, je vous jure que quand à quatorze ans un enfant a vu de pareilles choses, il prie Dieu toute sa vie de ne pas les revoir.

Dans la maison du numéro 30, au troisième étage, quelques soldats saisirent par les jambes et par les bras un blessé qu'ils menaçaient de jeter par la fenêtre ; le corps était déjà à moitié dans le vide, et il allait être précipité sur le pavé, quand les autres soldats eux-mêmes, qui d'en bas faisaient feu sur les toits et à travers les fenêtres, eurent horreur de cette action et menacèrent de tirer sur leurs camarades.

L'homme ne fut pas précipité.

Fut-il sauvé pour cela, j'en doute.

Bientôt le sergent, dont je m'étais fait un ami, reçut l'ordre de nous conduire au poste des Innocents.

Nous passions par la rue Aubry-le-Boucher et par le devant des Halles.

Comme il pleuvait en ce moment, un

grand nombre de soldats se tenaient sous les piliers ; à mesure que nous passions ils nous injuriaient, criant à leurs camarades : — Mais frappez donc sur ces brigands-là ! mais assommez les-donc !

Je ne quittais pas des yeux mon cher et bon sergent, et pendant qu'une foule de curieux nous regardait passer, et que cette foule produisait un certain encombrement, il me fit un signe.

Je le compris.

Je me glissai entre deux soldats, Auguste me suivit.

La foule s'ouvrit pour nous laisser passer, et se referma sur nous ; les soldats laissèrent échapper un gros juron, comme s'ils étaient furieux ; au fond ils étaient enchantés.

Notre sergent semblait avoir donné

une portion de son cœur à chacun de ses hommes.

Je courus sans m'arrêter jusqu'à la maison, et je tombai comme une bombe au milieu de toute la famille.

Ma mère se trouva mal, mon père resta sans parole.

On leur avait dit que j'avais été précipité du pont d'Austerlitz dans la Seine.

Ils me tenaient donc pour mort depuis la veille,

Je n'étais que bien malade.

Mon père me fit coucher, et j'en fus quitte pour une fièvre cérébrale.

On m'assure, monsieur Dumas, que ce récit peut avoir quelque intéret pour vous, et je vous l'envoie.

O vous, qui avez une voix si puis-

sante, criez bien haut, criez toujours :

Tout PLUTOT QUE LA GUERRE CIVILE !

Ce que dit le pauvre enfant est aussi vrai que les vœux que nous faisons avec lui sont sincères; il y eut dans cette fatale journée du 6 juin des actes de vengeance terribles, non-seulement de la part de la troupe, mais de la part de la garde nationale.

C'est avec bonheur que nous consignons ici le nom du général Tiburce Sébastiani, dont l'éternelle bienveillance nous a fait oublier, et bien au-delà depuis, l'accueil qu'à notre arrivée à Paris nous avait fait son frère aîné.

Le général Tiburce Sébastiani mieux que personne pourrait lever le voile sanglant que nous jetons sur ces atrocités; car il a été une providence pour les

blessés que l'on achevait lentement, pour les prisonniers que l'on allait fusiller.

Ne pouvant me tenir debout, je m'étais assis sur une chaise du Café de Paris, je crois, et là j'attendais les nouvelles, quand tout à coup des cris de : Vive le roi! poussés par des gardes nationaux, retentirent, et le roi parut à cheval, accompagné des ministres de l'intérieur, de la guerre et du commerce.

A la hauteur du club de la rue de Choiseul, il s'arrêta et vint tendre la main à un groupe de gardes nationaux en armes ; ceux-là même qui, seize ans plus tard, devaient le renverser, poussèrent des cris de joie féroce à l'honneur qu'il leur faisait.

Puis il continua sa route.

En le voyant passer si calme, si sou-

riant, si insoucieux du danger qu'il courait, j'eus une espèce d'éblouissement moral et je me demandai, si cet homme, que saluaient tant d'acclamations, n'était véritablement point un homme élu, et si l'on avait droit de porter atteinte à un pouvoir auquel Dieu lui-même, en se déclarant pour lui, semblait donner raison.

Et, à chaque tentative d'assassinat qui se renouvela contre lui, et dont il sortait sain et sauf, je me refaisais cette même question, et à chaque fois ma conviction reprenait le dessus sur le doute, et je me disais :

— Non, cela ne saurait demeurer ainsi.

Et la trace de cette conviction on la trouvera partout dans mes œuvres, dans

l'épilogue de Gaule et France, dans ma lettre datée de Reichenau au duc d'Orléans, dans ma visite à Arnemberg, dans mes articles sur la mort du duc d'Orléans.

Cette promenade, au reste, pensa ouvrir la série des meurtres tentés contre lui, car on ne peut sérieusement regarder comme une tentative de meurtre le coup de cabriolet dont le menaça sur la place du Carrousel M. Berthier de Sauvigny; sur le quai, non loin de la place de Grève, une jeune femme le coucha en joue avec le fusil de son mari blessé, mais l'arme était trop lourde, la main trop faible, le poids du fusil fit baisser la main et le coup ne partit pas.

Vers deux heures, le roi rentra.

M. Guizot l'attendait dans son cabinet.

L'homme d'État et le roi restèrent une heure ensemble.

Nul ne sait ce qui fut décidé dans ce tête-à-tête; mais, à coup sûr, M. Guizot, avec le caractère que nous lui connaissons, ne dut pas être pour les moyens conciliants.

Comme M. Guizot sortait par une porte, une calèche découverte entrait par l'autre. Cette calèche amenait MM. Arago, Laffitte et Odilon Barrot.

Je tiens de la bouche même de notre illustre savant les détails qui vont suivre.

Il me les rappelait encore, appuyé à mon bras, lors de la promenade du 26 ou du 27 février 1848 à la Bastille.

Il était alors, à son tour, membre du gouvernement provisoire, et succédait

pour un neuvième à la royauté de Louis-Philippe.

Une calèche découverte, disons-nous, portant MM. Arago, Laffitte et Odilon Barrot entra dans la cour des Tuileries.

A peine avait-elle tourné l'angle du guichet, qu'un inconnu arrêta les chevaux, et courant vivement à la portière :

— N'entrez pas, dit-il.

— Pourquoi cela? demanda Odilon Barrot.

— Guizot le quitte.

— Eh bien! après?

— Guizot est votre ennemi personnel, et peut-être l'ordre se donne-t-il en ce moment de vous arrêter, comme MM. Cabet et Armand Carrel.

Les trois commissaires remercièrent l'inconnu; mais, ne croyant pas au dan-

ger, — ou du moins à un danger si rapproché, ils continuèrent leur chemin,— descendirent de voiture et se firent annoncer chez le roi.

Le roi donna aussitôt ordre de les faire entrer.

Au moment où il allait franchir le seuil de la porte, M. Laffitte se retourna vers ses deux collègues, et leur dit à voix basse ;

— Tenons-nous bien, messieurs, il va essayer de nous faire rire.

Le moment était singulièrement choisi pour craindre un pareil moyen de controverse.

Mais M. Laffitte se vantait de connaître le roi mieux que personne. C'était une prétention que pouvait se permettre l'homme qui lui avait donné sa

popularité et vendu la forêt de Breteuil.

Le roi les reçut, en effet, avec un visage calme, presque souriant.

Il les fit asseoir, ce qui indiquait que l'audience serait longue, ou du moins aurait la durée que voudraient lui donner les députés.

Louis Blanc, renseigné à la fois par les trois acteurs de cette scène, l'a racontée dans tous ses détails. Je n'y ajouterai donc rien qu'une forme dialoguée plus vive peut-être.

La position était grave.

Insurrection à Lyon.

Insurrection à Grenoble,

Insurrection dans la Vendée,

Émeute ou révolution partout.

Seulement restaient à établir les

causes de ces troubles sanglants, de ces collisions terribles.

Au dire des trois députés, c'était la réaction qui, en s'éloignant de jour en jour du programme de juillet, les avait causés.

Au dire du roi, c'était l'esprit de jacobinisme mal éteint sous la convention, sous le directoire et sous l'empire, qui s'efforçait de faire revivre les jours de la terreur.

Et il invoquait l'apparition de l'homme au drapeau rouge que les républicains renvoyaient à la rue de Jérusalem, dont ils prétendaient qu'il était sorti.

La conversation posée sur de pareilles bases entre un avocat et un roi parleur, menaçait de durer longtemps.

Un bruit sinistre, qui devait retentir

plus d'une fois dans les rues de Paris sous le règne de Louis-Philippe, se fit entendre et trancha la conversation par la moitié comme un coup de faux tranche en deux un serpent.

— Sire, est-ce que je me trompe, demanda Laffitte en tressaillant.

— Non, dit le roi.

— C'est le canon.

— On l'a fait avancer pour forcer, sans trop perdre de monde, le cloître de Saint-Merry.

— Sire, dit Laffitte, vous êtes moins sévère à l'égard des légitimistes qu'à l'égard des républicains.

— Comment cela?

— Votre Majesté a pour eux de singuliers ménagements.

— Ecoutez, monsieur Laffitte, dit le

roi, je me suis toujours rappelé ce mot de Kersaint :

« Charles Ier eut la tête tranchée et son fils remonta sur le trône,

« Jacques II ne fut que banni, et sa race s'éteignit sur le continent. »

Le roi ne se doutait pas qu'il prononçait alors contre lui et sa race, innocente des fautes qu'il a faites, une sentence de bannissement perpétuel.

— Sire, dit Arago, nous avions cependant espéré que M. Casimir Périer mort, ce système de réaction et de persécution s'arrêterait.

— Ainsi, répondit le roi en riant, on attribue ce système au ministre.

— Nous, du moins, sire, nous espérions qu'il était son œuvre.

— Vous vous trompiez, monsieur, dit

le roi en plissant le front, ce système, c'est le mien ; M. Casimir Périer n'a été entre mes mains qu'un instrument ferme et docile à la fois comme l'acier ; ma volonté a toujours été, est à cette heure et sera toujours inébranlable, une seule fois elle a fléchi, entendez-vous bien, ajouta le roi ; — comme l'a dit M. de Salvandy à ma fête du Palais-Royal, nous marchons sur un volcan ; ce volcan c'est la révolution, dont les éléments sont répandus par toutes les nations de l'Europe ; mais toutes les nations n'ont pas sur le trône un d'Orléans pour les étouffer.

C'était un programme bien autrement précis que celui de l'Hôtel-de-Ville.

Aussi M. Arago se levant :

— Sire, dit-il, après de pareils prin-

cipes exprimés devant moi, ne comptez jamais sur mon concours.

— Comment entendez-vous cela, monsieur Arago ?

— C'est-à-dire que jamais, à aucun titre, je ne servirai un roi qui enchaînera le progrès, car, pour moi, le progrès n'est rien autre chose que la révolution bien dirigée.

— Ni moi non plus, sire, dit Odilon Barrot.

Mais le roi le touchant du genou.

— Monsieur Barrot, dit-il, souvenez-vous que je n'accepte pas votre renonciation.

En effet, le 24 février 1848, à sept heures du matin, M. Barrot fut nommé ministre.

Il est vrai qu'à midi il ne l'était plus.

Cette révolution que le roi s'était vanté d'étouffer, l'emportait comme l'ouragan fait d'une feuille morte.

Les trois députés se levèrent.

Comme il n'y avait rien à faire, il n'y avait rien à dire.

Le bruit du canon accompagna leur retour à l'hôtel Laffitte.

Nous avons raconté, ou plutôt un enfant de quatorze ans, témoin occulaire, a raconté la fin de la terrible scène.

Un de nos amis, Etienne Arago, tandis que son frère était chez le roi, était, lui, parmi les républicains.

Nous l'avons vu partant avec Howelt; le soir même, me sachant malade, voici ce qu'il m'écrivait :

« Mon cher Dumas,

» Tout est fini, pour aujourd'hui du

moins. Les hommes du cloître Saint-Merry sont tombés, mais comme ils devaient tomber, en héros.

» En deux mots, voici ce qui s'est passé sous nos yeux.

» Nous somme partis, comme tu sais, avec Howelt; nous avons suivi les boulevarts, nous avons pris la rue du Petit-Carreau.

» Arrivés, au milieu de quelques coups de fusils qui balayaient les rues adjacentes, au bout de la rue Aubry-le-Boucher, qui donne en face le numéro 30 de la rue Saint-Martin, nous vîmes que l'on pouvait approcher.

» Nous étions justement arrivés entre deux attaques.

» Nous en profitâmes pour arriver

jusqu'à la barricade; elle venait d'être abandonnée.

» Tout se concentrait sur la maison numéro 30 : attaque et défense.

» Nous montâmes chez un herboriste, et de derrière les guirlandes d'herbes pendues à sa fenêtre, nous assistâmes à la prise de la maison numéro 30.

L'artillerie arriva.

Te figures-tu ma situation? je tremblais que mon frère Victor, capitaine à Vincennes, ne fût parmi les artilleurs.

» Quand je te verrai, je te raconterai ce que nous avons vu.

» Enfin!

» Nous quittâmes la rue à six heures et demie seulement.

» Je revins au Vaudeville; j'y trouvai Savary; il t'avait rencontré, m'a-t-il dit,

chez sa fille, et là vous aviez parlé tous les deux à mon frère François.

» Je reçois un mot de Germain Sarrut, qui me prévient qu'un mandat d'amener est lancé contre moi.

A toi,

ETIENNE ARAGO. »

Je n'étais pas trop rassuré sur mon compte. J'avais été vu et reconnu en artilleur par tout le boulevart ; j'avais distribué des armes à la porte Saint-Martin ; enfin, je savais qu'au mois de décembre de l'année précédente une dénonciation contre moi avait été adressée au roi.

Cette dénonciation, chose étrange ! s'est retrouvée, en 1848, dans les pa-

piers de Louis-Philippe, et est tombée entre les mains d'un de ces amis inconnus dont je parle si souvent et à qui je suis reconnaissant de leur amitié.

Cet ami me l'a envoyée.

C'est un rapport à la date du 2 décembre 1831, portant le numéro 1034.

Je le transcris littéralement, quoique je n'y tienne qu'une place secondaire et épisodique.

Il prouvera que ce que je dis de mes opinions, toujours les mêmes, n'est point exagéré.

D'ailleurs, je crois que le moment est assez mal choisi pour se vanter d'être républicain.

Le rapport est authentique et porte la signature de M. Binet.

Il va sans dire que je n'ai pas l'honneur de connaître ce monsieur.

Rapport du 2 décembre 1831.

N° 1034.

Les renseignements les plus scrupuleux ont été pris sur M. Véret et les personnes désignées dans la note dont le numéro est ci-contre.

M. Véret est arrivé d'un petit voyage il y a quinze jours, d'où il avait conduit le fils d'un ami qu'il a eu la douleur de voir mourir peu de temps après son arrivée.

Le 25 de ce mois, en arrivant à Monceaux (parc), où il est logé, il y trouva MM. Teulon, député du Gard, et Augier, avocat, qui étaient venus demander à

dîner chez madame Véret, il n'y avait que ces deux messieurs d'étrangers, ils y ont en effet dîné et n'en sont sortis qu'à onze heures un quart. Le 26 au matin, madame Véret a été occupée toute la matinée à savonner et l'après-midi à repasser son linge et n'est point sortie dans le parc de toute la journée, mais le dimanche 27,elle s'y est en effet promenée pendant une demie-heure avec un parent de M. Véret, mais j'ignore sur quel objet ils se sont entretenus.

Ce qu'il y a de certain, c'est que M. Véret, quoique ayant de l'esprit, est peut-être l'homme du monde le moins propre à la politique et qu'il ne s'en occupe jamais.

Le donneur d'avis aurait pu signaler

aussi et fréquentant la maison de M. Véret : MM. Crémieux, Madier de Monjau, Augier, gendre de Pigault-Lebrun et Oudard, secrétaire des commandements de la reine.

Le préfet qui commande la maison de M. Véret, et qui, dit-on, doit être connu de M. Thibault, et non Thiébault, médecin, rue de Provence, 56, ne serait-il point M. le comte de Celles, qui à une époque déjà ancienne était préfet à Amsterdam, lorsque M. Véret y était commissaire de police. M. le comte de Celles, honoré des bontés du roi depuis longtemps, pourrait-il donner des soupçons d'être en opposilion au gouvernement du roi Louis-Philippe? On peut affirmer que non.

La liaison de M. Véret avec MM. Teu-

lon, député du Gard; Augier, avocat; Rousselle et Madier de Monjau, ainsi que M. Detrée, demeurant rue Planche-Mibray, numéro 3, date de 1815, lorsque M. Véret était commissaire de police à Nîmes, et que d'accord ensemble ils s'opposèrent avec énergie aux massacres qui eurent lieu dans cette ville. Ce fut encore eux qui rédigèrent la fameuse protestation de M. Madier de Montjau, qui valut à celui-ci d'être censuré à la Cour royale de Paris.

M. Thibault, médecin, demeurant rue de Provence, numéro 56, est l'ami et le médecin de M. Véret et de sa famille, et en cette double qualité, il va quelquefois chez la famille Véret, mais rarement sans y être appelé. J'ai déjà rendu compte, dans un précédent rapport, de

l'opinion de ce jeune homme, qui a l'habitude de s'exprimer librement et avec franchise, mais qui, j'en ai la certitude, est incapable de nuire au gouvernement du roi Louis-Philippe, ni à aucun ministère ; ce jeune homme, qui a du talent, est recherché des meilleures sociétés de la capitale et même d'opinions très opposées ; il appartient, comme je l'ai déjà dit, à une famille de distinction : un grand vicaire de Lisieux est son oncle.

M. Alexandre Dumas, demeurant rue Saint-Lazare, dans une maison bâtie par des Anglais, est en effet un républicain dans toute l'acception du terme. Il était employé dans la maison de M. le duc d'Orléans, avant la révolution de Juillet. Il y resta encore quelque temps après, mais enfin, n'ayant pas voulu

prêter serment de fidélité au roi Louis-Philippe, il quitta son service; pendant tout le temps qu'il a été employe dans la maison de monseigneur le duc d'Orléans, il a fréquenté la maison de M. Véret, mais on peut affirmer, sans crainte d'être démenti, que depuis ce temps, il n'a pas été une seule fois chez lui.

M. Détrée est propriétaire de la maison où il demeure, rue Planche-Mibray, numéro 3, depuis sept ou huit ans, où il tient un bureau de loterie; il a été anciennement chirurgien-major aux armées; cet homme jouit de la réputation d'un homme de bien, et est parfaitement dans les principes du gouvernement actuel. Sous le gouvernement déchu, il passait pour être bonapartiste, mais on peut dire que c'est un homme à peu près nul.

J'ai déjà dit depuis quelle époque il est lié d'amitié avec M. Véret.

M. Rousselle, homme de loi, ami de M. Véret, demeure depuis plusieurs années, rue de la Coutellerie, numéro 10, où il tient un cabinet d'affaires, et a une nombreuse clientèle; il est très considéré dans son quartier, a la réputation d'avoir beaucoup d'esprit, a vu la Révolution de Juillet avec plaisir; depuis ce temps, il fait partie de la garde nationale et en remplit exactement tous les devoirs; son opinion est, et a toujours été très modérée, et, quoique ami de la famille Véret, il n'y va que rarement le soir.

M. Augier, gendre de M. Pigault-Lebrun, a la réputation d'être un avocat distingué, ami intime de M. Véret et

de M. Teulon, député du Gard, jouissant de l'estime générale, et, à ce qu'on m'a assuré, grand partisan du roi Louis-Philippe.

M. Puget, élève en droit, natif de Nîmes, est fils d'un ami de M. Véret, et ce n'est qu'en cette qualité qu'il est reçu chez lui, et encore peu souvent; ce jeune homme a demeuré pendant dix-huit mois en garni, rue Hautefeuille, numéro 11, où il s'est fait estimer pour sa douceur et sa bonne conduite; depuis le 1er novembre, il est logé rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés, numéro 9, où il est en pension, et on ne l'a pas encore entendu parler politique.

Le sieur Bluret ne demeure rue Jacob, numéro 6, que depuis quinze jours; on ne sait où il demeurait auparavant; il

prend la qualité d'homme de lettres et n'en paraît pas plus heureux. Tant qu'à son opinion, on ne la connaît pas, n'étant connu de personne dans la maison, ni dans le quartier.

Le sieur Zacharie demeure rue de Bussy, numéro 30, depuis plus d'un an, Avant, il travaillait à Lyon, dans une fabrique de châles. Croyant qu'à Paris cet état était plus avantageux, il y vint avec sa femme et s'y est fixé ; mais ayant été sans ouvrage et se trouvant dans la misère, il a réclamé des secours de la maison du roi. Depuis quelque temps, on dit qu'il est occupé à la construction d'un nouveau pont en face des Saints-Pères. Cet homme n'a point d'opinion, et, quoique pas heureux, jouit de la réputation d'un honnête homme.

Le sieur Riverand a demeuré rue Saint-Martin, numére 222, pendant deux mois seulement. On ne sait où il demeurait avant, et il y a environ trois mois qu'il a quitté ce logement pour aller, a-t-on dit, loger rue du Mail; mais toutes les recherches pour l'y trouver ont été inutiles. Ayant laissé des dettes rue Saint-Martin, on a des raisons de croire qu'il cache sa nouvelle demeure. Quoi qu'il en soit, on n'en dit ni bien ni mal dans son ancien domicile de la rue Saint-Martin. Seulement on sait qu'il n'était pas heureux.

D'après les renseignements que j'ai pu recueillir sur M. Véret, je puis affirmer qu'il jouit de l'estime de tous les gens de bien, qu'il est aimé dans la maison du roi, mais il n'est pas sans avoir

quelques ennemis, qui peut-être sont jaloux de la faveur dont il jouit, et si j'en crois quelques mots échappés à quelques personnes, M. le marquis d'Estrada pourrait bien être pour quelque chose dans les déclarations contre M. Véret.

Signé, BINET.

Pour copie conforme :

ALEXANDRE DUMAS.

Le lendemain matin Harel était chez moi.

— Allons, cher ami, dit-il, il s'agit de ne pas perdre son temps ; voilà le calme rétabli; comme après toutes les grandes secousses, il va y avoir une réaction en faveur des théâtres ; il faut bien oublier

le choléra et l'émeute; le choléra est mort de sa belle mort, l'émeute est tuée: ce qui prouve que Louis-Philippe est plus fort que Broussais. Où en sommes-nous du *Fils de l'Emigré*?

— Cher ami, il y a trois actes de faits.

— Faits, écrits?

— Faits, écrits; mais je vous déclare que je suis incapable d'écrire une ligne; je suis écrasé de fatigue, brûlé de fièvre, je ne mange plus.

— Finissez le *Fils de l'Emigré* et faites un voyage: vous allez faire un été superbe, vous pouvez bien vous reposer un peu.

— Avez-vous de l'argent à me donner?

— Combien vous faut-il?

— Un millier de francs, deux peut-être, et l'autorisation de tirer sur vous pour autant.

— Donnez-moi mes deux derniers actes et je vous donne argent et traite.

— Vous savez que je trouve cela exécrable.

— Quoi ?

— *Le Fils de l'Emigré.*

— Vous nous en disiez autant de la *Tour de Nesle* ; Georges est enchantée du prologue et Provost aussi.

— Enfin, priez en vous en allant Anicet de me venir voir, je vais tâcher de faire de mon mieux.

Un quart d'heure après Anicet était chez moi.

Anicet est un travailleur consciencieux, un chercheur infatigable, nul ne

fait plus grandement sa part dans une collaboration ; j'ai dit qu'il m'avait apporté le plan de *Theresa* presqu'entièrement fait.

Je lui ai donné l'idée d'*Angèle*, mais c'est lui qui a trouvé, non pas *Muller médecin*, mais *Muller malade* de la poitrine.

C'est-à-dire le côté profondément mélancolique de l'ouvrage.

L'idée du *Fils de l'Emigré* était de lui. L'exécution, dans les trois premiers actes surtout, fut entièrement de moi.

Les deux derniers furent faits entre Anicet et moi pendant les journées du 7 et 8 juin.

Le 9 juin au matin, je lus dans une feuille légitimiste que j'avais été pris les armes à la main à l'affaire du cloître

Saint-Merry, jugé militairement pendant la nuit, et fusillé à trois heures du matin.

On déplorait la mort prématurée d'un jeune auteur qui donnait de si belles espérances.

La nouvelle avait un caractère si officiel, les détails de mon exécution, que j'avais supportée au reste avec le plus grand courage, étaient tellement circonstanciés, les renseignements venaient d'une si bonne source, que j'eus un instant de doute.

Je me tâtai.

Pour la première fois le journal disait du bien de moi.

Donc, le rédacteur me croyait mort.

Je lui envoyai ma carte *avec tous mes remercîments*.

Comme mon commissionnaire sortait, un autre commissionnaire entrait, il apportait une lettre de M. Charles Nodier.

Elle était conçue en ces termes :

« Mon cher Alexandre,

» Je lis à l'instant dans un journal que vous avez été fusillé le 6 juin, à trois heures du matin. Ayez la bonté de me faire dire si cela vous empêchera de venir dîner demain à l'Arsenal, avec Dauzats, Taylor, Bixio, nos amis ordinaires, enfin.

» Votre bien bon ami.

Charles NODIER,

» Qui sera enchanté de l'occasion,
» pour vous demander des nouvelles
» de l'autre monde. »

Je fis répondre à mon bien-aimé Charles que je venais de lire la même nouvelle dans le même journal.

Que je n'étais pas bien sûr moi-même d'être vivant ; mais que corps ou ombre, je serais le lendemain chez lui à l'heure dite.

Cependant, comme je ne mangeais plus depuis six semaines, j'ajoutai que ce serait plutôt à mon ombre qu'à mon corps qu'il aurait affaire.

Je n'étais pas mort, mais décidément j'étais bien malade.

Puis j'étais prévenu par un aide-de-camp du roi que la question de mon arrestation avait été sérieusement discutée.

On me conseillait d'aller passer un

mois ou deux à l'étranger, puis de revenir à Paris.

A mon retour, il ne serait plus question de rien.

Mon médecin me donnait en hygiène le même conseil que l'aide-de-camp de Sa Majesté me donnait en politique.

J'avais toujours eu le plus grand désir de visiter la Suisse.

C'est un magnifique pays, l'épine dorsale de l'Europe, la source des trois grands fleuves, qui courent au nord, à l'est et au midi de l'Europe.

Puis c'est une république, et ma foi, si petite qu'elle fut, je n'étais pourtant point fâché de voir une république.

En outre, j'avais l'idée que je pourrais tirer parti de mon voyage; j'allai

trouver Gosselin et lui offrir de lui écrire deux volumes sur la Suisse.

Gosselin secoua la tête.

Selon lui, la Suisse était un pays usé sur lequel il n'y avait plus rien à dire.

Tout le monde y avait été.

J'eus beau lui dire que si tout le monde y avait été tout le monde lirait.

En supposant que ceux qui y avaient été ne me lussent point, je serais lu au moins par ceux qui devaient y aller.

Je ne le convainquis point.

Je résolus donc de regarder bien positivement les deux ou trois mois que j'allais passer en Suisse comme un temps perdu, je remis les deux derniers actes du *Fils de l'Émigré* à Harel; je

touchai les trois mille francs promis, et je reçus l'autorisation de tirer sur lui pour deux autres mille francs.

Enfin, muni d'un passeport en règle, je partis le 21 juillet au soir.

Je me réveillai à Montereau.

J'étais résolu de faire halte partout où un souvenir historique me ferait signe de m'arrêter.

Je commençai par Montereau.

Montereau, c'étaient deux souvenirs, souvenir du moyen âge, souvenir moderne.

Jean-sans-Peur y avait succombé,

Napoléon y avait vaincu.

Comme on le comprend bien, je n'ai point l'intention de recommencer ici mes *Impressions de voyage*, je compte donc ne dire, dans ces Mémoires, que

ce qui n'a pas trouvé place dans mon premier récit.

Il y aura peu de chose, la franchise est une de mes qualités. Elle m'a fait bien des ennemis, et cependant je remercie Dieu de me l'avoir donnée.

Que le lecteur se rassure donc, je vais le conduire le plus rapidement possible par un chemmin où dans mes *Impressions de voyage*, je l'ai forcé à s'arrêter à chaque pas.

Le surlendemain de mon départ de Paris, j'arrivai à Auxerre.

Le changement d'air commençait à produire son effet sur ma santé; à Auxerre, en face de la table où était servi le dîner de la diligence, je commençai à retrouver un peu d'appétit.

Un plat d'énormes écrevisses leva tous mes doutes.

Je mangeais.

Donc je ne tarderais pas à me bien porter.

Je couchai à Auxerre, voulant donner à ce bon génie qu'on appelle le sommeil le temps de faire son œuvre.

Les anciens ont appelé le sommeil le frère de la mort.

Cette fois les anciens, si exacts dans leurs définitions, ont, à mon avis, été ingrats envers le sommeil.

C'est le réparateur des forces, c'est la source où la jeunesse puise son ardeur, où la santé cache son trésor.

O bon et doux sommeil de la jeunesse, comme on sent bien au contraire

en te savourant que tu es la vie, plus le rêve.

Perdez l'amour, perdez la fortune, perdez l'espérance même, et vienne le sommeil.

Momentanément le sommeil vous rendra tout ce que vous avez perdu.

Momentanément, je le sais bien, mais c'est justement ce deuil qui vous reprend du moment où vous rouvrez les yeux, qui vous prouve combien le sommeil est doux et puissant.

Nou fîmes une nouvelle halte à Châlons; un ami que j'avais là me proposa, au lieu des curiosités urbaines, qui se composent de caves grandes comme les catacombes, d'aller visiter un caprice de la nature et une ruine du

du temps : le *Reaux Chignon* et le château de la *Roche Bot.*

J'ai décrit l'un et raconté l'autre, on trouvera tout cela dans mes *Impressions de voyage.*

La sécheresse avait, depuis quelque temps, empêché les bateaux à vapeur de naviguer, cependant en revenant à Châlons, nous apprîmes qu'un bateau, tirant dix-huit pouces d'eau seulement allait tenter le voyage.

Nous nous embarquâmes le lendemain, et vers midi nous arrivâmes en effet à Mâcon.

Mais à Mâcon, impossible d'aller plus loin, c'était trop demander à la Saône que de lui demander dix-huit pouces d'eau.

Quant aux voitures, les places y étaient retenues pour trois jours.

J'étais plein de naïveté à cette époque et je dois dire, hélas ! que j'ai conservé intacte cette sotte qualité.

Des bateliers, virent mon embarras, vinrent à moi et me proposèrent, vu la faveur du vent, de nous conduire en six heures à Lyon.

Je leur en donnai huit; Ils jurèrent qu'ils n'avaient aucun besoin de ce surcroît de temps et que j'étais par trop généreux.

En conséquence nous fîmes prix, et ils me conduisirent à une grande barque où étaient déjà entassés une douzaine d'innocents comme moi.

Sur ces douze innocents, il y en avait trois ou quatre qui méritaient double-

ment ce nom : c'étaient de pauvres enfants de cinq ou six mois, accompagnés de leurs nourrices.

Je fis une certaine grimace en voyant la compagnie dans laquelle j'étais introduit.

Mais, bah! six heures sont bientôt passées ; il était une heure de l'après-midi, à sept heures nous serions à Lyon.

D'abord au lieu de partir à une heure nous partîmes à trois ; nos bateliers nous trouvaient trop à l'aise couchés que nous étions les uns sur les autres.

Ils comptaient probablement mettre un second rang en travers.

Le second rang manqua, par bonheur.

Après une heure d'attente inutile, on démarra enfin.

Pendant une heure, le vent tint à peu près la parole qu'il nous avait donnée au moment du départ; pendant cette heure, nous dûmes faire une lieue ou une lieue et demie.

Puis le vent tomba.

J'avais cru que, le cas échéant, nos bateliers s'attèleraient aux rames.

Nous descendîmes la Saône du même train que faisait un chien noyé qui flottait à vingt pas de nous.

Le lendemain, à trois heures de l'après-midi, juste en même temps que notre chien noyé, qui nous faisait fidèle compagnie, nous eûmes connaissance de l'île Barbe.

Cinquante minutes après nous étions à Lyon.

Il fallait que ma santé fut déjà bien robuste pour résister à la nuit que je venais de passer sur la Saône.

Nous restâmes deux jours à Lyon; et le troisième jour, à trois heures du soir, nous prîmes la voiture de Genève.

A six heures du matin, le conducteur nous ouvrit la portière en nous disant :

— Si ces messieurs veulent faire un petit bout de chemin à pied, ils en ont le loisir.

C'était une invitation que nous transmettaient nos chevaux, lesquels trouvaient que, pour gravir la montée du

Cervan, la voiture était déjà bien assez lourde sans nous.

C'est à cette montée que commencent les premières rampes des Alpes ; elles conduisent au fort de l'Ecluse, placé à cheval sur la route, et sous la voûte duquel on visite les passeports.

Au bout de trois heures de marche, en sortant de Saint-Genis, le conducteur que j'avais prié de m'avertir au moment précis où je serais en Suisse, se retourna vers moi et me dit :

— Monsieur, vous n'êtes plus en France.

— Et à combien suis-je de Genève?

— A une heure et demie de marche.

— Alors, descendez-moi ; je ferai le reste de la route en me promenant.

Le conducteur obtempéra à ma demande, et, au bout d'une heure et demie de marche, j'entrai dans la ville natale de Jean-Jacques Rousseau et de Pradier.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

Eontainebleau. — Imp. de E. Jacquin.

SOUVENIRS DE 1830 A 1842

Ouvrages de A. de Gondrecourt.

Le Baron Lagazette.	5 vol.
Le Chevalier de Pampelonne.	5 vol
Mademoiselle de Cardonne.	3 vol.
Les Prétendants de Catherine.	5 vol.
La Tour de Dago.	5 vol.
Le Bout de l'Oreille.	7 vol.
Un Ami diabolique.	3 vol.
Médine.	2 vol.
La Marquise de Candeuil.	2 vol.
Le Légataire.	2 vol.
Le dernier des Kerven.	2 vol.
Les Péchés mignons.	5 vol.

Ouvrages d'Alexandre Dumas fils.

Le Roman d'une Femme.	4 vol.
Tristan-le-Roux	3 vol.
Le Docteur Servans.	2 vol.
Césarine	1 vol.
Aventures de quatre femmes.	6 vol.

Ouvrages de Léon Gozlan.

Georges III.	3 vol.
Aventures du Prince de Galles.	5 vol.
La Marquise de Belverano.	2 vol.

SOUVENIRS

de 1830 à 1842

PAR

ALEXANDRE DUMAS

6

PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR
37, rue Serpente

1855

Où de grands éclaircissements sont donnés sur le beefsteak d'ours.

En 1842, je revenais de Florence pour une fort triste et fort cruelle cérémonie.

Je revenais pour assister aux funérailles de M. le duc d'Orléans.

C'est une des singularités de ma vie,

d'avoir connu tous les princes ; et avec les idées les plus républicaines de la terre, d'avoir été lié du plus profond de mon cœur.

Or, qui m'avait appris à Florence la mort du duc d'Orléans ? Le prince Jérôme Napoléon.

Je venais dîner à Quarto, charmante maison de campagne située à quatre milles de Florence, chez l'ancien roi de Westphalie, son père, lorsque, me prenant à part :

— Mon cher Dumas, me dit-il, je vais vous apprendre une nouvelle qui vous fera grande peine.

Je le regardai avec inquiétude.

— Monseigneur, lui dis-je, j'ai reçu

ce matin des nouvelles de mes deux enfants, ils se portent bien ; à part les accidents qui peuvent leur arriver, je suis préparé à tout.

— Eh bien, le duc d'Orléans est mort !

J'avoue que ce fut pour moi un coup de foudre.

Un cri et des larmes vinrent en même temps ; je me jetai dans ses bras :

— Oh ! monseigneur, lui dis-je, je n'aimais que deux princes au monde, lui et vous. Lui avant vous, je l'avoue franchement ; je n'aimerai plus que vous.

N'était-ce pas chose inouïe, que de

voir un homme pleurant un d'Orléans dans les bras d'un Napoléon.

Le même soir, je partis pour Livourne; le lendemain, je m'embarquai dans le bateau à vapeur de Gênes. La mer mauvaise me jeta tout fatigué dans la ville des palais; je trouvai à table d'hôte un de mes amis qui arrivait de Naples, plus fatigué encore que moi. Il m'offrit de revenir ensemble en poste, mais à la condition qu'il passerait par le Simplon qu'il n'avait pas vu; j'acceptai, nous louâmes une espèce de carriole, et nous partîmes.

Le Simplon traversé, le Valais franchi, nous nous arrêtâmes à la porte de l'auberge de la poste, à Martigny.

Le maître d'auberge, le chapeau à la

main, vint poliment nous inviter à prendre en passant un repas chez lui. Nous avions dîné à Sion, nous le remerciâmes.

Il se retira aussi poliment qu'il était venu.

— Voilà un aubergiste bien charmant, me dit mon ami.

— Tu trouves?

— Ma foi oui.

— Et quand je pense que si je lui disais mon nom je serais probablement obligé de lui donner une volée pendant que nous relayons.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'au lieu de faire fortune avec une plaisanterie que j'ai risquée

sur lui, il a eu la niaiserie de s'en fâcher, et m'en veut mal de mort.

— A toi ?

— Eh, mon Dieu, oui !

— Ah ! bah !

— Rappelle-le un peu, et dis-lui que nous nous arrêterons si, par hasard, il peut nous donner du beefsteak d'ours.

— Eh ! monsieur! Monsieur le maître de l'hôtel ! s'écria mon compagnon, avant que je n'eusse eu le temps de l'en empêcher.

Le maître d'hôtel se retourna.

— Voici mon compagnon qui dit qu'il s'arrêtera pour dîner chez vous, si vous avez par hasard du beefsteak d'ours.

J'ai vu bien des figures se décomposer dans ma vie. J'ai vu ces décompositions arriver à la suite de nouvelles terribles, d'accidents inattendus, de blessures graves.

Je n'ai jamais vu décomposition de physionomie pareille à celle du malheureux maître de poste de Martigny.

— Ah ! s'écria-t-il en prenant ses cheveux à pleines mains. Encore, toujours! Il ne passera donc pas un voyageur qui ne fasse la même plaisanterie?

— Dame, reprit mon compagnon, j'ai lu dans les *Impressions de Voyage* de M. Alexandre Dumas...

— Les *Impressions de Voyage* de M. Alexandre Dumas ! hurla le malheureux

maître de poste ; mais il y a donc encore des gens qui les lisent ?

— Pourquoi ne les lirait-on pas ? me hasardai-je à demander.

— Mais parce que c'est un livre atroce, plein de mensonges, et qu'on en a brûlé par la main du bourreau qui ne le méritaient pas comme celui-là. Oh! M. Alexandre Dumas ! continua le malheureux marchand de soupe en passant de la colère à l'exaspération. Je ne le rencontrerai donc pas un jour entre quatre yeux ? Il faudra donc que j'aille à Paris pour en finir avec lui. Il ne repassera donc pas par la Suisse ? Il n'ose pas, il sait que je l'attends ici pour l'étrangler; je le lui ai fait dire. Eh bien ! si vous le voyez, si vous le connaissez, redites-le-

lui encore, redites-le-lui chaque fois que vous le rencontrerez, redites-le-lui toujours.

Et il rentra chez lui comme un fou, comme un furieux, comme un désespéré.

— Qu'a donc votre maître, demandai-je au postillon.

— Ah ! on dit comme cela qu'il a une maladie, un sort qu'un monsieur de Paris lui a jeté en passant.

— Et il veut tuer le monsieur de Paris ?

— Il veut le tuer.

— Absolument ?

— Sans rémission.

— Et si le monsieur de Paris lui di-

sait tout à coup me voilà, c'est moi, que ferait-il ?

— Oh ! pour sûr, il tomberait mort d'un coup de sang.

— C'est bien, postillon. En revenant, vous direz à votre maître que M. Alexandre Dumas est passé, qu'il lui souhaite une longue vie, et toutes sortes de prospérités.

— En route, postillon.

— Ah ! en voilà une bonne, dit le postillon en partant au galop ! Ah ! oui, que je le lui dirai ; ah ! oui, qu'il le saura, et qu'il se rongera les poings de ne pas vous avoir reconnu. Allons, la Grise, allons, hue !

Mon compagnon était tout pensif.

— Eh bien ! lui demandai-je ? à quoi penses-tu ?

— Je cherche la cause de la haine de cet homme contre toi.

— Tu ne comprends pas ?

— Non.

— Tu te rappelles bien le beefsteak d'ours dans mes *Impressions de Voyage*.

— Parbleu ! c'est la première chose que j'en ai lue.

— Eh bien! c'est chez ce brave homme que se passa la scène de M. Alexandre Dumas mangeant un beefsteak d'ours en 1832.

— Après ?

— Beaucoup d'autres comme toi ont

lu le beefsteak d'ours, de sorte qu'un beau matin est passé un voyageur plus curieux ou moins en appétit que les autres qui a dít en regardant la carte :

— Vous n'avez pas de l'ours ?

— Plaît-il, a répondu le maître de l'hôtel.

— Je vous demande si vous avez de l'ours ?

— Non, monsieur, non.

Et, pour le moment, tout a été fini là.

Un jour, deux jours, huit jours après, un second voyageur, en posant son bâton ferré dans l'angle de la porte, en jetant son chapeau sur une chaise, en secouant la poussière de ses souliers, a dit au même maître d'hôtel :

— Ah ! je suis bien ici à Martigny, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— A l'hôtel de la Poste ?

— A l'hôtel de la Poste.

— C'est ici qu'on mange de l'ours, alors ?

— Je ne comprends pas.

— Je dis que c'est ici qu'on mange de l'ours.

Le maître d'hôtel regarda le voyageur tout ébahi.

— Pourquoi ici plutôt qu'ailleurs, lui demanda-t-il ?

— Mais parce que c'est ici que M. Dumas en a mangé.

— M. Dumas ?

— Oui, M. Alexandre Dumas ; vous ne connaissez pas M. Alexandre Dumas?

— Non.

— L'auteur d'*Henri III*, d'*Antony*, de la *Tour de Nesle* ?

— Je ne connais pas.

— Ah ! c'est que comme il dit dans ses *Voyages*. qu'il a mangé de l'ours chez vous... mais du moment où vous n'en avez pas dans ce moment-ci, n'en parlons plus ; ce sera pour une autre fois. Voyons qu'avez-vous ?

— Monsieur, dînez, dînez à la carte !

— Oh ! je n'y tiens pas, donnez-moi tout ce que vous voudrez ; du moment

où vous n'avez pas d'ours, tout m'est égal.

Et d'un air dégoûté, en trouvant tout mauvais, le second voyageur a mangé le dîner qu'on lui a servi.

Le lendemain, le surlendemain, la semaine suivante est entré un voyageur qui, sans rien dire, a posé son sac de voyage à terre, s'est assis devant la première table venue, et a frappé de son couteau contre son verre, en criant :

— Garçon !

Le garçon est arrivé.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ?

— Un beefsteak d'ours.

— Ah ! ah !

— Allons, vite et saignant.

Le garçon n'a pas bougé.

— Eh bien ! tu n'entends pas, farceur?

— Si fait, j'entends.

— Eh bien! commande mon beefsteak, alors.

— C'est que monsieur paraît désirer un beefsteak particulier.

— Un beefsteak d'ours.

— Oui, nous n'en avons pas.

— Comment, vous n'en avez pas ?

— Non.

— Va me chercher ton maître.

— Mais, monsieur, mon maître...

— Va me chercher ton maître.

— Cependant, monsieur...

— Je te dis de m'aller chercher ton maître.

Et le voyageur se lève si majestueusement, que le garçon a cru qu'il n'avait qu'une chose à faire, c'était d'obéir.

Et il a disparu en disant :

— Je vais le chercher, je vais le chercher.

— Me voici, monsieur, dit le maître de l'hôtel au bout de cinq secondes.

— Ah! c'est bien heureux.

— Si j'eusse su que monsieur désirât particulièrement avoir affaire à moi...

— Je désire avoir affaire à vous, parce que votre garçon est un sot.

— C'est possible, monsieur.

— Un impertinent.

— Aurait-il eu l'impudence de manquer à monsieur ?

— Un drôle qui ruinera votre établissement.

— Oh! oh! ceci devient grave. Si monsieur veut me dire en quoi il a à se plaindre de lui.

— Comment, je lui demande un beefseak d'ours, et il a l'air de ne pas comprendre.

— Ah ! ah ! c'est que...

— Avez-vous de l'ours, ou n'en avez-vous pàs?

— Monsieur, permettez...

— Avez-vous de l'ours?

— Mais enfin, monsieur...

— De l'ours ou la mort. Avez-vous de l'ours?

— Eh bien, non, monsieur.

— Il fallait donc l'avouer tout de suite, alors, dit le voyageur en rechargeant son sac.

— Que faites-vous, monsieur?

— Je m'en vais.

— Comment, vous vous en allez!

— Sans doute.

— Mais pourquoi vous en allez-vous ?

— Parce que je ne venais dans votre gargotte que pour manger de l'ours. Du moment où vous n'en avez pas, je vais en chercher ailleurs.

— Cependant, monsieur...

— Allons, furth.

Et le voyageur sortir en disant :

— Il paraît que vous avez des préférences pour M. Alexandre Dumas. Il me semble cependant qu'un voyageur en vins de Bourgogne vaut bien un homme de lettres.

Et l'aubergiste resta consterné.

Maintenant, tu comprends, mon cher, ces maudites *Impressions de Voyage* ont été beaucoup lues, imprimées, réimpri-

mées ; il ne s'est point passé un jour qu'un voyageur excentrique n'ait demandé un beefsteak d'ours. Français, Anglais, semblaient s'être donné rendez-vous à l'hôtel de la Poste, pour désespérer le malheureux aubergiste. Jamais Pipelet refusant de ses cheveux à Cabrion, aux amis de Cabrion, aux connaissances de Cabrion, n'a été plus malheureux, plus tourmenté, plus désespéré, que le mal heureux, le tourmenté, le désespéré maître de poste de Martigny. Un aubergiste français eût pris la balle au bond, il eût changé son enseigne; au lieu de ces mots : *Hôtel de la Poste*, il eût mis : *Hôtel du Beefsteak d'Ours*. Il eût accaparé tous les ours des montagnes environnantes. Quand l'ours aurait manqué, il aurait donné du bœuf, du sanglier, du

cheval, ce qu'il eût voulu, pourvu que ce fût assaisonné à quelque sauce inconnue. Il eut fait fortune en trois ans, au bout de trois ans il se fût retiré en vendant son fonds cent mille francs, et en bénissant mon nom. Celui-ci fait fortune tout de même, mais plus lentement, en passant par des colères incessantes qui ruinent sa santé et en maudissant mon nom.

— Qu'est-ce que cela te fait ?

— Il est toujours désagréable d'être maudit, mon cher.

— Mais, enfin, qu'y a-t-il de vrai dans ton histoire du beefsteak d'ours?

— Tout et rien.

— Comment tout et rien?

— Trois jours avant mon passage, un homme s'était mis à l'affût d'un ours, avait blessé l'ours à mort ; mais, avant de mourir, l'ours avait tué l'homme et dévoré une partie de sa tête. En ma qualité de poète dramatique, j'ai mis la chose en scène, voilà tout. Il m'est arrivé ce qui est arrivé à Werner, à l'auberge de Schwarbach avec son drame du *24 Février*.

— Et qu'est-il arrivé à Werner?

— Ah ! ma foi ! cher ami, achète mes *Impressions de Voyages*, édition Charpentier, ouvre le premier volume à la page 372, et tu le sauras.

Sur quoi nous continuâmes notre chemin.

Voici, chers lecteurs, la vérité pure révélée pour la première fois sur le beefsteak d'ours, qui a fait depuis vingt ans un si grand bruit dans le monde.

Jacotot.

Je n'ai pas été heureux sur les célébrités que j'ai faites.

Une de mes créations, création presque aussi européenne que le beefsteack d'ours, c'est Jacotot.

— Ah! oui, Jacotot, je me souviens, le garçon limonadier du café d'Aix.

Justement, chers lecteurs; vous voyez bien que Jacotot est célèbre, puisque vous vous rappelez son nom.

Qui est-ce qui ne se rappelle pas le nom de Jacotot?

Je puis donc le dire hautement, chers lecteurs, c'est moi qui ai fait la fortune de Jacotot; car Jacotot est riche, Jacotot est retiré, Jacotot a maison de ville à Aix, maison de campagne sur le lac du Bourget.

Et cependant, comme le maître de l'auberge de la Poste de Martigny, Jacotot m'exècre, Jacotot m'abomine, Jacotot me maudit.

D'où vient pareille ingratitude?

J'ai blessé l'amour-propre de Jacotot.

Toujours à cause de la mise en scène; le nombre des ennemis que m'a fait mon talent dramatique est incalculable.

Un homme qui ne serait pas, comme moi, perdu par la rage du pittoresque, un de ces écrivains qui ne se croient pas obligés de peindre qnand ils écrivent, ayant à rendre la première apparition de Jacotot, aurait dit tout simplement :

— Jacotot entra.

Il ne se serait pas cru obligé de dire comment était Jacotot; si Jacotot était beau ou laid, bien ou mal mis, jeune ou vieux.

Je crus le *Jacotot entra* insuffisant.

Et j'eus le malheur de dire :

« Jacotot entra : *ce n'était pas autre chose que le garçon limonadier.* »

Première désignation blessante pour Jacotot, qui était garçon limonadier, c'est vrai ; mais qui, sans doute, avait le désir d'être pris pour un clerc de procureur.

Je continuai :

« Il s'arrêta en face de nous : le sourire était stéréotypé *sur sa bonne grosse figure stupide*, qu'il faut avoir vue pour s'en faire une idée (1). »

Voilà ce qui me brouilla véritable-

(1) Voir les *Impressions de Voyage*, édition Charpentier, vol. I, p. 191

ment avec Jacotot, c'est ce portrait physique ; tout le bien que je pus dire de lui, et qui l'a immortalisé, n'a pu effacer de son souvenir la malheureuse épithète appliquée par moi à sa figure.

Il y a un an, c'est-à-dire en l'an de grâce 1853, près d'un quart de siècle après la publication de ces malheureuses *Impressions de Voyage* qui ont heurté tant de susceptibilités, un voyageur, de passage à Aix, eut le désir de faire la connaissance de Jacotot. Il alla au café et fit ce que j'avais fait.

Il appela Jacotot.

Le maître du café s'approcha de lui.

— Monsieur, lui dit-il, celui que vous demandez a fait fortune et est retiré.

— Ah ! diable, fit le voyageur. J'eusse voulu le voir.

— Oh ! vous pouvez le voir.

— Où cela ?

— Chez lui.

— Oh ! le déranger, pour lui dire purement et simplement que j'ai envie de le voir, c'est peut-être un peu bien indiscret.

— Eh ! tenez, justement, vous pouvez le voir sans vous déranger.

— Comment cela ?

— C'est lui qui est là-bas sur sa porte, les mains dans ses poches, le ventre au soleil.

— Merci.

Le voyageur se leva, et gagnant l'autre côté de la place, passa et repassa deux ou trois fois devant Jacotot.

Jacotot s'aperçut que c'était à lui que le voyageur avait à faire; et comme c'est, à tout prendre, un excellent garçon, quand son amour-propre n'est pas surexcité, il sourit au voyageur.

Le voyageur se sentit enhardi par ce sourire.

— Vous êtes, je crois, monsieur Jacotot? lui demanda-t-il.

— Oui, monsieur, pour vour servir.

— Et vous êtes retiré?

— Depuis deux ans, comme vous voyez, bourgeois, bon bourgeois.

Et il frappa de la paume de ses deux mains sur son ventre.

— Je vous en fais mon compliment, monsieur Jacotot.

— Vous êtes bien bon.

— Je connais quelqu'un qui n'a pas nui à votre petite fortune.

— Qui cela, monsieur?

— Alexandre Dumas, l'auteur des *Impressions de Voyage*.

Le visage de Jacotot se décomposa.

— Alexandre Dumas ? dit-il.

— Oui.

— Est-ce en disant que j'avais une figure stupide? dit Jacotot en refermant

la porte avec violence, et en rentrant chez lui.

Le voyageur dut faire son deuil de Jacotot. A partir de ce moment-là, quand Jacotot l'aperçut d'un côté, il tourna de l'autre.

Je me fis dans la même ville, et pour une chose de la même importance à peu près, un troisième ennemi, bien autrement sérieux que les deux autres.

C'était Sa Majesté Charles-Albert, roi de Sardaigne.

Pendant mon séjour à Aix, je fis deux excursions.

Une à Chambéry.

L'autre à la Dent du Chat.

Toutes deux furent signalées : l'une par une grosse imprudence, l'autre par un grave accident.

Imprudence et accident qui eussent probablement passés inaperçus, si je ne les avais signalés dans ces fatales *Impressions de Voyage*.

L'imprudence, ce fut d'aller, mes compagnons et moi, en chapeau gris dans la capitale de la Savoie.

Vous me demanderez, chers lecteurs, quelle imprudence il y a à se coiffer d'un chapeau gris, au lieu de se coiffer d'un feutre noir. Il n'y aurait aucune imprudence en 1854, mais il y avait une grande imprudence en 1832.

Et la preuve, ce sont ces quelques

lignes, extraites de mes *Impressions de Voyage.*

« Le même jour, à quatre heures de l'après-midi, nous étions à Chambéry. Je ne dis rien des monuments publics de la capitale de là Savoie ; je ne pus entrer dans aucun, attendu que j'avais un chapeau gris. Il paraît qu'une dépêche des Tuileries avait provoqué les mesures les plus sévères contre le feutre séditieux, et que le roi de Sardaigne n'avait pas voulu, pour une chose aussi futile, s'exposer à une guerre avec son frère bien-aimé, Louis-Philippe d'Orléans. Comme j'insistais, réclamant énergiquement contre l'injustice d'un pareil procédé, les carabiniers royaux, qui étaient de garde à la porte du palais, me dirent fa-

cétieusement que, si j'y tenais absolument, il y avait à Chambéry un édifice dans l'intérieur duquel il leur était permis de me conduire : c'était la prison. Comme le roi de France, à son tour, n'aurait probablement pas voulu s'exposer à une guerre contre son frère chéri Charles-Albert, pour un personnage aussi peu important que son ex-bibliothécaire, je répondis à mes interlocuteurs qu'ils étaient fort aimables pour des Savoyards, et très spirituels pour des carabiniers : mais je n'insistai pas davantage. »

C'est un singulier pays que la Savoie.

Jacotot s'était fâché parce que je lui avais dit une injure.

Les carabiniers se fâchèrent parce que je leur fis un compliment.

Voici pour l'imprudence.

Passons à l'accident :

A la suite d'un souper, une dizaine de baigneurs, joyeux compagnons — dont, hélas! quatre sont morts aujourd'hui — proposèrent, afin de ne point se quitter, d'aller voir ensemble le soleil se lever, de la cime de la Dent du Chat.

La Dent du Chat est une montagne au sommet aigu, qui doit son nom à sa forme, et qui domine Aix de son cône dépouillé de verdure. La proposition fut acceptée, on se chaussa et l'on s'habilla pour le voyage, et l'on partit.

Je fis comme les autres, quoique je

goûte un médiocre plaisir aux ascensions : j'ai le vertige, et toute montée, fût-elle sans danger, m'est plus pénible qu'un danger réel, qui se présente sous toute autre forme.

Qu'on me permette, comme je l'ai fait pour Chambéry, de citer quelques lignes de mes *Impressions de Voyage;* cela dispensera le lecteur d'y recourir.

« Nous commençâmes à gravir à minuit et demi ; c'était une chose assez curieuse que de voir cette marche aux flambeaux. A deux heures, nous étions aux trois quarts du chemin, mais celui qui nous restait à faire était si dangereux et si difficile, que nos guides nous firent faire une halte pour attendre les premiers rayons du jour.

» Lorsqu'ils parurent, nous continuâmes notre route, qui devint bientôt si escarpée, que notre poitrine touchait presque le talus sur lequel nous marchions, à la file les uns des autres. Chacun alors déploya son adresse et sa sa force, se cramponnant des mains aux bruyères et aux petits arbres, et des pieds aux aspérités du rocher et aux inégalités du terrain. Nous entendions les pierres que nous détachions rouler sur la pente de la montagne, rapide comme celle d'un toit; et lorsque nous les suivions des yeux, nous les voyions descendre jusqu'au lac, dont la nappe bleue s'étendait à un quart de lieue au-dessous de nous. Nos guides eux-mêmes ne pouvaient nous prêter aucun secours, occupés qu'ils étaient à nous découvrir

le meilleur chemin ; seulement, de temps en temps, ils nous recommandaient de ne pas regarder derrière nous, de peur des éblouissements et des vertiges : et ces recommandations, faites d'une voix brève et serrée, nous prouvaient que le danger était bien réel.

» Tout à coup, celui de nos camarades qui les suivait immédiatement, poussa un cri qui nous fit passer à tous un frisson dans les chairs. Il avait voulu poser le pied sur une pierre, déjà ébranlée par le poids de ceux qui le précédaient, et qui s'en étaient servi comme d'un point d'appui.

» La pierre s'était détachée : en même temps, les branches auxquelles il s'accrochait n'étant point assez fortes pour

soutenir seulement le poids de son corps, s'étaient brisées entre ses mains.

» — Retenez-le! retenez-le! s'écrièrent les guides.

» Mais c'était chose plus facile à dire qu'à faire : chacun avait déjà grand peine à se retenir soi-même. Aussi passa-t-il en roulant près de nous tous, sans qu'un seul put l'arrêter; nous le croyions perdu, et, la sueur de l'effroi au front, nous le suivions des yeux en haletant, lorsqu'il se trouva assez près de Montaigu, le dernier de nous tous, pour que celui-ci pût, en étendant la main, le saisir aux cheveux. Un moment, il y eut doute si tous deux ne tomberaient pas ; ce moment fut court, mais il fut terrible, et je réponds qu'aucun de ceux qui étaient

là n'oubliera de longtemps la seconde où il vit ces deux hommes, oscillant sur un précipice de deux mille pieds de profondeur, ne sachant pas s'ils allaient être précipités, ou s'ils parviendraient à se rattacher à la terre.

» Nous gagnâmes enfin une petite forêt de sapins, qui, sans nous rendre le chemin moins rapide, le rendait plus commode, par la facilité que ces arbres nous offraient de nous accrocher à leurs branches, ou de nous appuyer à leurs troncs. La lisière opposée de cette petite forêt touchait presque la base du rocher nu, dont la forme a fait donner à la montagne le nom qu'elle porte; des trous creusés irrégulièrement dans la pierre offrent une espèce d'escalier qui conduit au sommet.

» Deux d'entre nous seulement tentèrent cette dernière escalade, non que le trajet fût plus difficile que celui que nous venions d'accomplir, mais il ne nous promettait pas une vue plus étendue, et celle que nous avions devant les yeux était loin de nous dédommager de nos fatigues et de nos meurtrissures. Nous les laissâmes donc grimper à leur clocher, et nous nous assîmes, pour procéder à l'extraction des pierres et des épines. Pendant ce temps, les grimpeurs étaient arrivés au sommet de la montagne, et comme preuve de prise de possession, ils y avaient allumé un feu, et y fumaient leurs cigares.

» Au bout d'un quart d'heure, ils descendirent, se gardant bien d'éteindre le

feu qu'ils avaient allumé, curieux qu'ils étaient de savoir si, d'en bas, on apercevrait la fumée.

» Nous mangeâmes un morceau; après quoi, nos guides nous demandèrent si nous voulions revenir par la même route, ou bien en prendre une autre beaucoup plus longue, mais aussi, plus facile. Nous choisîmes unanimement cette dernière; à trois heures, nous étions à Aix, et du milieu de la place, ces messieurs eurent l'orgueilleux plaisir d'apercevoir encore la fumée de leur fanal.

» Je leur demandai s'il m'était permis, maintenant que je m'étais bien amusé, d'aller me mettre au lit. Comme chacun éprouvait probablement le be-

soin d'en faire autant, on me répondit qu'on n'y voyait pas d'inconvénient.

» Je crois que j'eusse dormi trente-six heures de suite, si je n'eusse été réveillé pas une grande rumeur. J'ouvris les yeux : il faisait nuit; j'allai à la fenêtre, et vis toute la ville d'Aix en rumeur. La population, y compris les enfants et les vieillards, était descendue sur la place publique, comme autrefois dans les émeutes de Rome; tout le monde parlait à la fois, on s'arrachait les lorgnettes, chacun regardait en l'air à se démonter la colonne vertébrale; je crus qu'il y avait une éclipse de lune.

» Je me rhabillai vivement pour voir ma part du phénomène, et je descendis

armé de ma longue-vue. Toute l'atmosphère était colorée d'un reflet rougeâtre, le ciel paraissait enflammé, la Dent du Chat était en feu.

» Le feu dura ainsi trois jours.

» Le quatrième jour, on apporta à nos deux fumeurs une note de trente-sept mille cinq cent et quelques francs.

» Ils trouvèrent la somme un peu bien forte pour une douzaine d'arpents de bois, dont le gisement rendait l'exploitation impossible. En conséquence, Ils écrivirent à notre ambassadeur à Turin de tâcher de faire rogner quelque chose sur le mémoire. Celui-ci s'escrima si bien, que la carte à payer leur revint, au bout de huit jours, réduite à sept cent quatre-vingts francs. »

Grâce à mon chapeau gris qui avait éveillé la susceptibilité des carabiniers de Chambéry, et à la part que j'avais prise à l'excursion et à l'incendie de la Dent du Chat, les états du roi Charles-Albert me furent fermés pendant six ans.

Je dirai en son lieu et place comme je fus, en 1835, honteusement chassé de Gênes, et comment j'y rentrai triomphalement, en 1838.

Qu'on me permette ici une petite digression sur les princes et les capitaines de vaisseau.

J'ai remarqué qu'en général ni les uns ni les autres n'aimaient les gens d'esprit.

En effet, si un homme d'esprit se trouve à la table d'un prince, au bout de dix minutes, à moins d'un mutisme complet de sa part, ce sera l'homme d'esprit qui sera le véritable prince.

C'est à l'homme d'esprit qu'on adressera la parole, c'est l'homme d'esprit que l'on fera parler, c'est l'homme d'esprit enfin qu'on écoutera.

Quant au prince, il est complétement annihilé, il n'y a plus de prince, et il ne se distingue des autres convives qu'en deux points : c'est que les autres convives parlent et qu'il se tait, que les autres convives rient et qu'il boude.

Vous me direz dans ce cas que si l'homme d'esprit a véritablement de l'es-

prit il se taira, afin de permettre que le prince reste prince.

Mais alors l'homme d'esprit n'est plus un homme d'esprit, c'est un courtisan.

Nombre de gens d'esprit ont été disgraciés pour leur esprit.

Citez-moi un sot disgracié pour sa sottise.

Il en est des capitaines de vaisseau comme des princes.

Toutes les fois qu'il y a un homme d'esprit à bord d'un bâtiment et qu'il fait beau temps, il n'y a plus de capitaine.

On fait cercle autour de l'homme d'esprit, tandis que le capitaine se promène tout seul sur sa dunette.

Il est vrai que s'il y a tempête, le capitaine redevient capitaine, mais pour le temps que dure la tempête seulement.

Vous me direz qu'il y a des princes qui ont de l'esprit.

Parbleu ! j'en ai connu, et j'en connais encore.

Seulement, par état, ils sont obligés de le cacher.

Il était impossible d'avoir un esprit plus charmant, plus fin, plus élégant, que ne l'avait M. le duc d'Orléans : et cependant personne moins que lui ne laissait voir cet esprit.

Un jour qu'il m'avait fait une de ces réponses adorables dont sa conversation

fourmillait, quand il avait affaire aux artistes.

— Mon Dieu, monseigneur, lui demandai-je, comment se fait-il donc, qu'étant un des hommes les plus spirituels que je connaisse, vous ayez si peu la réputation d'un homme d'esprit ?

Il se mit à rire.

— Vous êtes charmant, vous, dit-il, est-ce que vous croyez que je me permets d'avoir de l'esprit avec tout le monde?

— Mais monseigneur, vous en avez bien avec moi, et du meilleur, même.

— Parbleu! parce que je sais que cela vous est égal, à vous, vous en aurez toujours autant que moi, sinon plus; mais avec les imbécilles, mon cher mon-

sieur Dumas, j'ai assez de peine à me faire pardonner par ceux-là d'être prince, sans avoir encore à me faire pardonner par eux d'être un homme d'esprit.

Ainsi, c'est convenu : quand vous voudrez, non pas me faire plaisir, mais me rendre service, vous direz que je suis un imbécille !

Pauvre cher prince !

Le 22 Juillet 1882.

Le lendemain de ce magnifique incendie, un de nos baigneurs qui revenait de Chambéry entra dans la salle de réunion, en disant :

— Messieurs, savez-vous la nouvelle?

— Non.

— Le duc de Reichstadt est mort.

Le duc de Reichstadt était mort, en effet, le 22 juillet, à cinq heures huit minutes du matin, le jour anniversaire de celui où une patente de l'empereur l'avait nommé duc de Reichstadt, et où il avait appris la mort de son père, l'empereur Napoléon.

Ses dernières paroles avaient été :

— *Ich gehe unter! Mutter! Mutter!*

— Je succombe! Ma mère! ma mère!

Ainsi, c'était dans une langue étrangère que l'enfant de 1811 avait dit adieu au monde.

Les recherches que nous avons faites

sur ce jeune prince, pâle figure historique qui va s'effaçant de jour en jour, tandis que de jour en jour grandit le fantôme de son père, nous permettent de donner quelques détails inconnus peut-être sur cette courte vie, sur cette douloureuse mort.

Victor Hugo, l'homme auquel il faut toujours revenir quand il s'agit de mesurer le géant Napoléon, a fait l'histoire poétique du jeune prince en quelques strophes.

Qu'on nous permette de les citer. Dire que nous aimons le poète exilé soulage notre cœur.

Dire que nous l'admirons adoucit nos regrets.

La tombe est sourde, mais peut-être l'exil est-il plus sourd encore.

Notre voix est de celles que nos amis entendent dans la tombe, entendent dans l'exil.

Hier le duc d'Orléans, aujourd'hui Hugo.

Mil huit cent onze, — ô temps où des peuples sans nombre
Attendaient, prosternés sous un nuage sombre,
Que le ciel eût dit oui!

Sentaient trembler sous eux les états centenaires,
Et regardaient le Louvre entouré de tonnerres,
Comme un mont Sinaï!

Courbés comme un cheval qui sent venir son maître,
Ils se disaient entr'eux : Quelqu'un de grand va naître;
L'immense empire attend un héritier demain.
Qu'est-ce que le Seigneur va donner à cet homme
Qui plus grand que César, plus grand même que Rome,
Absorbe dans son sort le sort du genre humain?
Comme ils parlaient, la nue éclatante et profonde,
S'entr'ouvrit, et l'on vit se dresser sur le monde
L'homme prédestiné!

Et les peuples béans ne purent que se taire,
Car ses deux bras levés présentaient à la terre
Un enfant nouveau-né !

Cet enfant était le roi de Rome, celui qui venait de mourir.

A l'époque où son père le présente au balcon des Tuileries, comme Louis XIII présenta Louis XIV au balcon de Saint-Germain, il était l'héritier de la plus puissante couronne.

A cette époque, l'empereur entraînait dans son orbite la moitié de la population de la chrétienté ; ses ordres sont entendus et obéis dans un espace qui comprend dix-neuf degrés de latitude, et 80,000 millions d'hommes crient : Vive Napoléon ! dans huit langues différentes.

Revenons au poète :

O revers ! O leçons ! Quand l'enfant de cet homme
Eut reçu pour hochet la couronne de Rome,
Lorsqu'on l'eut revêtu d'un nom qui retentit,
Lorsqu'on eut bien montré son front royal qui tremble,
Au peuple émerveillé qu'on puisse tout ensemble
Etre si grand et si petit !

Quand son père eut, pour lui, gagné bien des batailles,
Lorsqu'il eut épaissi de vivantes murailles
Autour du nouveau-né, riant sur son chevet ;
Quand ce grand ouvrier, qui savait comme on fonde,
Eut, à coups de cognée, à peu près fait le monde
Selon le songe qu'il rêvait !

Quand tout fut préparé par les mains paternelles,
Pour doter l'humble enfant de splendeurs éternelles ;
Lorsqu'on eut, de sa vie, assuré les relais ;
Quand, pour loger un jour ce maître héréditaire,
On eut enraciné, bien avant dans la terre,
Les pieds de marbre des palais !

Lorsqu'on eut, pour sa soif, posé devant la France
Un vase tout rempli du vin de l'espérance...
Avant qu'il eût goûté de ce poison doré,
Avant que de sa lèvre il eût touché la coupe,
Un cosaque survint, qui prit l'enfant en croupe,
Et l'emporta tout effaré !

L'histoire du pauvre enfant ne peut être faite que d'oppositions. Empruntons à M. de Montbel une lettre de Vienne, qui annonce l'impatience avec laquelle était attendue dans la ville impériale de Vienne, l'annonce de sa naissance.

« Vienne, 26 mars

» Il serait difficile d'exprimer l'impatience avec laquelle on attendait, ici, la nouvelle de la délivrance de sa majesté l'impératrice des Français. Dimanche 24, à dix heures du matin, l'incertitude a cessé. La dépêche télégraphique qui annonçait cette heureuse nouvelle, a été remise à M. l'ambassadeur de France, quatre jours et une heure après cet événement, par M. le chef d'escadron Robelleau, premier aide-de-camp de

M. le général Desbureaux, commandant la cinquième division militaire; le bruit en fut bientôt répandu, et causa une joie générale.

» M. de Tettenborn, aide-de-camp du prince de Schwarzemberg, parti de Paris dans la journée, et arrivé quatorze heures après le chevalier Robelleau, confirma cette heureuse nouvelle. Enfin, un courrier de cabinet français arriva dans la matinée du 25, porteur de la lettre officielle par laquelle l'empereur Napoléon en faisait part à son auguste beau-père.

» Le contentement de Sa Majesté fut extrême, et partagé par toute la cour. M. l'ambassadeur de France étant indisposé et retenu chez lui, le premier se-

crétaire d'ambassade se rendit au palais, où il fut introduit dans le cabinet de l'empereur, et eut l'honneur de remettre lui-même à Sa Majesté la lettre de l'empereur, son maître.

» Le dimanche même, le chambellan du jour avait été envoyé, par l'empereur, à l'ambassadeur de France, pour le complimenter. *L'ambassadeur a reçu également les félicitations de M. le comte de Metternich*, et de tout le corps diplomatique.

» Demain, il y aura grand cercle à la cour, à l'occasion de la naissance du roi de Rome. Tout annonce que cette réunion sera très brillante. »

Peut-être sera-t-il intéressant de rapprocher ces félicitations de M. le comte

de Metternich à l'ambassadeur de France, — félicitations en date du 25 mars 1811, — avec les instructions données le 31 octobre 1815, par ce même comte de Metternich, à M. le baron de Sturmer, commissaire de Sa Majesté impériale et apostolique à l'île de Sainte-Hélène.

Les puissances alliées étant convenues de prendre les mesures les plus propres à rendre impossible toute entreprise de la part de Napoléon Bonaparte, il a été arrêté et décidé entr'elles qu'il serait conduit à l'île Sainte-Hélène, qu'il y serait spécialement confié à la garde du gouvernement britannique; que les cours d'Autriche, de Russie et de Prusse y enverraient des commis-

saires destinés à résider, pour s'assurer de sa présence, mais sans être chargés de la responsabilité de sa garde; et que Sa Majesté très chrétienne serait invitée à envoyer également un commissaire français au lieu de la détention de Napoléon Bonaparte.

» Ensuite de cette décision, sanctionnée par une transaction particulière entre les cours d'Autriche et de Russie, de la Grande-Bretagne et de Prusse, en date de Paris le 2 août 1815. Sa Majesté l'empereur, notre auguste maître, a daigné vous destiner à résider à Sainte-Hélène, en qualité de son commissaire.

» La garde de Napoléon Bonaparte étant spécialement confiée au gouver-

nement britannique, vous n'êtes, sous ce rapport, chargé d'aucune responsabilité; mais vous vous assurerez de sa présence par les moyens et de la manière dont vous conviendrez avec le gouverneur. Vous aurez soin de vous convaincre par vos propres yeux de son existence, et vous en dresserez un procès-verbal, qui devra être signé par vous et vos collègues, et contre-signé par le gouverneur; chacun de MM. les commissaires sera tenu de soumettre tous les mois, à sa cour, un exemplaire de ce procès-verbal, muni de leurs signatures et d'un contre-seing du gouverneur.

» Vous éviterez, avec le plus grand soin, toute espèce de communication avec Napoléon Bonaparte et les indivi-

dus de sa suite. Vous vous refuserez positivement à celles qu'il pourrait chercher à établir avec vous; et dans le cas où il se permettrait, sous ce rapport, des démarches directes, vous en rendriez compte, sur-le-champ, à M. le gouverneur.

» Quoique vous ne soyez nullement responsable de la garde de Bonaparte, ni de celle des individus qui composent sa suite, s'il parvenait à votre connaissance qu'ils s'occupent des moyens de s'évader ou d'entretenir dès rapports au dehors, vous en préviendriez sans délai M. le gouverneur.

» Vos fonctions se bornent à celles qui vous sont indiquées par les présentes instructions. Vous vous abstien-

drez, avec la plus scrupuleuse exactitude, de toute démarche isolée; notre intention positive étant que vous vous concertiez, surtout avec MM. vos collègues; que vous agissiez toujours de concert avec eux, et d'accord avec M. le gouverneur.

» Vous profiterez, enfin, de toutes les occasions qui se présenteront, pour nous faire parvenir directement vos rapports.

» METTERNICH.

» Paris, 31 octobre 1815. »

Voilà de la politique.

Maintenant, voici de la poésie :

Oui, l'aigle un soir planait aux voûtes éternelles,
Lorsqu'un grand coup de vent lui cassa les deux ailes.

Sa chute fit dans l'air un foudroyant sillon.
Tous alors sur son nid fondirent avec joie;
Chacun selon ses dents se partageait sa proie :
L'Angleterre prit l'aigle et l'Autriche l'aiglon.

Vous savez ce qu'on fit du géant historique,
Pendant six ans on vit, loin derrière l'Afrique,
Sous les verroux des rois prudents,
— Oh! n'exilons personne! oh! l'exil est impie, —
Cette grande figure en sa cage accroupie,
Ployée et les genoux aux dents.

Encor, si ce banni n'eût rien aimé sur terre!
Mais les cœurs de lion sont les vrais cœurs de père;
Il aimait son fils, ce vainqueur!
Deux choses lui restaient dans sa cage inféconde,
Le portrait d'un enfant et la carte du monde,
Tout son génie et tout son cœur!

Le soir, quand son regard se perdait dans l'alcôve,
Ce qui se remuait dans cette tête chauve,
Ce que son œil cherchait dans le passé profond,
Tandis que ses geôliers, sentinelles placées
Pour guetter nuit et jour le vol de ses pensées,
En regardaient passer les ombres sur son front,

Ce n'était pas toujours, Sire, cette épopée
Que vous aviez naguère écrite avec l'épée,

Arcole, Austerlitz, Montmirail;
Ni l'apparition des vieilles pyramides,
Ni le pacha du Caire et ces chevaux numides
Qui mordaient le vôtre au poitrail;

Ce n'était pas ce bruit de bombe et de mitraille
Que vingt ans sous ses pieds avait fait la bataille
Déchaînée en noirs tourbillons,
Quand son souffle poussait sur cette mer troublée
Les drapeaux frissonnants penchés dans la mêlée,
Comme les mâts des bataillons;

Ce n'était pas Madrid, le Kremlin et le phare,
La diane au matin fredonnant sa fanfare,
Les bivouacs sommeillant dans les feux étoilés,
Les dragons chevelus, les grenadiers épiques,
Et les rouges lanciers fourmillant dans les piques,
Comme des fleurs de pourpre en l'épaisseur des blés;

Non, ce qui l'occupait, c'est l'ombre blonde et rose
D'un bel enfant qui dort la bouche demi-close,
Gracieux comme l'Orient;
Tandis qu'avec amour sa nourrice enchantée,
D'une goutte de lait au bout du sein restée,
Agace sa lèvre en riant!
Le père alors posait les coudes sur sa chaise,
Son cœur plein de sanglots se dégonflait à l'aise,
Il pleurait d'amour éperdu...

Sois béni, pauvre enfant, tête aujourd'hui glacée,
Seul être qui pouvait distraire sa pensée
Du trône du monde perdu.

Tous deux sont morts ! Seigneur, votre droite est terrible !
Vous avez commencé par le maître invincible,
Par l'homme triomphant,
Puis vous avez enfin complété l'ossuaire.
Dix ans vous ont suffi pour filer le suaire
Du père et de l'enfant!

Gloire, jeunesse, orgueil, biens que la tombe emporte,
L'homme voudrait laisser quelque chose à la porte.
Mais la mort lui dit : Non.
Chaque élément retourne où tout doit redescendre ;
L'air reprend la fumée et la terre la cendre ;
L'oubli reprend le nom.

Décidément, je préfère la poésie à la politique. Êtes-vous de mon avis, cher lecteur?

Maintenant, comment a vécu, com-

ment est mort le pauvre enfant exilé, le pauvre aiglon tombé hors du nid. C'est ce que nous dirons dans les chapitres suivants.

Schœnbrunn.

Ce fut à Schœnbrunn, dans ce même palais habité par l'empereur en 1805, après Austerlitz, en 1809, après Wagram, que l'impératrice et son fils furent reçus par la famille impériale et par la cour.

De même que le premier soin de l'Angleterre avait été d'ôter à Napoléon son titre d'empereur, le premier soin de l'empereur d'Autriche fut d'enlever à son petit-fils le nom de Napoléon.

Le 22 juillet 1818, l'empereur d'Autriche publia le rescrit suivant :

« Nous, François Ier, par la grâce de Dieu, empereur d'Autriche, roi de Jérusalem, de Hongrie, de Bohême, de Lombardie et de Venise, de Dalmatie, de Croatie, d'Esclavonie, de Gallicie, de Lodomérie et d'Illyrie, archiduc d'Autriche, duc de Lorraine, de Saltzbourg, de Styrie, de Carinthie, de Carniole, de la Haute et Basse Silésie, grand prince de Transylvanie, margrave de Moravie,

comte princier de Habsbourg et du Tyrol, etc., etc., savoir faisons que :

» Comme nous nous trouvons par suite de l'acte du congrès de Vienne et des négociations qui depuis ont lieu à Paris avec nos hauts alliés pour son exécution, dans le cas de déterminer le titre, les armes, le rang et les rapports personnels du prince François-Joseph-Charles, fils de notre bien-aimée fille Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche, duchesse de Parme, de Plaisance et de Guastalla, nous avons résolu à cet égard ce qui suit :

» 1° Nous donnons au prince François-Joseph-Charles, fils de notre bien-aimée fille l'archiduchesse Marie-Louise, le titre de duc de Reichstadt, et nous

ordonnons en même temps qu'à l'avenir toutes nos autorités, et chacun en particulier, lui donnent, en lui adressant la parole, soit de vive voix, soit par écrit, au commencement du discours, et au haut de la lettre, le titre de *duc sérénissime*, et dans le texte celui d'*altesse sérénissime*.

» 2° Nous lui permettons d'avoir et de se servir d'armoiries particulières, savoir : de gueules à la face d'or à deux lions passant d'or tournés à droite, l'un en chef et l'autre en pointe, l'un ovale et posé sur un manteau ducal et timbré d'une couronne de duc, pour support deux griffons de sable armés, becquetés et couronnés d'or, tenant des bannières sur lesquelles seront répétées les armes ducales.

» 3° Le prince François-Charles-Joseph, duc de Reichstadt, prendra rang, tant dans notre cour que dans toute l'étendue de notre empire, immédiatement après les princes de notre famille, et les archiducs d'Autriche.

» Il a été expédié deux exemplaires parfaitement semblables, et signés par nous, de la présente déclaration et ordonnance qui doit servir d'information à chacun afin qu'il ait à s'y conformer. L'un des exemplaires a été déposé dans nos archives privées de famille, de cour et d'état.

» Donné dans notre capitale et résidence de Vienne, le 22 juillet de l'an

1818, de notre règne le vingt-septième.

» FRANÇOIS. »

Il était impossible, comme on le voit, de mieux déguiser ce pauvre intrus, dont on avait honte dans la famille impériale.

De son titre de Français, de son nom de Napoléon, il n'en est pas plus question que s'il n'y avait point de France, et que s'il n'y avait jamais eu d'empire.

Il n'aura plus de nom de famille. Il aura un nom de duché.

Il ne sera plus majesté, ni sire. Il sera altesse sérénissime.

De l'aigle française, de cette aigle qui,

en 1804 volait des Pyramides à Vienne, qui en 1814 volait de clochers en clochers, jusque sur les tours de Notre-Dame, il n'en sera pas plus question que du nom de la nationalité; le duc de Reichstadt aura deux lions d'or passant sur gueules comme un prince du saint empire.

Pas même l'étoile des Bonaparte, pas même les abeilles de l'île d'Elbe.

Il prendra rang à la cour à la suite des princes de la famille impériale; ainsi, lui le fils de la fille de l'empereur, il n'est pas même, par sa mère, prince de la famille impériale.

Quant à son père, il n'en a pas, il n'en a jamais eu.

D'ailleurs, celui qu'on appelle son père ne s'appelle-t-il pas, lui, tout simplement, ou n'est-il pas simplement appelé par Hudson-Lowe, le général Bonaparte.

Il est vrai qu'il a un avenir, le pauvre déshérité, dans l'amour de son grand-père, qui l'adore.

Il sera, s'il se conduit bien, colonel d'un régiment autrichien ou hongrois.

Il y a aussi l'avenir de Marcellus, et c'est celui que la Providence lui garde dans les profondeurs de sa miséricorde.

Et cependant il se souvenait, le pauvre enfant, et c'était là son martyre.

Un jour — il avait cinq ans à peine —

il s'approcha de l'empereur, s'appuya sur ses genoux et lui dit :

— Bon papa, n'est-il pas vrai que quand j'étais à Paris j'avais des pages?

— Oui, répondit l'empereur, je crois que vous en aviez.

— N'est-il pas vrai aussi que l'on m'appelait le roi de Rome?

— Oui, l'on vous appelait le roi de Rome.

— Mais, grand-papa, qu'est-ce donc qu'être roi de Rome ?

— Il est inutile de vous expliquer cela puisque vous ne l'êtes plus.

— Mais, pourquoi ne le suis-je plus ?

— Mon enfant, répondit l'empereur, quand vous serez plus âgé, il me sera facile de vous expliquer ce que vous me demandez ; pour le moment, je me contenterai de vous dire qu'à mon titre d'empereur d'Autriche, je joins celui de roi de Jérusalem, sans avoir aucune sorte de pouvoir sur cette ville. Eh bien, vous êtes roi de Rome comme je suis roi de Jérusalem.

Une autre fois, il jouait avec des soldats de plomb, parmi lesquels se trouvaient bon nombre de Cosaques irréguliers. Un peintre qui faisait son portrait, M. Hummel, s'approcha de lui.

— Avez-vous jamais vu des Cosaques, monseigneur ? lui demanda-t-il.

— Oui certainement, j'en ai vu, répondit le prince, ce sont les Cosaques qui nousont escortés quand nous sommes sortis de France.

Le portrait du prince acheve, le peintre demanda à M. Dietrechstein, son précepteur :

— De quel ordre dois-je décorer le prince, monsieur le comte?

— De l'ordre de Saint-Étienne, que Sa Majesté l'empereur d'Autriche lui a envoyé au berceau.

— Mais, monsieur le comte, dit l'enfant, outre celui-là, j'en avais encore beaucoup d'autres ?

— Oui, monseigneur, mais vous ne les portez plus.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils ont été abolis.

Pauvre enfant ! ce n'étaient point les ordres qui étaient abolis ; c'était sa fortune qui était tombée.

A cet âge, le duc de Reichstadt était remarquablement beau, avec ses grands yeux d'azur, avec son teint qui semblait fait de feuilles de rose, avec ses longs cheveux blonds bouclés, tombant sur ses épaules ; chacun de ses mouvements était plein de grâce et de gentillesse, il parlait le français avec l'accent particulier aux Parisiens.

Il fallut lui faire apprendre l'allemand; ce fut une grande affaire, une lutte de

tous les jours, un combat de tous les moments.

— Si je parle allemand, disait-il, je ne serai plus du tout Français.

Cependant, force fut au *duc de Reichstadt* d'apprendre la langue de M. de Metternich ; et ce fut, lorsqu'il la sut, celle qu'il parla constamment avec les princes de la famille impériale.

Un jour, un courrier de M. de Rothschild arriva à Vienne. Il apportait une grande nouvelle, une de ces nouvelles qu'annonçaient autrefois les comètes et les tremblements de terre.

Napoléon était mort le 5 mai 1821.

La nouvelle arrivait à Vienne le 22 juillet.

Le jour où, trois ans plus tôt, le duc de Reichstadt avait perdu son nom; le jour où, onze ans plus tard, il devait perdre la vie.

Le comte de Dietrechstein était absent; l'empereur chargea M. Foresti d'apprendre la fatale nouvelle au jeune duc, qui venait de terminer sa dixième année.

M. Foresti adorait le prince; il était près de lui depuis 1815, il y resta jusqu'en 1831.

Il lui annonça cette nouvelle en employant toutes sortes de ménagements, mais aux premiers mots qu'il prononça.

— Mon père est mort, n'est-ce pas? dit le prince.

— Monseigneur...

— Il est mort?

— Eh bien, oui.

— Comment voulait-on qu'il vécût... là-bas! s'écria l'enfant.

Et il fondit en larmes.

Le jeune duc porta, contre les habitudes de l'étiquette impériale, le deuil un an; il insista lorsqu'on voulut le lui faire quitter. On en référa à l'empereur, qui répondit :

— Laissez faire au cœur de l'enfant.

Veut-on savoir de quelle façon la nouvelle fut officiellement annoncée à la cour de Vienne?

Voici la lettre originale de sir Hudson Lowe à M. le baron de Sturner:

«Sainte-Hélène, 27 mai 1821.

» Monsieur le baron,

» Il n'existe plus. Une maladie héréditaire, suivant l'opinion de sa famille, l'a conduit au tombeau, le 5 de ce mois. Un squirrhe et cancer à l'estomac, près du pylore; en ouvrant le corps, avec le consentement des personnes qui l'entouraient, on a découvert un ulcère près du pylore, qui causait des adhésions au

foie; et en ouvrant l'estomac, on a pu tracer les progrès de la maladie : l'intérieur de l'estomac presque entier était « *a mass of cancerous disease, or of scirrhous portions advancing the cancer.* »

» Son père est mort de cette maladie à l'âge de trente-six ans : elle l'aurait frappé sur le trône de France, à la tête de ses armées, tout comme ici, à l'heure fixée par le destin, *pour suivre sa propre façon de penser sur ce sujet.*

» Ce n'est que depuis le 17 mars qu'il a été confiné dans sa chambre. Mais on a remarqué un changement en lui, depuis le mois de novembre passé. Une pâleur plus qu'ordinaire, et une manière de marcher; il prenait cependant de

l'exercice deux fois par jour, généralement dans une petite calèche; mais sa pâleur et sa faiblesse paraissaient toujours rester.

» On l'a offert le conseil des médecins anglais, mais il n'a pas voulu recevoir aucune visite, jusqu'au 1er avril, le mois avant sa mort; c'est le professeur Antomarchi qui l'a soigné avant cette époque, et qui a continué, même après, jusqu'à son décès; c'est le professeur aussi qui a procédé à l'ouverture du corps, en présence de presque tous les médecins de l'île; le docteur Arnolt, du 20e régiment, homme très sage et d'expérience, est celui qui a été appelé à le voir, au 1er avril, et qui lui a continué ses soins jusqu'au dernier moment. Il

lui a marqué sa reconnaissance en lui léguant une tabatière d'or, la dernière dont il ait fait usage lui-même, et sur laquelle il ait gravé de sa propre main la lettre N.

» Il lui a laissé aussi une somme d'argent (cinq cents livres).

» Le comte Montholon est devenu le principal dépositaire de ses dernières volontés ; le comte Bertrand ne figure qu'en second.

» Il avait très fortement recommandé au comte Bertrand de faire tout son possible pour se concilier avec moi, sauf toujours son point d'honneur. On ne m'en a pas même averti. Il a fait des avances : comme je n'ai pas de rancune

dans ma disposition (autant qu'une personne peut juger d'elle-même), je ne l'ai pas repoussé.

» Ce sont toujours cependant les prétentions du grand maréchal, et son amour-propre blessé, plutôt que celles de l'empereur, qui ont gâté les affaires, originairement ici ; et les recommandations que l'on a reçues sont une preuve que l'autre a commencé à voir clair à la fin.

» Il y avait un codicille de testament par lequel tous les effets, ici, ont été laissés aux comtes Bertrand et Montholon, et à Marchand. C'est Montholon qui est le principal exécuteur. On ne connaît rien, ou on ne dit rien connaître du testament.

» Le temps que vous avez passé ici me fait croire que ce peu de détails aurait quelque intérêt, et je ne fais pas des excuses, à cet égard, pour mon intrusion. Faites agréer mes compliments et ceux de milady Lowe à madame la baronne de Sturmer, et croyez-moi toujours.

» Votre très-fidèle et obéissant serviteur,

» H. Lowe, M. P.

» *P.-S.*— Bonaparte avait deviné lui-même la cause de sa maladie. Quelque temps avant sa mort, il a désiré que son corps fût ouvert, afin, comme il a été dit par Bertrand et Montholon, de décou-

vrir s'il y a quelque moyen de garantir son fils de la maladie.

» Excusez mon griffonnage.

» H. L. »

Remarquez-vous que nulle part dans la lettre le nom du mort n'est prononcé.

C'est seulement au post-scriptum qu'il sort de la plume de ce héraut de la mort.

Ne serait-ce pas que le geôlier aurait eu honte de prononcer le nom du captif; le bourreau, remords de prononcer le nom du patient!

Napoléon mort, les regards du monde, qui se partageaient entre Schœnbrunn et Sainte-Hélène, se tournèrent uniquement vers Schœnbrunn.

Le prince de Metternich chargé d'apprendre au duc de Reichstadt l'histoire de Napoléon. — Plan de conduite politique du duc. — Barthélemy à Vienne. Le duc de Reichstadt vu par le poète. — Ce que le duc de Reichstadt pense du poëme du FILS DE L'HOMME.

Le prince de Metternich, dit M. de Montbel, fut expressément chargé d'apprendre au duc de Reichstadt, une histoire *exacte et complète* de Napoléon.

Remarquez que c'est l'homme qui

signe les instructions de M. Sturmer à Sainte-Hélène, qui est chargé de faire au fils l'histoire *exacte et complète* du père, dont ce fils ne porte plus le nom, ne porte plus le titre, ne porte plus les armes.

Pauvre prisonnier! Si l'on eût ajouté cette torture à ton agonie, de te dire:

— Ton fils te connaîtra, sur l'appréciation et d'après le récit de M. de Metternich!

« Je désire, dit l'empereur François au premier ministre, que le duc respecte la mémoire de son père, qu'il prenne exemple de ses grandes qualités, et qu'il apprenne à reconnaître ses défauts, afin de les éviter et de se prémunir

contre leur fatale influence. Parlez au prince sur le compte de son père, comme vous voudriez que l'on parlât de vous à votre propre fils. Ne lui cachez à cet égard aucune vérité, mais enseignez-lui à honorer sa mémoire. »

« Dès-lors, dit M. de Montbel — avec une bonhomie qui peut être aussi bien de la raillerie que de la naïveté — dès-lors, M. de Metternich dirigea le duc de Reichstadt dans les hautes études historiques. En mettant sous ses yeux des documents irrécusables, il l'accoutumait à connaître *la bonne foi des factions* et *la justice de l'esprit de parti*; il s'attachait à former son esprit aux habitudes d'une saine critique, à éclaircir sa raison, en lui enseignant à apprécier les actions

et les événements dans leurs causes, aussi bien qu'à les juger dans leurs résultats.

» Le duc de Reichstadt recevait ces hautes instructions avec un grand empressement; la justesse et la pénétration de son esprit lui en faisaient apprécier toute l'importance. A proportion qu'il lisait les ouvrages relatifs à l'histoire de nos jours, *il consultait le prince de Metternich dans tous ses doutes*, il aimait à recevoir de lui *des indications précises*, à interroger son expérience et son habileté reconnues, sur tant de grands évènements auxquels il avait pris une part si active.

» Dès ce moment, le jeune duc montra

un habituel empressement à se rapprocher de M. de Metternich. »

Toute la vie du pauvre enfant va être désormais renfermée dans ces quelques lignes que nous venons de citer.

Un jour aussi, rencontrant ensemble l'empereur et le prince, il s'approche d'eux et leur dit :

« L'objet essentiel de ma vie doit être de ne pas rester indigne de la gloire de mon père : je croirai atteindre ce but si élevé, si, autant qu'il sera en mon pouvoir, je parviens un jour à m'approprier une de ses hautes qualités, en m'efforçant d'éviter les écueils qu'elles lui ont fait rencontrer. Je manquerais aux de-

voirs que m'impose sa mémoire, si je devenais le jouet des factions et l'instrument des intrigues; jamais le fils de Napoléon ne peut consentir à descendre au rôle méprisable d'un aventurier. »

Dès-lors, on le voit, dès que le fils de Napoléon est si raisonnable, M. de Metternich et l'empereur d'Autriche n'ont plus rien à craindre.

C'est sur ses entrefaites, et lorsque l'*éducation politique* du jeune prince était achevée par M. de Metternich, que Méry et Barthélemy publiaient, le 10 novembre 1828, leur poème de Napoléon en Égypte.

On connait le succès gigantesque de ce poème.

Dès-lors, il leur naît dans le cœur plutôt que dans l'esprit une idée pieuse : l'un d'eux ira à Vienne, et offrira au jeune duc l'épopée dont son père est le héros.

Barthélemy part.

Laissons-lui raconter son pèlerinage, nous dirons ensuite l'effet que sa présence produisit à Vienne.

« Le but de mon voyage étant d'être présenté au duc de Reichstadt, de lui offrir notre poème, on doit penser que je ne négligeai aucun moyen possible d'y parvenir. Dans le nombre des personnes qui me témoignaient quelque intérêt, les unes étaient tout à fait sans pouvoir, les autres craignaient avec

quelque raison de s'immiscer dans une affaire de cette nature. Aussi, je me vis presque réduit à moi seul pour conseiller et pour protecteur. Je pensai qu'au lieu d'employer des détours qui auraient pu attirer des soupçons sérieux sur mes intentions pacifiques, il valait mieux aborder la question avec franchise et déclarer ouvertement le motif de mon séjour à Vienne.

D'après cette idée, je me présentai chez M. le comte de Czernin qui est *Oberhofmeister* de l'empereur, charge qui répond, je crois, à celle de grand-chambellan. Ce vénérable vieillard me reçut avec une bonté et une obligeance dont je fus vraiment pénétré, et quand je lui eus énoncé le but de ma visite, il

n'en parut nullement surpris; seulement, il m'engagea à m'adresser à M. le comte Dietrichstein, chargé spécialement de l'éducation du jeune prince, et même il voulut bien m'autoriser à m'y présenter sous ses auspices.

Je ne perdis pas un moment, et en quittant M. le comte de Czernin, je me rendis sur-le-champ chez M. Dietrichstein. J'eus un véritable plaisir de me trouver avec un des seigneurs les plus aimables et les plus instruits de la cour de Vienne. Aux fonctions de grand-maître du duc de Reichstadt, il joignait la charge de directeur de la bibliothèque, et, devant ce dernier titre, je pouvais invoquer hardiment ma qualité d'homme de lettres. Il voulut bien me dire que

notre nom et nos ouvrages ne lui étaient pas inconnus, que même, il avait pris le soin de se faire envoyer de France toutes les brochures que nous avions publiées jusqu'à ce jour, et qu'en ce moment il attendait avec impatience notre dernier poème.

Comme à tout événement je m'étais muni d'un exemplaire, je me hâtai de le lui offrir, et même de lui en faire une dédicace signée, ce qui parut lui être agréable. Encouragé par cet accueil, je crus le moment propice pour en venir à une ouverture décisive.

— Monsieur le comte, lui dis-je, puisque vous voulez bien me témoigner tant de bienveillance, j'oserai vous supplier de me servir dans l'affaire qui m'attire à

Vienne. Je suis venu dans le but unique de présenter ce livre au duc de Reichstadt, personne, mieux que son grand-maître, ne peut me seconder dans mon dessein, j'espère que vous voudrez bien accéder à ma demande.

Aux premiers mots de cette humble requête verbale, le visage du comte prit une expression, je ne dirai pas de mécontentement, mais de malaise, de contrainte; il paraissait comme fâché d'avoir été assez aimable pour m'enhardir à cette demande, et sans doute qu'il aurait préféré n'être pas dans la nécessité de me répondre. Après quelques secondes de silence, il me dit :

— Est-il bien vrai, que vous soyez venu à Vienne pour voir le jeune prince?

Qui a pu vous engager à une pareille démarche? Est-il possible que vous ayez compté sur le succès de votre voyage? On se fait donc, en France, des idées bien fausses, bien ridicules, sur ce qui se passe ici? Ne savez-vous pas que la politique de la France et celle de l'Autriche s'opposent également à ce qu'aucun étranger, surtout un Français, soit présenté au prince? Ce que vous me demandez est donc tout à fait impossible. Je suis vraiment fâché que vous ayez fait un si long et si pénible voyage, sans aucune chance de succès, etc., etc.

Je lui répondis que je n'avais mission de personne en venant en Autriche, que c'était de mon propre mouvement et sans impulsion étrangère que je

m'étais décidé à ce voyage; qu'en France on pense généralement qu'il n'est pas difficile d'être présenté au duc de Reichstadt, et que même on assure qu'il reçoit les Français avec une bienveillance plus particulière; que d'ailleurs, les mesures de prudence qui repoussent les étrangers me semblaient ne pas devoir m'atteindre, moi, qui ne suis qu'un homme de lettres, qu'un citoyen inaperçu, et qui n'ai jamais rempli de rôles ou de fonctions politiques. Je conçois, ajoutai-je, que mon zèle peut vous paraître exagéré; cependant, considérez que nous venons de publier un poème sur Napoléon! Est-il donc si étrange que nous désirions le présenter à son fils? Croyez-vous que cet hommage littéraire ait un but caché? Il ne tient qu'à

vous de vous convaincre du contraire. Je ne demande pas à entretenir le prince sans témoin ; ce sera devant vous, devant dix personnes, s'il le faut, et s'il m'échappe un seul mot qui puisse alarmer la politique la plus ombrageuse, je consens à finir ma vie dans une prison d'Autriche.

Le grand-maître répliqua que tous ces bruits répandus en France au sujet de personnes présentées au duc de Reichstadt étaient de toute fausseté ; qu'il était persuadé que le but de mon voyage était purement littéraire et détaché de toute pensée politique ; mais que néanmoins il lui était impossible d'outrepasser ses ordres ; que les plus strictes défenses interdisaient ces sortes d'en–

trevues ; que cette mesure n'était pas l'effet d'un caprice momentané, mais bien la suite d'un système constant adopté par les deux cours ; qu'elles n'étaient pas applicables à moi seul, mais à tous ceux qui tenteraient d'approcher du prince, et que j'aurais grand tort de m'en trouver lésé spécialement. Enfin, ajouta-t-il, ce qui doit excuser ces rigueurs, c'est la crainte d'un attentat sur sa personne. — Mais, lui dis-je, un attentat de cette nature est toujours à craindre, car le duc de Reichstadt n'est pas entouré de gardes ; un homme résolu pourrait toujours l'aborder, et une seconde suffirait pour consommer un crime. Vótre prévoyance est donc en défaut de ce côté. — Maintenant, vous craignez peut-être qu'une conversation

trop libre avec des étrangers ne lui révèle des secrets ou ne lui inspire des espérances dangereuses. Mais, avec tout votre pouvoir, est-il possible à vous d'empêcher qu'on ne lui transmette ouvertement ou clandestinement une lettre, une pétition, un avis, soit à la promenade, soit au théâtre ou dans tout autre lieu? Moi, par exemple, si au lieu de m'adresser franchement à vous, je m'étais posté sur son passage; si je m'étais hardiment avancé vers lui, et qu'en votre présence même je lui eusse remis un exemplaire de *Napoléon en Égypte?* Vous voyez bien que j'aurais trompé toutes vos précautions et que j'aurais rempli mon but d'une manière violente, j'en conviens; mais enfin, il n'en est pas moins vrai que le prince aurait reçu

mon exemplaire et qu'il l'aurait lu, ou du moins qu'il en aurait connu le titre. M. Dietrichstein me fit une réponse qui me glaça d'étonnement. — Écoutez, monsieur, soyez bien persuadé que le prince n'entend, ne voit et ne lit que ce que nous voulons qu'il lise, qu'il voie et qu'il entende; s'il recevait par hasard une lettre, un pli, un livre qui eût trompé notre surveillance et fût tombé jusqu'à lui sans passer par nos mains, croyez que son premier soin serait de nous le remettre avant de l'ouvrir; il ne se déciderait à y porter les yeux qu'autant que nous lui aurions déclaré qu'il pourrait le faire sans danger. — Il paraît d'après cela, monsieur le comte, que le fils de Napoléon est loin d'être aussi libre que nous le supposons en

France! Réponse : Le prince n'est pas prisonnier, mais... il se trouve dans une position toute particulière ; veuillez bien ne plus me presser de vos questions, je ne pourrais vous satisfaire entièrement ; renoncez également au projet qui vous a conduit ici; je vous répète qu'il y a impossibilité absolue. — Eh bien! vous m'enlevez tout espoir ; je ne puis certainement recourir à personne après votre arrêt, et je sens qu'il est inutile de renouveler mes instances ; mais du moins vous ne pouvez pas me refuser de lui remettre cet exemplaire au nom des auteurs. Il a sans doute une bibliothèque, et ce livre n'est pas assez dangereux pour être mis à l'index.

M. Dietrichstein secoua la tête comme

un homme irrésolu. Je compris qu'il lui était pénible de m'accabler de deux refus dans le même jour. Aussi, ne voulant pas le forcer à s'expliquer trop nettement, je pris congé de lui en le priant de lire le poème, de se convaincre qu'il ne contenait rien de séditieux, et de me faire espérer que, d'après cette conviction, il consentirait à favoriser ma seconde demande. Environ quinze jours après, je retournai chez le grand-maître; j'en revins encore à mes premières obsessions. Il était étonné lui-même de ma tenacité. — Je ne vous conçois vraiment pas, me disait-il; vous mettez trop d'importance à voir le prince; contentez-vous de savoir qu'il est heureux, qu'il est sans ambition; sa carrière est toute tracée, il n'approchera jamais de la

France ; « il n'en aura pas même la pensée ! » Répétez tout ceci à vos compatriotes, désabusez-les s'il est possible.

Je ne vous demande pas le secret de tout ce que j'ai pu vous dire, bien au contraire, je vous prie, à votre retour en France, de le publier et même de l'écrire si bon vous semble.

Quant à la remise de votre exemplaire, n'y comptez pas. Votre livre est fort beau comme poésie, mais il est dangereux pour le fils de Napoléon. Votre style, plein d'images, cette vivacité de description, ces couleurs que vous donnez à l'histoire, tout cela dans sa jeune tête peut exciter un enthousiasme et des germes d'ambition, qui, sans aucun résultat, ne serviraient qu'à le dégoûter

de sa position actuelle. L'histoire, il en connaît tout ce qu'il doit savoir, c'est-à-dire les dates et les noms. Vous voyez, d'après cela, que votre livre ne peut lui convenir. J'insistai encore quelque temps, mais je vis bientôt que le grand-maître ne m'écoutait que par civilité. Je ne voulus pas m'épuiser en prières inutiles, et, dès-lors, désabusé de mon innocente chimère, je regardai cette visite comme une audience de congé, et je ne pensai plus qu'à retourner en France.

Jusqu'au moment de mon départ, je continuai à visiter les personnes qui m'avaient jusqu'alors témoigné tant d'intérêt. Dans une de ces paisibles réunions, on m'a répété un propos du duc de Reichstadt qui m'a singulièrement

frappé. Je le tiens de bonne source, et si je ne craignais de nuire à la fortune de cette personne, je la nommerais ici. Qu'on se contente de savoir qu'elle voit familièrement le prince presque tous les jours. Dernièrement, cet étrange jeune homme paraissait absorbé par une idée fixe; il était entièrement distrait de sa leçon. Tout à coup il se frappe le front avec un signe d'impatience et laisse échapper ces mots : « Mais que veulent-ils donc faire de moi? pensent-ils que j'ai la tête de mon père?... »

On doit conclure de cela que le rempart vivant qui l'entoure avait été franchi, qu'une lettre ou un pli indiscret avait été lancé jusqu'à lui, et que, pour cette fois, il avait enfreint les ordres

qui lui prescrivent de ne rien lire sans l'aveu de ses précepteurs.

Ne pouvant voir le duc de Reichstadt en particulier, le poète, du moins, ne voulut point quitter Vienne sans l'avoir vu en public. Il apprit un jour que le prince devait aller le soir au théâtre; il loua une stalle, et se plaça en face de la loge de la cour.

Ses vers diront mieux que ma prose quel effet lui produisit cette apparition.

Bientôt, dans une loge où nul flambeau ne brille,
Arrivent gravement César et sa famille
De princes, d'archiducs, inépuisable cour,
Comme l'aire d'un aigle ou le nid d'un vautour.
On lisait sur leurs fronts, dans leur froide attitude,
Les ennuis d'un plaisir usé par l'habitude.
Un lustre aux feux mourants, descendu du plafond,
Mêlait sa lueur triste au silence profond;
Seulement, par secousse, à l'angle de la salle,
Résonnait quelquefois la toux impériale.

Alors un léger bruit réveilla mon esprit,
Dans la loge voisine une porte s'ouvrit,
Et dans la profondeur de cette enceinte obscure,
Apparut tout à coup une pâle figure :
Éteinte dans ce cadre au milieu d'un fond noir,
Elle était immobile, et l'on aurait cru voir
Un tableau de Rembrandt chargé de teintes sombres,
Où la blancheur des chairs se détache des ombres ;
Je sentis dans mes os un étrange frisson,
Dans ma tête siffla le tintement d'un son :
L'œil fixe, le cou raide et la bouche entr'ouverte,
Je ne vis plus qu'un point dans la salle déserte ;
Acteurs, peuple, empereur, tout semblait avoir fui,
Et croyant être seul, je m'écriai : C'est lui!
C'était lui! Tout à coup, la figure isolée
D'un coup d'œil vif et prompt parcourut l'assemblée ;
Telle, en éclairs de feu, jette un reflet pareil,
Une lame d'acier qu'on agite au soleil.
Puis, comme réprimant un geste involontaire,
Il rendit à ses traits leur habitude austère,
Et s'assit. Cependant mes regards curieux
Dessinaient à loisir l'être mystérieux :
Voyant cet œil rapide où brille la pensée,
Ce teint blanc de Louise et sa taille élancée,
Ces vifs tressaillements, ces mouvements nerveux,
Ce front saillant et large, orné de blonds cheveux ;
Oui, ce corps, cette tête où la tristesse est peinte,
Du sang qui les forma porte la double empreinte !

Je ne sais toutefois, je ne puis sans douleur
Contempler ce visage éclatant de pâleur ;
On dirait que la vie à la mort s'y mélange,
Voyez-vous comme moi cette couleur étrange?
Quel germe destructeur, sous l'écorce agissant,
A si tôt défloré ce fruit adolescent?
Assailli malgré moi d'un effroi salutaire,
Je n'ose pour moi-même éclaircir ce mystère ;
Le noir conseil des Cours, au peuple défendu,
Est un profond abîme où nul n'est descendu :
Invisible dépôt, il est dans chaque empire
Une énigme, un secret, qui jamais ne transpire.
C'est ce secret d'état que sur les crucifix,
Les rois, expirant, révèlent à leurs fils!
Faut-il vous répéter un effroyable doute?
Écoutez... ou plutôt que personne n'écoute :
S'il est vrai qu'à ta cour, malheureux nourrisson,
La moderne Locuste ait transmis sa leçon,
Cette horrible pâleur, sinistre caractère,
Annonce de ton sang le mal héréditaire ;
Et peut-être aujourd'hui, méthodique assassin,
Le cancer politique est déjà dans ton sein.
Mais non! Mon âme en vain de terreurs obsédée,
Repousse en frissonnant une infernale idée ;
J'aime mieux accuser l'étude aux longues nuits
De souvenirs amers ou de vagues ennuis.
Comme une jeune plante à la tige légère
Que poussa l'ouragan sur la terre étrangère,

Loin du sol paternel languit et ne produit
Que des fleurs sans parfum et des boutons sans fruit;
Sans doute l'orphelin, que la grande tempête
Emporta vers le nord dans son berceau de fête,
Aujourd'hui comprimant de cuisantes douleurs,
Tourne vers l'Occident des yeux chargés de pleurs!

Le poète avait recueilli tout ce qu'il pouvait recueillir de son voyage, il avait vu de loin, au fond d'une loge, le pauvre enfant impérial. Il partit, lui prédisant comme on voit, une mort précoce et prochaine.

Barthélemy parti, dit M. de Montbel, le poème fut lu dans la famille impériale, en présence du duc de Reichstadt, avec la plus profonde indifférence. Le prince se contenta de faire l'observation qu'on avait eu raison de ne pas laisser

arriver jusqu'à lui l'auteur d'un semblable écrit.

Était-il si indifférent? Était-il si dissimulé? Etait-il si ingrat?

Voyage du duc de Reichstadt avec l'Empereur. — M. le chevalier de Prokesch. — Questions sur les souvenirs laissés par Napoléon en Égypte. — L'ambition du duc de Reichstadt. — La comtesse Camerata. — Le prince est nommé lieutenant. — Il s'enroue en passant une revue. — Il tombe malade. — Rapport du docteur Malfatti sur sa santé.

Au mois de juin de 1830, l'empereur d'Autriche, selon l'habitude adoptée par lui chaque année, quitta Vienne pour aller visiter quelques-unes de ses provinces. Cette année c'était au tour de la

Styrie d'être honorée du passage de l'empereur. Celui-ci prit avec lui Marie-Louise et son fils, et l'on arriva à Grats.

A Grats se trouvait le lieutenant-colonel chevalier Prokesch d'Osten, qui arrivait d'Orient, ayant visité successivement la Grèce, l'Asie-Mineure, la Terre-Sainte, l'Égypte et la Nubie.

Le chevalier de Prokesch était à la fois un homme de distinction native et personnelle. Il avait publié plusieurs écrits militaires, un entre autres sur la campagne de 1812, un sur la campagne de 1815.

L'empereur l'invita à dîner.

A table, il fut placé près du duc de Reichstadt.

Le prince lui adressa le premier la parole.

— Je vous connais depuis longtemps, lui dit-il, et je me suis beaucoup occupé de vous.

— Comment ai-je pu mériter un pareil intérêt de votre part, monseigneur? demanda le chevalier de Prokesch.

— J'ai lu, j'ai étudié votre ouvrage sur la bataille de Waterloo, et j'en été tellement satisfait que je l'ai traduit en français et en italien.

Après le dîner, le prince adressa au voyageur de nombreuses questions sur l'Orient, sur son état actuel, sur le caractère de ses habitants.

— Quel souvenir a-t-on conservé de

mon père en Egypte? demanda-t-il.

— On s'en souvient comme d'un météore qui a passé sur ce pays en l'éblouissant.

— Vous me parlez là, monsieur, répondit le duc, des hommes à idées supérieures, de Méhémet-Ali, d'Ibrahim-Pacha, mais moi je vous parle du peuple, des Turcs, des Arabes, des fellahs, et je vous demande tout ce que ces gens-là pensent du général Bonaparte. Ayant eu à supporter les malheurs de la guerre, n'en ont-ils pas conservé un profond ressentiment?

— Oui, sans doute, d'abord il y a eu inimitié; mais depuis ce temps, cette inimitié a fait place à d'autres, et il n'est

resté pour son souvenir qu'une grande admiration. La haine qui existe entre les Turcs et les Arabes est si grande, qu'aujourd'hui le mal actuel a totalement effacé la mémoire du mal qu'on a eu à subir à une autre époque.

— Je connais cette explication, répondit le duc, mais, en général, la multitude considère un grand homme à la manière dont elle regarde un beau tableau, sans pouvoir se rendre compte de ce qui constitue son mérite; aussi les traces qu'il laisse dans sa mémoire doivent-elles s'effacer promptement : il n'y a que les esprits supérieurs qui puissent apprécier les grands hommes et conserver leur souvenir.

— Cette fois vous vous trompez, mon-

seigneur, c'est le peuple qui est fidèle à sa religion. Les grands hommes sont des dieux qui n'admettent pas d'autres divinités, ou qui les discutent avant de les admettre. Le peuple juge par sentiment et non par appréciation, et vote d'enthousiasme les immortalités.

Souvent aussi le duc de Reichstadt parlait des capitaines antiques : parmi ceux-ci, il préférait César à Alexandre, Annibal à César.

Voici l'appréciation que, d'après lui, le chevalier Prokesch nous laisse du vainqueur de la Trébia, de Trasimène et de Cannes.

— C'est le plus haut génie militaire de l'antiquité, c'est l'homme le plus habile dans la stratégie de l'époque;

on lui reproche — qui cela, d'ailleurs? des pédants de collége, des stratégistes de bibliothèque — de n'avoir pas su profiter des succès qu'il avait obtenus. Mais conçoit-on la différence qui eût existé entre Annibal, chef d'un empire, disposant librement de ses ressources, et le simple général d'une république jalouse, d'un sénat composé de ses envieux, et d'esprits étroits qui, par de honteux calculs, lui refusaient les moyens d'assurer le triomphe de ses armes. Annibal a le mérite d'avoir formé Scipion à la victoire; et l'un des plus grands phénomènes de l'antiquité, c'est de voir ce général faire triompher si longtemps, par son génie, une nation de marchands, un peuple de soldats.

Nous ne reprocherons à ces idées que

d'être un peu alignées à la manière classique; parlait-il ainsi, le fils de l'homme dont le style incohérent, marchant par enjambées de géant ou par bondissements de lion, éclatait surtout en images?

— Oui, répondront M. de Montbel et M. le chevalier de Prokesch.

— Alors, le style des lignes qu'on vient de lire nous explique les idées suivantes :

— Vous avez un noble but devant vous, monseigneur, lui disait M. de Prokesch, l'Autriche est devenue votre patrie adoptive — pauvre enfant qui se rappelait les Cosaques, parce qu'ils l'avaient conduit hors de France — l'Autriche est devenue votre patrie adoptive,

et vous pouvez, par vos talents, vous préparer à lui rendre dans l'avenir d'immenses services.

— Je le sens comme vous, monsieur, répondit le duc de Reichstadt; mes idées ne doivent pas se porter à troubler la France, je ne veux pas être un aventurier, je ne veux pas surtout servir d'instrument et de jouet uu libéralisme. Ce serait déjà pour moi le but d'une assez noble ambition, que de *m'efforcer de marcher un jour sur les traces du prince Eugène de Savoie;* mais comment me préparer *à un si grand rôle, comment atteindre à une pareille hauteur?* Je désire pouvoir trouver autour de moi des hommes dont les talents et l'expérience me facilitent les moyens de fournir, s'il est possible, cette honorable carrière.

N'est-ce pas que ce n'est point là le style dont vous vous attendiez à entendre parler le fils de l'homme des proclamations des Pyramides et d'Austerlitz ?

Il est vrai que lorsque nous empruntons du Reichstadt à M. de Montbel, c'est traduit du carlisme, et que quand nous l'empruntons à M. Prokesch, c'est traduit de l'autrichien.

La révolution de Juillet arriva : elle eut son retentissement dans le monde entier.

Cette fois, les yeux de tout un parti se tournèrent vers Napoléon II ; et, chose étrange, ce fut M. de Talleyrand qui se chargea d'être, à Vienne, l'organe de ce parti.

Il va sans dire que toutes les propositions furent repoussées.

Ce fut alors qu'une femme au cœur viril, Napoléon de famille, d'âme et de visage, essaya de réveiller dans l'esprit du jeune prince quelque chose de ce qu'Ulysse allait redemander à Achille perdu parmi les filles de Deidamie.

Cette femme, c'était la comtesse Camerata, fille d'Élisa Bacciocchi.

Elle arriva un jour à Vienne, et se logea à l'hôtel du Cygne, dans la rue de Carinthie.

C'était vers le commencement de novembre 1830.

Un soir, le duc de Reichstadt en rentrant chez M. d'Obenaus, son gouver-

neur, qui l'accompagnait, trouva sur le palier de l'escalier une jeune femme qui l'attendait enveloppée d'un manteau écossais; en apercevant le duc, elle s'avança vivement vers lui, lui prit la main, la serra, puis la porta à ses lèvres avec l'expression de la plus grande tendresse.

Le prince s'arrêta tout étourdi.

— Madame, lui demanda le gouverneur, que faites-vous, et quelle est votre intention?

— Qui me refusera, s'écria l'inconnue, de baiser la main du fils de mon souverain?

Et elle disparut.

Le 24 novembre suivant, le prince

trouva sur sa table une lettre d'une écriture inconnue, il l'ouvrit.

Elle était datée du 17, et contenait les lignes suivantes :

AU DUC DE REICHSTADT.

« Prince,

» Je vous écris pour la troisième fois ; dites-moi si vous avez reçu ma lettre, et si vous voulez agir en archiduc autrichien ou en prince français. Dans le premier cas, donnez mes lettres. En me perdant, vous acquerrez une position plus élevée, et cet acte de dévoûment vous sera attribué à gloire. Mais si, au contraire, vous voulez profiter de mes avis, si vous agissez en homme, vous verrez combien les obstacles cèdent de-

vant une volonté calme et forte ; vous trouverez mille moyens de me parler, que seule je ne puis embrasser. Vous ne pouvez avoir d'espoir qu'en vous. Que l'idée de vous confier à quelqu'un ne se présente même pas à votre pensée. Sachez que si je demandais à vous voir, même devant cent témoins, ma demande serait refusée ; sachez que vous êtes mort pour tout ce qui est Français, pour votre famille. Au nom des horribles tourments auxquels les rois de l'Europe ont condamné votre père, en pensant à cette agonie de banni par laquelle ils lui ont fait expier le crime d'avoir été trop généreux envers eux, songez que vous êtes son fils, que ses regards mourants se sont arrêtés sur votre image, pénétrez-vous de tant d'horreurs, et ne leur

imposez d'autres supplices que de vous voir assis sur le trône de France. — Profitez de ce moment, prince... J'ai peut-être trop dit, mon sort est entre vos mains, et je puis vous dire que si vous vous servez de mes lettres pour me perdre, l'idée de votre lâcheté me fera plus souffrir que tout ce qu'on pourrait me faire endurer.

» L'homme qui vous remettra cette lettre se chargera aussi de votre réponse.

» Si vous avez de l'honneur, vous ne m'en refuserez pas une.

» Napoleone Camerata. »

Ne vous semble-t-il pas qu'il y a plus de sang napoléonien dans une phrase

de cette lettre que dans tout ce que vous avez lu sur Annibal et le prince Eugène de Savoie ?

Cette lettre effraya fort le jeune prince. C'était une mise en demeure claire, nette, positive : *Êtes-vous archiduc autrichien ou prince français ?* Comme Hamlet interrogeant le spectre du suicide, c'était là la question.

Le duc s'ouvrit de cet événement et de l'inquiétude qu'il lui causait au chevalier de Prokesch.

— Vous comprenez bien, lui dit-il, que je ne prendrai pas pour guide de ma conduite et pour garant de mon avenir des personnes d'un caractère aussi exalté ; mais je me trouve dans un embarras véritable. Il est dans mes senti-

ments envers l'empereur, — quand le duc de Reichstadt parle *de l'empereur*, c'est toujours de l'empereur François II qu'il parle — il est dans mes sentiments envers l'empereur, comme dans la dignité de ma situation, de ne lui cacher ni mes peines ni mes démarches ; lui taire cette circonstance me semblerait un tort à son égard. D'un autre côté, je ne voudrais pas nuire à la comtesse ; elle manque de prudence, mais elle a droit à mes égards ; d'ailleurs, c'est une femme. Cependant, mon premier devoir est envers l'empereur. Ne pourriez-vous pas aller de ma part trouver le comte de Dietrichstein, lui confier ce qui se passe en lui demandant de tout arranger, de manière à ce que la comtesse Camerata n'éprouve aucune persécution, aucun

désagrément, et qu'on ne la force pas à s'éloigner de Vienne.

— Après avoir attentivement examiné cette affaire, dit le chevalier de Prokesch, j'approuvai la résolution du prince, et je me chargeai volontiers de la mission qu'il m'avait confiée.

Le lendemain, je reçus un billet qui renfermait les phrases suivantes :

« Depuis que je vous ai vu, j'ai reçu une nouvelle lettre de la comtesse Camerata ; c'est le valet de chambre d'Obenaus qui avait mis sur ma table la première que je vous avais confiée ; renvoyez-la moi : il est nécessaire et convenable que j'en parle à Obenaus. J'arrangerai les choses de manière à éviter toute tracasserie et tout scandale ; mais je ne

veux pas répondre; qu'il ne soit plus question de cela. J'espère vous revoir à six heures pour reprendre nos lectures.

» FRANÇOIS DE REICHSTADT. »

La comtesse Camerata ne se tint point pour battue, quoiqu'elle n'eût point reçu de réponse. Au risque de ce qui pouvait lui arriver, elle resta encore trois semaines à Vienne, se trouva partout sur le chemin du prince, au théâtre, au Prater, dans les environs de Vienne.

Jamais le prince ne fit semblant de la connaître.

Lasse de ce mutisme, elle partit enfin pour Prague.

Cette conduite du prince eut sa ré-

compense. Dans le même mois, l'empereur, l'empereur François II toujours, le nomma lieutenant-colonel.

Mais comme si le destin eût voulu lui faire comprendre qu'il devait être ou César ou rien, *aut César aut nihil*, dès les premiers commandements qu'il essaya de formuler, sa voix s'enroua, et il lui fallut discontinuer son service.

Une toux fréquente succéda à cet enrouement.

Le prince était malade de la maladie dont il devait mourir.

Ecoutons maintenant ce que dit le médecin lui-même, le docteur Malfatti :

« Je fus appelé par le duc de Reichstadt, avec le titre de son médecin ordinaire, dans le mois de mai 1830. Je suc-

cédais à trois hommes d'une haute réputation, le célèbre Franck, les docteurs Goëlis et Standenheimer. M. de Herbeck avait rempli près du prince les fonctions de chirurgien ordinaire. Ces médecins n'avaient pas laissé de journal de la santé du jeune duc. M. le comte de Dietrichstein eut la bonté d'y suppléer, en m'instruisant de beaucoup de choses qu'il m'était indispensable de connaître. Le prince mangeait très peu et sans appétit; son estomac semblait trop faible pour supporter la nourriture qu'aurait exigé sa croissance singulièrement rapide et même effrayante; à l'âge de dix-sept ans, il avait atteint la taille de cinq pieds huit pouces; de légers maux de gorge le faisaient souffrir de temps en temps; il était sujet à une sorte

de toux habituelle et à une journalière excrétion de mucosités. Le docteur Standenheimer avait déjà manifesté de vives inquiétudes sur la prédisposition du prince à la phthisie de la trachée-artère. Je pris connaissance des prescriptions qui avaient été décidées contre ces symptômes inquiétants.

» La connaissance personnelle que j'avais de l'existence d'une disposition morbique héréditaire dans la famille de Napoléon, dirigea mes premières recherches, et je m'assurai de l'existence d'une affection cutanée (*herpes farinaceum*). Je ne pus approuver l'usage des bains froids et de la natation, que le chirurgien, M. Herbeck, avait aussi combattus, peut-être par suite seulement de la connaissance qu'il avait acquise de la faible or-

ganisation de la poitrine du prince, dans le but de réagir sur le système cutané. J'employai avec succès les bains muriatiques et les eaux de seltz coupées avec du lait. Le prince devait passer à l'état militaire dans l'automne suivant; c'est là où tendaient ses vœux, où se concentraient tous ses désirs; il avait déjà obtenu l'autorisation tant sollicitée. Je ne me recommandai pas à ses bonnes grâces, comme vous pouvez vous l'imaginer, lorsque je m'opposai formellement à ce changement de vie. J'en développai la raison à ses augustes parents dans un mémoire que je leur adressai le 15 juillet 1830. J'établissais que, dans l'état de croissance excessive en disproportion ave le peu de développement des organes, dans la disposition générale de

faiblesse, particulièrement de la poitrine, toute maladie accessoire pourrait devenir extrêmement dangereuse, soit dans le présent, soit dans l'avenir, et que par suite il était indispensable de mettre le prince à l'abri de toutes les influences atmosphériques, de tous les efforts de voix auxquels il serait continuellement exposé dans le service militaire.

» Mon mémoire fut accueilli par l'empereur. L'entrée au service militaire fut ajournée pour six mois, A la suite de soins assidus et de révulsions artificielles, les symptômes inquiétants se mitigèrent d'une manière visible; l'hiver se passa heureusement; mais la croissance continuait encore.

» Au printemps de l'année 1831, le

prince fit son entrée dans la carrière des armes. Dès ce moment, il rejeta tous mes conseils; je ne fus plus que spectateur d'un zèle sans mesure, d'un emportement hors de limite pour ses nouveaux exercices. Il crut ne devoir écouter désormais que sa passion, qui entraînait son faible corps à des privations et à des fatigues absolument au-dessus de ses forces. Il eût regardé comme une honte, comme une lâcheté de se plaindre sous les armes. D'ailleurs, j'avais toujours à ses yeux le tort grave d'avoir retardé sa carrière militaire. Il paraissait redouter que mes observations vinssent encore l'interrompre. Aussi, quoiqu'il me traitât avec une extrême bienveillance dans les relations sociales, comme médecin il ne me dit plus un seul mot de vérité. Il

me fut impossible de le déterminer à reprendre l'usage des bains muriatiques et des eaux minérales qui lui avaient été si utiles l'année précédente. Le temps lui manquait, me disait-il. Plusieurs fois je le surpris, à la caserne, dans un état d'extrême fatigue. Un jour, entre autres, je le trouvai couché sur un canapé, épuisé de forces, exténué, presque défaillant. Ne pouvant me nier alors l'état pénible où je le voyais réduit :

— J'en veux, dit-il, à ce misérable corps, qui ne peut pas suivre la volonté de mon âme.

— Il est fâcheux, en effet, lui répondis-je, que Votre Altesse n'ait pas la faculté de changer de corps comme elle change de chevaux quand elle les a fatigués ; mais je vous en conjure, monsei-

gneur, faites attention que vous avez une âme de fer dans un corps de cristal, et que l'abus de la volonté ne peut que vous devenir funeste. » Sa vie, en effet, était alors comme un véritable procédé de combustion, il dormait à peine pendant quatre heures, quoique naturellement il eût besoin d'un long sommeil ; il ne mangeait presque pas ; son existence était entièrement concentrée dans les mouvements du manége et de tous les exercices militaires ; il ne connaissait plus le repos ; sa croissance en longueur ne s'arrêtait pas ; il maigrissait graduellement et son teint prenait une couleur livide ; à toutes mes questions il répondait toujours : « Je me porte parfaitement bien. » Dans le mois d'août, il fut atteint d'une forte fièvre catarrhale ; tout ce que je pus obtenir, ce

fût de lui faire garder le lit et la chambre pendant un jour. Nous conférâmes avec le général comte Hartmann de la nécessité de mettre un terme à un régime aussi dangereux pour cette frêle existence. Vous vous rappelez l'époque funeste de l'invasion du choléra à Vienne, les malheurs qui signalèrent la première irruption de ce fléau, la généreuse conduite des habitants de Vienne, les sages précautions des administrateurs, les secours, les exemples que donnèrent l'empereur et les membres de la famille impériale, inaccessible à la crainte qu'inspira cette maladie à son apparition. Le duc de Reichstadt ne voulait pas se séparer des soldats et s'éloigner de leur caserne, l'empereur ne pouvait qu'apprécier ce sentiment conforme à ses

idées sur les devoirs d'un prince; mais pour nous, il y avait aussi un devoir sacré et pressant : c'était de sauver ce jeune homme d'une position qui tendait évidemment à le détruire. Je fis à cet égard un exposé de tous les dangers imminents qu'il fallait conjurer par un prompt changement de régime et par un repos absolu; dans une situation aussi critique, la moindre attaque du mal régnant devait être mortelle. Le comte Hartmann se chargea de présenter ce rapport à l'empereur, qui me fit transmettre l'ordre de venir le lui répéter textuellement en présence du duc de Reichstadt, à l'issue de la revue militaire qu'il devait passer le lendemain sur le Schmolz, près de Vienne. Je me rendis exactement à l'heure indiquée sur ce

champ de manœuvre, où l'empereur, se mêlant aux troupes et au peuple, voulait ainsi rassurer par son exemple contre les terreurs de la contagion. Quand la revue fut terminée, je m'approchai de Sa Majesté et je lui répétai mon rapport. L'empereur, s'adressant alors au jeune prince, lui dit : « Vous venez d'entendre le docteur Malfatti, vous vous rendrez immédiatement à Schœnbrunn... » Le duc s'inclina respectueusement en signe d'obéissance ; mais en se relevant, il me lança un regard d'indignation. « C'est donc vous qui me mettez aux arrêts ! » me dit-il avec un accent de colère. Et il s'éloigna rapidement. »

Mais il n'en fut pas moins forcé d'obéir aux ordres de l'empereur, et c'est ce que voulait le docteur Malfatti.

Maladie du duc. — Ses progrès. — Sa mort.

Comme l'avait prévu le docteur Malfatti, le séjour du duc de Reichstadt à Schœnbrunn fut favorable à sa santé.

Tous les jours, le jeune prince montait à cheval et assistait aux grandes

manœuvres ; mais avec le commandement général. C'était un biais trouvé par l'empereur pour dispenser son petit-fils de donner de la voix, et par conséquent de fatiguer sa poitrine.

Une seule fois, l'empereur assistant à la revue, il demanda avec instance à son aïeul, et obtint de lui la permission de prendre le commandement de son bataillon.

La saison des chasses arriva. L'empereur eût désiré que le duc ne s'exposât point à la fatigue de longues courses, et aux intempéries des froides journées d'automne, mais le duc insista et suivit les chasses.

A la seconde, il fut obligé de revenir sans assister à l'hallali, et les anciens

symptômes morbides se déclarèrent de nouveau.

Ces symptômes étaient une toux d'irritation, qui avait principalement son siége dans la trachée artère et dans les bronches, une faiblesse qui amenait une continuelle envie de dormir, et une discrasie de tout le système cutané.

Dès-lors, le docteur Malfatti recommanda au prince d'éviter avec le plus grand soin les efforts de toute nature, et principalement ceux de l'organe de la voix.

Cette recommandation, c'était une rupture absolue avec toutes les habitudes militaires du prince; aussi, le prince dissimulait-il autant que possible sa souffrance, et avait-il la ferme volonté,

sinon de ne pas être malade, du moins de ne le point paraître.

Plusieurs fois, le duc pressa l'empereur de lui laisser reprendre son service militaire, mais l'empereur s'y opposa toujours.

Trois hommes considérables moururent vers la fin de l'année : le comte de Giulay, le baron de Frémont et le baron de Siegenthal.

Le jeune prince qui soutenait aller mieux depuis quelques jours, sollicita de l'empereur la permission de suivre, avec les troupes, le convoi du baron de Frémont. L'empereur céda, et une nouvelle indisposition fut la suite de cette condescendance.

Enfin, une dernière fois — il s'agissait cette fois du service funèbre du général Siegenthal — une dernière fois, il parut avec les troupes sur la place Joseph. La température était très froide; au milieu des commandements qu'il adressait à son bataillon, il perdit la voix : en rentrant, il se sentit assez mal pour permettre qu'on appelât le médecin, et avouer qu'il était sorti le matin avec une forte fièvre.

Cette fièvre, que l'on reconnut pour une fièvre rhumatique, bilieuse et catharrale, prit dès-lors un caractère inquiétant; prenant un caractère aigu, elle arriva le septième jour à sa crise principale, après quoi elle passa, du caractère de fièvre subcontinue, à celui de fièvre intermittente, quotidienne.

Le docteur Malfatti avait décidé que, dès que la saison le permettrait, le prince partirait pour les bains d'Ischl.

Enfin, encore une fois, le docteur parvint à couper la fièvre, mais de nouvelles imprudences ravivèrent la maladie.

Le docteur Malfatti était au désespoir.

Il semble, disait-il, qu'il y a, dans ce malheureux jeune homme, un principe fatal qui le pousse au suicide.

Le printemps lui fut plus funeste encore que l'hiver : il était impossible d'empêcher le malade de sortir ; surpris deux ou trois fois par la pluie, les refroidissements ramenèrent la fièvre et des engorgements au foie.

Au mois d'avril, le pouls s'accéléra, et le prince fut pris de frissonnements; l'amaigrissement devint visible, les docteurs Raiman et Vichret, appelés pour suppléer le docteur Malfatti, malade d'un accès de goutte, en furent effrayés; de concert avec le médecin ordinaire du prince, ils ordonnèrent des bains de bouillon ; le dépérissement par la suspension des forces digestives les forçait à ce moyen, qui consistait à nourrir le malade par absorption.

Une nouvelle amélioration se manifesta.

Au bout de quelque temps, il se trouva assez bien pour que, cédant à ses instances, l'empereur, sur l'autorisation du médecin, permît que le prince prit l'air

à cheval et en voiture. Mais on avait mis à ces sorties la condition de l'exercice le plus modéré; il se soumit à l'ordonnance pendant quelques jours, puis, s'étant obstiné à sortir par un temps froid et humide, il fut saisi par l'action de l'air; mais au lieu de rentrer, il se contenta de mettre son cheval au galop. Le soir, au lieu de se coucher ou de se tenir chaudement, il alla se promener au Prater en voiture découverte.

Le Prater, situé dans une île du Danube, est extrêmement humide, ce qui n'empêcha point le prince d'y rester jusqu'après le coucher du soleil. Cette imprudence amena chez lui une telle faiblesse, qu'au retour, une roue de sa voiture s'étant brisée, il s'élança sur la

route, mais n'eut point la force de se soutenir et tomba sur un genou.

Le lendemain, une fluxion de poitrine se déclara, et le prince devint sourd de l'oreille gauche.

La situation était tellement grave, que le docteur Malfatti demanda que les docteurs Vivenot, Vichret et Turckem fussent appelés en consultation. Il était chargé, de la part de l'empereur, de leur dire qu'ils pouvaient, sans s'inquiéter des considérations politiques qui avaient jusque-là restreint le séjour du duc de Reichstadt à l'Autriche, lui prescrire un voyage dans tous pays qu'ils jugeraient convenable à son rétablissement, la France exceptée.

On prescrivit le voyage d'Italie et le séjour de Naples.

Le malade ne pouvait croire qu'une pareille faveur lui fût accordée, et il envoya le docteur Malfatti chez le prince de Metternich, afin que celui-ci se fit bien assurer de la bouche même du prince, qu'aucun empêchement ne serait mis à son voyage.

— Dites au prince, répondit M. de Metternich, qu'excepté la France, dont il ne dépend pas de moi de lui ouvrir les portes, il peut se rendre dans quelque pays qu'il lui conviendra, l'empereur faisant passer avant toute considération politique le rétablissement de son petit-fils.

Le malade avait raison de craindre :

bientôt il se trouva si faible, qu'il ne pouvait même plus, raisonnablement, être question de voyager.

On prévint l'archiduchesse Marie-Louise de l'état de son fils, et l'on songea à prévenir celui-ci que le moment était venu de recevoir le viatique.

L'étiquette de la cour de Vienne veut que les princes de la famille impériale accomplissent, en présence de toute la cour, cette sombre cérémonie.

Personne n'osait en parler au prince, pas même l'aumônier de la cour, Michel Wagner, qui avait dirigé sa jeunesse dans la vie religieuse, si rigide à la cour de Vienne.

Ce fut une femme qui se chargea, non-

seulement de prévenir le malade, mais encore de donner à cet avis une forme qui devait voiler, aux yeux du prince, une partie de l'horrible vérité.

Cette femme, c'était l'archiduchesse Sophie.

Elle annonça au prince que, devant communier bientôt, elle désirait communier aux pieds de son lit, dans l'espérance que ses prières pour sa guérison seraient plus efficaces dans l'acte mystérieux de l'Eucharistie ; et elle pria le malade de communier en même temps qu'elle, afin que leurs prières montassent ensemble au ciel.

Le prince accepta.

On juge combien fut profond le recueillement, et triste la cérémonie.

Le prince priait pour la délivrance de de l'archiduchesse Sophie, près d'accoucher.

L'archiduchesse Sophie priait pour la guérison du duc de Reichstadt, près de mourir.

Le prince désira être transporté à Schœnbrunn, l'air de Schœnbrunn étant meilleur que celui de Vienne; et le retour du printemps ayant réchauffé l'atmosphère, le docteur appuya ce désir du prince, et le transport eut lieu sans accident grave.

Il y eut même amélioration dans la santé du malade.

Par malheur, un jour, malgré les instances qui lui furent faites pour l'en

détourner, le prince voulut aller promener à Luxembourg, c'est-à-dire à deux lieues de Schœnbrunn, et cela en voiture découverte ; il resta une heure dehors, reçut les hommages des officiers, parla beaucoup, et fut surpris au retour par un violent orage.

Pendant la nuit qui suivit cette journée d'imprudences, il fut atteint d'une fièvre violente, qui amena une soif ardente avec une respiration accélérée et difficile ; une toux violente amena un crachement, presqu'un vomissement de sang, et le prince, pour la première fois, se plaignit d'une violente douleur au côté.

Une nouvelle consultation eut lieu :

les médecins regardèrent l'état du malade comme désespéré.

L'archiduchesse Marie-Louise arriva : c'était la septième fois qu'elle venait à Vienne depuis leur séparation.

Elle avait passé par Trieste pour voir l'empereur qui s'y trouvait dans ce moment ; elle y était tombée malade elle-même, et avait été obligée d'y rester quinze jours.

Encore souffrante, son inquiétude l'avait cependant emporté sur sa faiblesse ; elle s'était remise en route et était arrivée le soir du 24 juin.

Le prince avait désiré aller au-devant de sa mère, mais au premier essai de locomotion, il avait reconnu ses forces insuffisantes.

Cependant la joie de la revoir produisit un heureux effet ; il y eut pendant trois semaines, sinon un mieux sensible dans l'état du malade, du moins arrêt dans la marche de la maladie ; la fièvre s'était affaiblie, les nuits s'écoulaient sans trop de fortes sueurs, et le prince pouvait, sans douleurs, se coucher sur l'un ou l'autre côté.

Mais on connaît la marche absolue des maladies de poitrine ; se prenant ordinairement à de jeunes et vigoureuses organisations qui ne veulent pas mourir, elles semblent de temps en temps, comme le malade lui-même, avoir besoin de repos, et s'arrêtent fatiguées. Mais presque toujours, ce temps d'arrêt est employé par le sombre mineur à creuser toujours une nouvelle sape, et le travail

souterrain se dévoile tout à coup par de nouveaux symptômes qui indiquent que pendant cette halte feinte la maladie a fait de cruels progrès.

La chaleur était devenue très forte, la fièvre eut un fort redoublement, la toux reprit plus opiniâtre que jamais; une seconde vomique se rompit et le prince rendit le sang à pleine bouche.

La population de Vienne prenait un vif intérêt au sort de ce malheureux enfant; on arrêtait dans les rues tous ceux que l'on reconnaissait pour appartenir à sa maison, de toutes parts, arrivaient des lettres indiquant des remèdes qui prouvaient, sinon la science, du moins l'intérêt de ces innocents empiriques.

Dans la nuit du 27 au 28 juin, un

orage terrible éclata ; un de ces orages que l'orgueil des rois, croit échapper à cause d'eux, de la main du Seigneur : la foudre tomba et brisa une des aigles du palais de Schœnbrunn.

Dès-lors, le peuple se rangea de l'avis des médecins et cessa d'espérer.

Puisque la foudre avait frappé un aigle, le fils de Napoléon allait mourir.

Le prince ne sortait plus, seulement, lorsque ses étouffements presque continus lui faisaient croire qu'il trouverait du soulagement dans l'air extérieur, on le portait sur le balcon.

Bientôt, il fut impossible de lui faire quitter le lit ; au moindre mouvement imprimé à son corps, il s'évanouissait.

Alors, il commença à parler de sa mort prochaine, et à avouer le dégoût qu'il avait toujours eu d'une existence qui s'était ouverte avec un si vaste horizon, et que le destin avait forcée de végéter dans un cercle si étroit; était-ce mépris réel, était-ce désir de consoler ceux qui l'entouraient.

Le 21 juillet seulement, il avoua qu'il souffrait horriblement, et murmura à plusieurs reprises ces mots :

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! quand mourrai-je donc ?

Au moment où l'un de ces cris lui échappait, sa mère entra.

Il réprima aussitôt l'expression de douleur répandue sur son visage, et la

reçut avec un sourire, répondit à ses demandes sur sa santé, qu'il se trouvait bien, et fit avec elle des projets de voyage dans le nord de l'Italie.

Le soir, le docteur Malfatti annonça qu'il craignait une crise mortelle pour la nuit suivante : le baron de Moll veilla dans la chambre à côté du prince, mais à son insu ; il n'avait jamais permis que personne veillât près de lui.

Vers une heure, il parut s'assoupir; mais à trois heures et demie du matin, il se souleva tout à coup sur son séant, et après de violents et inutiles efforts pour respirer, il s'écria :

— *Mutter! Mutter! ich gehe unter!*

— **Mère! Mère! je succombe!**

A ce cri, le baron de Moll et le valet de chambre entrèrent, le prirent dans leurs bras, cherchant à le calmer, mais il était aux prises avec la mort.

— *Mutter! Mutter!* répéta-t-il, et il retomba.

Il n'était point encore expiré, mais dans cet état crépusculaire qui sépare la vie de la mort.

On courut chercher l'archiduchesse Marie-Louise et l'archiduc François, dans les bras duquel le duc de Reichstadt avait manifesté le désir de mourir.

Tous les princes accoururent ; Marie-Louise n'eut point la force de rester debout, ni même d'arriver jusqu'au lit ; elle tomba à genoux et fit, en se traî-

nant, les deux ou trois pas qui la séparaient encore de son fils.

Le malade ne pouvait plus parler, mais ses yeux presque éteints purent encore se fixer sur sa mère, et lui indiquer, par un regard, qu'il la reconnaissait.

Cinq heures du matin sonnèrent, il parut entendre la vibration de la pendule et compter les coups.

C'était l'éternité qui venait de tinter pour lui sur le bronze.

Il fit bientôt un signe d'adieu, le prêtre qui l'assistait lui montra le ciel, et à cinq heures huit minutes, sans convulsions, sans effort, sans douleur même, il rendit le dernier soupir.

Il avait vécu vingt-et-un ans quatre mois et deux jours : sa vie avait été obscure ; sa mort fit, en France, une sensation moins vive que celle à laquelle il eût dû s'attendre.

Pour les Français et aux yeux des Français, c'était un prince Autrichien.

Notre nation est une nation orgueilleuse ; elle ne veut point, lorsqu'on a perdu le trône que l'empereur Maximilien, s'il eût été Dieu le père, eût donné à son fils aîné, elle ne veut point qu'on n'ait pas l'air de le regretter, et elle préfère l'homme qui, pour le reconquérir, fait des tentatives presque insensées, à celui qui s'endort dans sa résignation aux décrets de la Providence.

Par un singulier jeu du hasard, le duc

de Reichstadt était mort dans ce même lit où Napoléon vainqueur avait deux fois couché ; la première fois après Austerlitz, la seconde après Wagram.

Le père et le fils s'étaient endormis du dernier sommeil à onze ans de distance l'un de l'autre, et dormaient maintenant couchés sur le sein de la mère commune.

Seulement, l'Océan roulait entre les deux cadavres.

Peut-être nos lecteurs seront-ils curieux de savoir, à vingt-deux ans de distance, l'effet que produisit en France cet événement, qui portait à la fois en lui quelque chose de fatal et de providentiel, et qui arrivait au moment où un roi nouveau essayait d'implanter une dy-

nastie nouvelle sur ce sol Français si rebelle aux dynasties.

Ce fut le premier août seulement que cette nouvelle fut annoncée à Paris.

Nous ouvrons un journal que nous avions envoyé chercher dans un autre but, et nous y lisons l'article suivant, que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs :

Ce journal, c'est le *Constitutionnel.*

Nous ignorons de qui est l'article. Il nous semble bon, voilà tout.

« Le fils de Napoléon est mort ; cette nouvelle, depuis longtemps prévue, a produit dans Paris une sensation douloureuse, mais calme. Cette fin obscure d'une vie à laquelle de si belles destinées avaient été promises, ce pâle et dernier

rayon d'une gloire immense qui achève de s'éteindre, quel triste sujet de méditation. Le deuil du peuple sera profond et sérieux, car c'est dans le peuple surtout que les souvenirs de la gloire impériale ont laissé des traces durables.

» Nous manquons encore de détails sur les derniers moments du fils de Napoléon. Sa mort a été entourée de mystères comme l'avait été sa vie. On assure pourtant qu'il en a vu les approches avec une fermeté d'âme digne de son père. Quand il a compris que l'heure fatale était venue, il a disposé du peu qui lui restait de bien, conformément aux volontés exprimées jadis par l'empereur des Français, en faveur du jeune Louis Napoléon, fils de l'ex-roi de Hollande, qui a combattu dans les rangs des der-

niers défenseurs de la liberté italienne. On assure qu'une lettre écrite par l'illustre mourant, pour annoncer à son cousin cette disposition, contient le témoignage des peines qui ont empoisonné et sans doute abrégé son existence.

» Cette existence a dû être bien amère. Arraché dès le berceau à sa patrie, à sa famille, pour être relégué dans une prison somptueuse, privé de guide à l'âge où sa raison avait tant besoin d'être dirigée, soumis à une étiquette tyrannique, étranger au milieu d'une cour qui l'assiégeait d'hommages suspects, à qui pouvait-il se confier, si ce n'est à des surveillants chargés de le tromper, peut-être de le pervertir? Auprès de qui s'informer de ce qu'il lui importait le plus de connaître, de son sort, de son

avenir, de ses devoirs? Ses précepteurs lui ont, à ce qu'on assure, laissé ignorer longtemps jusqu'à l'histoire de son père. S'il faut en croire le peu d'amis auxquels il a été permis de l'approcher, le jeune Napoléon avait reçu de la nature un esprit droit et un cœur généreux, présents stériles qui n'ont servi qu'à lui rendre sa solitude plus pesante et lui faire accueillir la mort comme un bienfait. Sa vie s'est terminée à propos pour la gloire du nom qu'il portait; il n'aura pas traîné ce grand nom dans un long désœuvrement; il ne l'aura pas déshonoré au service de la politique des cours ou des factions; il n'aura pas joué le rôle ridicule et odieux d'un prétendant, et l'histoire n'aura pas à lui reprocher d'avoir été le fléau de son pays.

» Le jeune Napoléon était aux mains de l'Autriche à la fois un objet de terreur pour elle-même et un épouvantail pour la France de la Restauration. Son nom seul prononcé par M. de Metternich eût fait trembler Louis XVIII et Charles X, et aurait suffi pour repousser toute tentative contraire à la politique autrichienne, et cependant la prudence n'eût point permis de réaliser la menace qu'un tel nom exprimait. Cette menace n'aurait peut-être pas été sans effet, même après la révolution de 1830, sur les hommes d'État qui ont présidé à notre politique, bien qu'elle n'eût pas été plus sérieuse aujourd'hui qu'à une autre époque.

» Voici donc l'Autriche à la fois délivrée de l'effroi qu'elle éprouvait et dé-

sarmée de l'instrument de trouble dont elle disposait contre nous.

» Napoléon II avait en France sinon un parti, du moins de nombreux partisans. C'est un héritage que les factions vont se disputer entre elles et disputer au gouvernement, et qui restera à celui qui saura rallier les masses populaires aux véritables intérêts de la patrie. »

Le reste du journal contenait une manifestation de la presse anglaise, des dépêches télégraphiques sur l'expédition de don Pedro et une analyse de *Mademoiselle de Liron*.

Le lecteur a compris, je l'espère, sans que j'aie besoin de le lui dire, que je ne vais point recommencer le récit de mes pérégrinations en Suisse.

Je remèttrai seulement sous ses yeux trois fragments de mes *Impressions de Voyages* qui sont indispensables à la suite de mon récit.

Au reste, ces trois fragments auront rapport à trois de mes vénérations. Ils expliqueront peut-être la singulière position que le hasard m'a toujours faite, soit près des grandeurs régnantes, soit près des grandeurs déchues.

Ces trois fragments auront rapport à M. de Châteaubriand, à Monseigneur le duc d'Orléans, à Sa Majesté la reine Hortense.

Qu'on me permette de conserver aux morts les titres que je donnais au prince qui devait avoir un trône, à la reine qui avait perdu le sien.

On retrouvera dans ces fragments, publiés en 1834, mes opinions indépendantes. On y verra quelles étranges lueurs de l'avenir illuminaient parfois le poète.

Si un homme d'état eût écrit ce que je vais citer, et surtout ce que je citerai plus tard à propos de *Gaule et France*, cet homme d'état eût passé pour un prophète.

Suivons l'ordre de mes visites, à Lucerne, à Reichenau et à Arenemberg, et commençons par M. de Châteaubriand. A tout seigneur tout honneur.

LES POULES DE M. DE CHATEAUBRIAND.

« La première nouvelle que j'appris

à l'hôtel du Cheval-Blanc, et en effet c'était la plus importante, était que M. de Châteaubriand habitait Lucerne. On se rappelle qu'après la révolution de Juillet, notre grand poète, qui avait voué sa plume à la défense de la dynastie déchue, s'exila volontairement, et ne revint à Paris que lorsqu'il y fut rappelé par l'arrestation de la duchesse de Berri; il demeurait à l'hôtel de l'Aigle.

Je m'habillai aussitôt, dans l'intention d'aller lui faire une visite.

Je ne le connaissais pas personnellement; à Paris, je n'eusse point osé me présenter à lui; mais hors de France, à Lucerne, isolé comme il l'était, je pensai qu'il y aurait peut-être quelque plaisir pour lui à voir un compatriote.

J'allai donc hardiment me présenter à l'hôtel de l'Aigle. Je demandai M. de Châteaubriand au garçon de l'hôtel; il me répondit qu'il venait de sortir pour donner à manger à ses poules. Je le fis répéter, croyant avoir mal entendu, mais il me fit une seconde fois la même réponse.

Je laissai mon nom, en réclamant en même temps la faveur d'être reçu le lendemain, car il commençait à se faire tard, et les courses continues que j'avais faites depuis Brigg, le peu de repos que j'avais pris depuis les trois ou quatre dernières étapes, me faisaient sentir que je n'aurais pas trop du reste du jour et de la nuit pour me remettre tout à fait. Quant à Francesco, toute ville était pour lui Capoue.

Le lendemain, je reçus une lettre de M. de Châteaubriand envoyée dès la veille, mais qu'on ne m'avait pas remise, de peur de m'éveiller. C'était une invitation à déjeûner pour dix heures; il en était neuf, je n'avais pas de temps à perdre. Je sautai à bas de mon lit et je m'habillai. Il y avait bien longtemps que je désirais voir M. de Châteaubriand; mon admiration pour lui était une religion d'enfance, c'était l'homme dont le génie s'était écarté le premier du chemin battu, pour frayer à notre jeune littérature la route qu'elle a suivie depuis, il avait suscité, à lui seul, plus de haines que tous les cénacles ensemble; c'était le roc que les vagues de l'envie, encore émues contre nous, avaient vainement battu pendant cinquante ans; c'était la

lime sur laquelle s'étaient usées les dents dont les racines avaient essayé de nous mordre.

Aussi, lorsque je mis le pied sur la première marche de l'escalier, le cœur faillit me manquer. Tout à fait inconnu, il me semblait que j'eusse été moins écrasé de cette immense supériorité, car alors, le point de comparaison eût manqué pour mesurer nos deux hauteurs; et je n'avais pas la ressource de dire, comme le Stromboli au mont Rosa: « Je ne suis qu'une colline, et je renferme un volcan. » Arrivé sur le palier, je m'arrêtai; le cœur me battait avec violence, j'eusse moins hésité, je crois, à frapper à la porte d'un conclave. Peut-être en ce moment M. de Châteaubriand croyait-il que je le faisais atten-

dre par impolitesse, tandis que je n'osais entrer par vénération; enfin, j'entendis le garçon qui montait l'escalier, je n'osai rester plus longtemps à cette porte, je frappai. Ce fut M. de Châteaubriand lui-même qui me vint ouvrir; certes, il dut se former une singulière opinion de mes manières, s'il n'attribua pas mon embarras à sa véritable cause. Je balbutiais comme un provincial, je ne savais si je devais passer devant ou derrière lui; je crois que, comme M. Parseval devant Napoléon, s'il m'eût demandé mon nom, je n'aurais su que lui répondre. Il fit mieux, il me tendit la main.

Pendant tout le déjeûner, nous parlâmes. Il envisagea, les unes après les autres, toutes les questions politiques

qui se débattaient à cette époque, depuis la tribune jusqu'au club, et cela avec cette lucidité de l'homme de génie qui pénètre au fond des choses, et des hommes qui estiment à leur valeur les convictions et les intérêts, et qui ne s'illusionnent sur rien. Je demeurai convaincu que M. de Châteaubriand regardait dès-lors le parti auquel il appartenait comme perdu, croyant tout l'avenir dans le républicanisme social, et demeurait attaché à sa cause, plus encore parce qu'il la voyait malheureuse, que parce qu'il la croyait bonne. Il en est ainsi de toutes les grandes âmes : il faut qu'elles se dévouent à quelque chose; quand ce n'est pas aux femmes, c'est aux rois; quand ce n'est pas aux rois, c'est à Dieu. Je ne pus m'empêcher de faire

observer à M. de Châteaubriand que ses théories, royalistes par la forme, étaient républicaines par le fond.

— Cela vous étonne? me dit-il en souriant. Je le lui avouai. — Je le crois, cela m'étonne encore bien davantage, continua-t-il. J'ai marché sans le vouloir, comme un rocher que le torrent roule, et maintenant, voilà que je me trouve plus près de vous que vous de moi!... Avez-vous vu le lion de Lucerne? — Pas encore. — Eh bien, allons-lui faire une visite, c'est le monument le plus important de la ville, vous savez à quelle occasion il a été érigé? — En mémoire du dix août. — C'est cela. — Est-ce une belle chose? — C'est mieux que cela, c'est un beau souvenir. — Il n'y a qu'un malheur, c'est que le sang

répandu pour la monarchie était acheté à une république, et que la mort de la garde suisse n'a été que le paiement exact d'une lettre de change. — Cela n'en est pas moins remarquable, dans une époque où il y avait tant de gens qui laissaient protester leurs billets.

Comme on voit, ici nous différions dans nos idées; c'est le malheur des opinions qui partent de deux principes opposés; toutes les fois que le besoin les rapproche, elles s'entendent sur les théories, mais elles se séparent sur les faits. Nous arrivâmes en face du monument, situé à quelque distance de la ville, dans le jardin du général Pfyffer; c'est un rocher taillé à pic dont le pied est baigné par un bassin circulaire, une grotte de quarante-quatre pieds de lon-

gueur sur quarante-huit pieds d'élévation, a été creusée dans ce rocher, et dans cette grotte, un jeune sculpteur de Constance, nommé Ahorn, a, sur un modèle en plâtre de Thorwaldsen, taillé un lion colossal percé d'une lance dont le tronçon est resté dans la plaie, et qui expire en couvrant de son corps le bouclier fleurdelisé qu'il ne peut plus défendre. Au-dessus de la grotte, on lit ces mots : *Helvetiorum fidei ac virtuti*; et au-dessous d'elle, les noms des officiers et des soldats qui périrent le 10 août. Les officiers sont au nombre de vingt-six, et les soldats de sept cent soixante. Ce monument prenait, au reste, un intérêt plus grand de la nouvelle révolution qui venait de s'accomplir et de la nouvelle fidélité qu'avaient déployée les

Suisses. Cependant, chose bizarre, l'invalide qui garde le lion nous parla beaucoup du 10 août, mais ne nous dit pas un mot du 29 juillet. La plus nouvelle des deux catastrophes était celle qu'on avait déjà oubliée ; c'est tout simple : 1830 n'avait chassé que le roi, et 1790 avait chassé la royauté. Je montrai à M. de Châteaubriand les noms de ces hommes qui avaient si bien fait honneur à leur signature, et je lui demandai si l'on élevait un pareil monument en France, quels seraient les noms qu'on pourrait inscrire sur la pierre funéraire de la royauté, pour faire pendant à ces noms populaires. — Pas un, me répondit-il. — Comprenez-vous cela? — Parfaitement, les morts ne se font pas tuer.

L'histoire de la Révolution de Juillet était tout entière dans ces mots : la noblesse est le véritable bouclier de la royauté; tant qu'elle l'a porté au bras, elle a repoussé la guerre étrangère et étouffé la guerre civile ; mais du jour, où, dans sa colère, elle l'a imprudemment brisé, elle s'est trouvée sans défense. Louis XI avait tué les grands vassaux; Louis XIII les grands seigneurs et Louis XIV les aristocrates, de sorte que lorsque Charles X a appelé à son secours les d'Armagnac, les Montmorency et les Lauzun, sa voix n'a évoqué que des ombres et des fantômes. Maintenant, me dit M. de Châteaubriand, si vous avez vu tout ce que vous vouliez voir, allons donner à manger à mes poules. — Au fait, vous me rappelez

une chose, c'est que lorsque je me suis présenté hier à votre hôtel, le garçon m'a dit que vous étiez sorti pour vous livrer à cette champêtre occupation; votre projet de retraite irait-il jusqu'à vous faire fermier? — Pourquoi pas. Un homme dont la vie aurait été, comme la mienne, poussée par le caprice, la poésie, les révolutions et l'exil sur les quatre parties du monde, serait bien heureux, ce me semble, non pas de posséder un châlet dans ces montagnes, je n'aime pas les Alpes, mais un herbage en Normandie ou une métairie en Bretagne; je crois décidément que c'est la vocation de mes vieux jours. — Permettez-moi d'en douter. Vous vous souviendrez de Charles-Quint à Saint-Just; vous n'êtes pas de ces empereurs qui

abdiquent ou de ces rois qu'on détrône; vous êtes de ces princes qui meurent sous un dais et qu'on enterre, comme Charlemagne, les pieds sur leur bouclier, l'épée au flanc, la couronne en tête, le sceptre à la main. — Prenez garde, il y a longtemps qu'on ne m'a flatté, et je serais capable de m'y laisser reprendre. Allons donner à manger à mes poules.

Sur mon honneur, j'aurais voulu tomber à genoux devant cet homme, tant je le trouvais à la fois simple et grand!

Nous nous engageâmes sur le pont de la Cour, qui conduit à la partie de la ville qui est séparée par un bras du lac; c'est le pont couvert le plus long de la

Suisse, après celui de Rapperschwyll; il a treize cent quatre-vingts pieds et est orné de deux cent trente-huit sujets tirés de l'ancien et du nouveau Testament. Nous nous arrêtâmes aux deux tiers à peu près de son étendue, à quelque distance d'un endroit couvert de roseaux. M. de Châteaubriand tira de sa poche un morceau de pain qu'il y avait mis après le déjeûner, et commença de l'émietter dans le lac. Aussitôt une douzaine de poules d'eau sortirent de l'espèce d'île que formaient les roseaux et vinrent en hâte se disputer le repas que leur préparait à cette heure la main qui avait écrit le *Génie du Christianisme*, les *Martyrs* et le *Dernier des Abencerrages*. Je regardai longtemps, sans rien dire, le singulier spectacle de cet homme pen ché

sur le pont, les lèvres contractées par un sourire, mais les yeux tristes et graves. Peu à peu, son occupation devint machinale; sa figure prit une expression de mélancolie profonde; ses pensées passèrent sur son large front comme des nuages au ciel; il y avait parmi elles des souvenirs de patrie, de famille, d'amitiés tendres, plus sombres que les autres. Je devinai que ce moment était celui qu'il s'était réservé pour penser à la France. Je respectai cette méditation tout le temps qu'elle dura. A la fin, il fit un mouvement et poussa un soupir. Je m'approchai de lui. Il se souvint que j'étais là et me tendit la main.

— Mais si vous regrettez tant Paris, lui dis-je, pourquoi n'y pas revenir?

Rien ne vous en exile, et tout vous y rappelle.

— Que voulez-vous que j'y fasse? me dit-il. J'étais à Cauterets lorsqu'arriva la révolution de Juillet. Je revins à Paris. Je vis un trône dans le sang et l'autre dans la boue, des avocats faisant une Charte, un roi donnant des poignées de main à des chiffonniers. C'était triste à en mourir, surtout quand on est plein comme moi des grandes traditions de la Monarchie. Je m'en allai.

— D'après quelques mots qui vous sont échappés ce matin, j'avais cru que vous reconnaissiez la souveraineté populaire. — Oui, sans doute, il est bon que de temps en temps la royauté se retrempe à sa source, qui est l'élection.

Mais, cette fois, on a sauté une branche de l'arbre, un anneau de la chaîne, c'était Henri V qu'il fallait élire, et non Louis-Philippe. — Vous faites peut-être un triste souhait pour ce pauvre enfant, répondis-je, les rois du nom de Henri sont malheureux en France. Henri Ier a été empoisonné; Henri II tué dans un tournoi; Henri III et Henri IV ont été assassinés! — Eh bien! mieux vaut, à tout prendre, mourir du poignard que de l'exil, c'est plutôt fait, et on souffre moins. — Mais vous, ne reviendrez-vous pas en France, voyons?

— Si la duchesse de Berry, après avoir fait la folie de revenir dans la Vendée, fait la sottise de s'y laisser prendre, je reviendrai à Paris pour la défendre devant ses juges, puisque mes

conseils n'auront pu l'empêcher d'y paraître. — Sinon?... — Sinon, continua M. de Châteaubriand en émiettant un second morceau de pain, je continuerai à donner à manger à mes poules.

Deux heures après cette conversation, je m'éloignais de Lucerne sur un bateau conduit par deux rameurs.

Les Grisons. — Les billets du Palais-Royal et du parc de Monceaux. — Quatre tableaux de bataille d'Horace Vernet, un tableau de genre de Couderc. — Lettre à M. le duc d'Orléans.

Je me trouvais dans les Grisons, à une dizaine de lieues de la petite ville de Reicheneau, dont le nom éveillait un singulier souvenir dans ma mémoire.

J'avais été, pendant mon séjour dans

les bureaux du duc d'Orléans, longtemps chargé de donner des billets aux personnes qui désiraient visiter les appartements du Palais-Royal et se promener au parc de Monceaux.

On visitait les appartements les samedis, et l'on se promenait dans le parc les jeudis et les dimanches.

Le jour où l'on visitait les appartements, le duc, la duchesse, madame Adélaïde et le reste de la famille princière, se confinaient dans l'une des deux chambres où ils demeuraient séquestrés de dix heures du matin à quatre heures du soir, et encore arrivait-il bien souvent que quelque visiteur indiscrets, tandis que le valet de pied était occupé d'un autre côté, tournait une clé,

entre-bâillait une porte, allongeait la tête, et plongeait dans le *retiro* royal.

La première chose que l'on visitait, celle que l'on visitait surtout avec le plus de curiosité, c'était la galerie des tableaux.

Non pas que tous les tableaux fussent bons, il s'en fallait, Dieu merci ; mais, il y en avait quelques-uns qui, à cette époque, faisaient scandale.

C'étaient les tableaux de batailles de Vernet.

Quatre chefs-d'œuvre, quatre merveilles : la bataille de Montmirail, de Hanau, de Jemmapes et de Valmy.

Mais il y avait surtout dans la bataille

de Montmirail un point qui attirait les yeux.

C'était au lointain, dans une allée d'arbres, perdu dans la brume, un cavalier courant sur un cheval blanc.

Cheval et cavalier avaient bien, à eux deux, quatre centimètres de long sur cinq centimètres de haut.

Ce cavalier, qu'on devinait plutôt qu'on ne le voyait, c'était l'empereur Napoléon.

Cette petite tache blanche et grise avait empêché le tableau d'être admis à l'exposition.

Il en résultait que cette année-là, je ne saurais trop dire laquelle, Horace Vernet avait annoncé que son atelier

était ouvert au public, et que le public, au lieu de se diriger vers l'exposition, s'était dirigé vers l'atelier d'Horace Vernet.

Puis, quand on avait bien regardé ces quatre tableaux de batailles pour lesquels on venait surtout, le valet de pied disait :

— Messieurs et mesdames, voulez-vous venir par ici, s'il vous plaît !

On suivait le valet de pied.

Le valet de pied conduisait la société devant un petit tableau de genre représentant un beau jeune homme en habit bleu, en culotte de peau, les yeux levés au ciel, montrant du bout du doigt à une douzaine d'enfants, dont il est en-

touré, le mot *France* écrit sur un globe terrestre.

Ce beau jeune homme, c'était le duc d'Orléans, alors exilé, et donnant, au collége de Reichenau, des leçons de géographie et de mathématiques.

Je voyais encore ce petit tableau de genre. Je n'étais, comme je l'ai dit, qu'à une dizaine de lieues de Reicheneau; je résolus de visiter cette salle, où le roi de France actuel avait passé, en gagnant cinq francs par jour, une des plus honorables années de sa vie.

J'avais souvent entendu dire que, malgré ses seize millions de liste civile et son château des Tuileries, peut-être même à cause de son château des Tuile-

ries et de ses seize millions de rente, il murmurait quelquefois :

— O Reicheneau ! Reicheneau !

Je fis donc mes dix lieues, dont deux ou trois en côtoyant le Rhin, couleur d'ardoise à cet endroit-là, lui si bleu en Allemagne, et j'arrivai à Reicheneau.

Le même jour, j'écrivis au duc d'Orléans la lettre suivante, qui se trouve entièrement reproduite dans mes *Impressions de Voyage* :

« Reicheneau, 29 juillet 1832.

» Monseigneur,

» La date de cette lettre, le lieu d'où elle est datée vous expliqueront facile-

ment le sentiment auquel je cède en l'adressant à Votre Altesse.

» Je viens parler non pas au prince royal héritier de la couronne de France, de Sa Majesté le roi Louis-Philippe, actuellement régnant — mais au duc de Chartres, élève à Henri IV, du duc d'Orléans professeur à Reicheneau.

» J'écris à Votre Altesse de cette même salle où votre père exilé a enseigné les mathématiques et la géographie, ou plutôt de cette même salle, pressé par l'heure de la poste, j'envoie à Votre Altesse la page que je viens de déchirer de mon album :

REICHENEAU.

« Ce petit village des Grisons n'a rien

de remarquable que l'anecdote étrange à laquelle son nom se rattache.

»Vers la fin du dernier siècle, le bourgmestre Tscharner, de Coire, avait établi une école à Reicheneau : on était en quête, dans le canton, d'un professeur de français, lorsqu'un jeune homme se présenta à M. Boul, directeur de l'établissement, porteur d'une lettre de recommandation signée par le bailli Aloys-Toost, de Zitzers ; le jeune homme était français, parlait sa langue maternelle, l'anglais et l'allemand, et pouvait, outre ces trois langues, professer les mathématiques, la physique et la géographie. La trouvaille était trop rare et trop merveilleuse pour que le directeur du collége la laissât échapper. D'ailleurs, le

jeune homme était modeste dans ses prétentions.

» M. Boul fit prix avec lui, à quatorze cents francs par an, et le nouveau professeur, immédiatement installé, entra en fonctions. Ce jeune professeur était Louis-Philippe d'Orléans, duc de Chartres, aujourd'hui roi de France.

» Ce fut, je l'avoue, avec une émotion mêlée de fierté que, sur les lieux mêmes, dans cette chambre située au milieu du corridor, avec sa porte d'entrée à deux battants, ses portes latérales à fleurs peintes, ses cheminées placées aux angles, ses tableaux Louis XV entourés d'arabesques d'or, et son plafond ornementé, que dans cette chambre, dis-je, où avait professé le duc de Chartres, je

me fis donner des renseignements sur cette singulière vicissitude d'une fortune royale qui, ne voulant pas mendier le pain de l'exil, l'avait dignement acheté de son travail. Un seul professeur, collègue du duc d'Orléans, et un seul écolier son élève, existaient encore en 1832, époque à laquelle je visitai leur collége, le professeur et le romancier Zschokke, et l'écolier, le bourgmestre Tscharner, fils de celui-là même qui avait fondé l'école. Quant au digne bailly Aloys-Toost, il est mort en 1827, et a été enterré à Zitzers sa ville natale. Aujourd'hui, il ne reste plus rien à Reicheneau du collége où professa un futur roi de France, si ce n'est la chambre d'étude que nous avons décrite et la chapelle attenante au corridor avec sa tri-

bune et son autel surmonté d'un crucifix peint à fresques. Quant au reste des bâtiments, ils sont devenus une espèce de villa appartenant au colonel Pastaluzzi, et ce souvenir si honorable pour tout Français, qu'il mérite d'être rangé parmi nos souvenirs nationaux, menacerait de disparaître avec la génération des vieillards qui s'éteint, si nous ne connaissions un homme au cœur artiste, noble et grand, qui ne laissera rien oublier, nous l'espérons, de ce qui est honorable pour lui et pour la France.

» Cet homme, c'est vous, monseigneur Ferdinand d'Orléans, vous qui, après avoir été notre camarade de collége, serez aussi notre roi; vous qui, du trône où vous monterez un jour, toucherez d'une main à la vieille monarchie, de

l'autre à la jeune république ; vous qui hériterez des galeries où sont renfermées les batailles de Taillebourg et de Fleurus, de Bovines et d'Aboukir, d'Azincourt et de Marengo ; vous qui n'ignorez pas que les fleurs de lis de Louis XIV sont les fleurs de lance de Clovis ; vous qui savez si bien que toutes les gloires d'un pays sont des gloires, quelque soit le temps qui les a vues naître et le soleil qui les a fait fleurir ; vous, enfin, qui de votre bandeau royal pourrez lier deux mille ans de souvenirs et en faire le faisceau consulaire des licteurs qui marcheront devant vous, alors, il sera beau à vous, monseigneur, de vous rappeler ce petit port isolé où, passager battu par la mer de l'exil, matelot poussé par le vent de la proscription, votre père a trouvé un

si noble abri contre la tempête; il sera grand à vous, monseigneur, d'ordonner que le toit hospitalier se relève pour l'hospitalité, et sur la place même où croûle l'ancien édifice, d'en élever un nouveau destiné à recevoir tout fils de proscrit qui viendrait, la bâton de l'exil à la main, frapper à ses portes comme votre père y est venu, et cela, quelles que soient son opinion et sa patrie, qu'il soit menacé par la colère des peuples ou poursuivi par la haine des rois, car, monseigneur, l'avenir serein et azuré pour la France, qui a accompli son œuvre révolutionnaire est gros de tempêtes pour le monde; nous avons tant semé de liberté dans nos courses à travers l'Europe, que la voilà qui de tous côtés sort de terre comme les épis au mois de

mai, si bien qu'il ne faut qu'un rayon de notre soleil pour mûrir les plus lointaines moissons. Jetez les yeux sur le passé, monseigneur, et ramenez-les sur le présent. Avez-vous jamais senti plus de tremblements de trônes et rencontré par les grands chemins autant de voyageurs découronnés? Vous voyez bien, monseigneur, qu'il vous faudra fonder un jour un asile, ne fût-ce que pour les fils de roi, dont les pères ne pourront pas, comme le vôtre, être professeur à Reicheneau. »

Je voulais revenir de Reichenau par Arenemberg. Ces sortes d'oppositions d'un professeur de mathématiques, roi de France, avec une reine de Hollande exilée, plaisent aux imaginations des poètes. D'ailleurs si, tout enfant, j'a-

vais entendu dire grand mal de Napoléon, j'avais entendu dire tant de bien de Joséphine.

Or, qu'était-ce pour moi que la reine Hortense? Joséphine ressuscitée? Je tenais donc à voir la reine Hortense, et un détour de cinquante lieues n'était rien, comparé à ce désir.

Au reste, comme je ne veux pas que l'on prenne ces lignes pour une flatterie tard venue, et que je tiens à ce que l'on me sache incapable de flatter autre chose que les exilés et les morts, j'écrirai ici sur la reine Hortense ce que j'écrivais en 1832 :

Je copie les lignes suivantes dans mes *Impressions de Voyages :*

« Or, comme le château d'Arenem-

berg est situé à une demi-lieue seulement de Constance, il me prit un grand désir de mettre mes hommages aux pieds de cette majesté déchue et de voir ce qui restait d'une reine dans une femme, lorsque le destin lui a arraché la couronne du front, le sceptre de la main, le manteau des épaules, et de cette reine surtout, de cette gracieuse fille de Joséphine Beauharnais, de cette sœur d'Eugène, de ce diamant de la couronne de Napoléon.

» J'en avais tant entendu parler dans ma jeunesse comme d'une belle et bonne fée bien gracieuse et bien secourable, et cela par les filles auxquelles elle avait donné une dot, par les mères dont elle avait racheté les enfants, par les condamnés dont elle avait obtenu la grâce,

que j'avais un culte pour elle. Joignez à cela le souvenir des romances que ma sœur chantait, qu'on disait de cette reine et qui s'étaient tellement répandues de ma mémoire dans mon cœur, qu'aujourd'hui encore, quoiqu'il y ait vingt ans que j'ai entendu ces vers et cette musique, je répéterais les uns sans en oublier un mot et noterais les autres sans transposer une note. C'est que des romances de reine, c'est qu'une reine qui chante, cela ne se voit que dans les *Mille et une Nuits*, et cela était resté dans mon esprit comme un étonnement doré (1). »

Je n'avais pour la comtesse de Saint-

(1) Que l'on n'oublie pas que ceci était écrit sous Louis-Philippe, au temps de la proscription des Napoléon.

Leu aucune lettre de recommandation ; mais j'espérais que mon nom ne lui était pas tout à fait inconnu. J'avais déjà donné à cette époque *Henri III*, *Christine*, *Antony*, *Richard d'Arlington*, *Charles VII* et *la Tour de Nesle*.

Lorsque j'arrivai à Arenemberg, il était trop matin pour me présenter à la reine. Je laissai ma carte chez madame Parquin, lectrice de la comtesse de Saint-Leu et sœur du célèbre avocat de ce nom, et je profitai d'une jolie petite tempête qui venait de s'élever pour aller faire une promenade sur le lac.

Lorsque je revins, je trouvai une invitation à dîner qui m'attendait à l'hôtel.

Puis une lettre de France était venue

me chercher là avec une intelligence qui faisait le plus grand honneur à la poste suisse.

La lettre contenait l'ode manuscrite d'Hugo sur la mort du roi de Rome.

Je me rendis à pied chez la reine, et je lus la lettre en m'y rendant.

On peut voir dans mes *Impressions de Voyages* tous les détails de cette gracieuse hospitalité que la reine me força de prolonger pendant trois jours. Je ne reproduis ici que les détails d'une conversation dans laquelle on trouvera une étrange profession de foi dans le présent, lorsqu'on voudra bien se rappeler que *le présent* de cette époque correspondait à septembre 1832, et une singulière prévision de l'avenir.

UNE PROMENADE DANS LE PARC D'ARENEMBERG.

« Nous fîmes à peu près cent pas en silence la reine et moi.

Le premier, je l'interrompis :

— Je crois que vous avez quelque chose à me dire, madame la duchesse? lui demandai-je.

— C'est vrai, dit-elle en me regardant, je voulais vous parler de Paris; qu'y avait-il de nouveau quand vous l'avez quitté?

— Beaucoup de sang dans les rues, beaucoup de blessés dans les hôpitaux, pas assez de prisons et trop de prisonniers.

— Vous avez vu les 5 et 6 juin?

— Oui, madame.

— Pardon, je vais être indiscrète, peut-être; mais d'après quelques mots que vous avez dit hier, je crois que vous êtes républicain.

Je souris.

— Vous ne vous êtes pas trompée, madame la duchesse, et cependant, grâce au sens et à la couleur que les journaux qui représentent le parti auquel j'appartiens et dont je partage toutes les sympathies, mais non tous les systèmes, ont fait prendre à ce mot, avant d'accepter la qualification que vous me donnez, je vous demanderai la permission de vous faire un exposé de

principes. — A toute autre femme, une pareille profession de foi serait ridicule; mais à vous, madame la duchesse, à vous qui, comme reine, avez dû entendre autant de paroles austères que vous avez dû écouter de mots frivoles comme femme, je n'hésiterai point à dire par quel point je touche au républicanisme social, et par quelle dissidence je m'éloigne du républicanisme révolutionnaire.

— Vous n'êtes donc point d'accord entre vous ?

— Notre espoir est le même, madame; mais les moyens par lesquels chacun veut procéder sont différents. Il y en a qui parlent de couper les têtes et de diviser les propriétés; ceux-là, ce sont les

ignorants et les fous; il vous paraît étonnant que je ne me serve pas pour les désigner d'un nom plus énergique; c'est inutile, ils ne sont ni craints ni à craindre; ils se croient fort en avant et sont tout à fait en arrière; ils datent de 1793 et nous sommes en 1832. Le gouvernement de Louis-Philippe fait semblant de les redouter beaucoup et serait bien fâché qu'ils n'existassent point; car leurs théories sont le carquois où il prend ses armes; ceux-là ce ne sont point les républicains, ce sont les *républiqueurs*.

Il y en a d'autres qui oublient que la France est la sœur aînée des nations, qui ne se souviennent plus que son passé est riche de tous les souvenirs, et qui vont chercher parmi les constitutions

suisse, anglaise et américaine celle qui serait la plus applicable à notre pays; ceux-là, ce sont les rêveurs et les utopistes; tout entiers à leurs théories de cabinet, ils ne s'aperçoivent pas dans leurs applications imaginaires, que la constitution d'un peuple ne peut être durable qu'autant qu'elle est née de sa situation géographique, qu'elle ressort de sa nationalité et qu'elle s'harmonise avec ses mœurs. Il en résulte que comme il n'y a pas, sous le ciel, deux peuples dont la situation géographique, dont la nationalité et dont les mœurs soient identiques, plus une constitution est parfaite, plus elle est individuelle, et moins, par conséquent, elle est applicable à une autre localité, qu'à celle qui lui a donné naissance; ceux-là, ce ne sont point

non plus les républicains, ce sont les *républiquistes.*

Il y en a d'autres qui croient qu'une opinion, c'est un habit bleu barbeau, un gilet à grands revers, une cravate flottante et un chapeau pointu; ceux-là, ce sont les parodistes et les aboyeurs. Ils excitent les émeutes, mais se gardent bien d'y prendre part; ils élèvent des barricades et laissent les autres se faire tuer derrière; ils compromettent leurs amis et vont partout, se cachant comme s'ils étaient compromis eux-mêmes; ceux-là, ce ne sont point encore les républicains, ce sont les *républiquets.*

Mais il y en a bien d'autres, madame, pour qui l'honneur de la France est chose sainte, et à laquelle ils ne veulent

pas que l'on touche, pour qui la parole donnée est un engagement sacré, qu'ils ne peuvent souffrir de voir rompre même de roi à peuple, dont la noble et vaste fraternité s'étend à tout pays qui souffre, à toute nation qui se réveille; ils ont été verser leur sang en Belgique, en Italie et en Pologne, et sont revenus se faire tuer ou prendre au Cloître Saint-Méry; ceux-là, madame, ce sont les puritains et les martyrs. Un jour viendra où non-seulement on rappellera ceux qui sont exilés, où non-seulement on ouvrira les prisons de ceux qui sont captifs, mais encore où l'on cherchera les cadavres de ceux qui sont morts pour leur élever des tombes. Tout le tort que l'on peut leur reprocher, c'est d'avoir devancé leur époque et d'être nés trente

ans trop tôt; ceux-là, madame, ce sont les vrais républicains.

— Je n'ai pas besoin de vous demander, me dit la reine, si c'est à ceux-là que vous appartenez?

— Hélas! madame, lui répondis-je, je ne puis pas me vanter tout à fait de cet honneur. Oui, certes, à eux toutes mes sympathies. Mais au lieu de me laisser emporter à mon sentiment, j'en ai appelé à ma raison. J'ai voulu faire pour la politique ce que Faust a fait pour la science: descendre et toucher le fond. Je suis resté un an plongé dans les abîmes du passé. J'y étais entré avec une opinion instinctive, j'en suis sorti avec une conviction raisonnée. Je vis que la révolution de 1830 nous avait fait faire

un pas, il est vrai, mais que ce pas nous avait conduits tout simplement de la monarchie aristocratique à la monarchie bourgeoise, et que cette monarchie bourgeoise était une ère qu'il fallait épuiser avant d'arriver à la magistrature populaire. Dès-lors, madame, sans rien faire pour me rapprocher du gouvernement dont je m'étais éloigné, j'ai cessé d'en être l'ennemi. Je le regarde tranquillement poursuivre sa période dont je verrai probablement la fin. J'applaudis à ce qu'il fait de bon. Je proteste contre ce qu'il fait de mauvais, mais tout cela sans enthousiasme et sans haine. Je ne l'accepte ni le récuse. Je le subis. Je ne le regarde pas comme un bonheur, mais je le crois une nécessité.

— Mais à vous entendre, il n'y aurait pas chance qu'il changeât ?

— Non, madame, pendant longues années, du moins.

— Si cependant le duc de Reichstadt n'était point mort et qu'il eût fait une tentative ?

— Il eût échoué ; du moins, je le crois..

— C'est vrai. J'oubliais qu'avec vos opinions républicaines, Napoléon doit n'être pour vous qu'un tyran.

— Je vous demande pardon, madame, je l'envisage sous un autre point de vue. A mon avis, Napoléon est un de ces hommes élus dès le commencement des temps, et qui ont reçu de Dieu une mis-

sion providentielle. Ces hommes, madame, on les juge, non point selon la volonté humaine qui les a fait agir, mais selon la sagesse divine qui les a inspirés ; non pas selon l'œuvre qu'ils ont faite, mais selon le résultat qu'elle a produit.

Quand leur mission est accomplie, Dieu les rappelle ; ils croient mourir, ils vont rendre compte.

— Et, selon vous, quelle était la mission de l'empereur ?

— Une mission de liberté !

— Savez-vous que tout autre que moi vous en demanderait la preuve ?

— Et je la donnerai, même à vous.

— Voyons, vous n'avez point idée à quel degré cela m'intéresse.

— Lorsque Napoléon, ou plutôt Bonaparte, apparut à nos pères, madame, la France sortait, non pas d'une république, mais d'une révolution. Dans un de ses accès de fièvre politique, elle s'était jetée si fort en avant des autres nations, qu'elle avait rompu l'équilibre du monde. Il fallait un Alexandre à ce Bucéphale, un Androclès à ce lion. Le 13 vendémiaire les mit face à face; la révolution fut vaincue; les rois, qui auraient dû reconnaître un frère au canon de la rue Saint-Honoré, crurent avoir un ennemi dans le dictateur du 18 brumaire; ils prirent pour le consul d'une République celui qui était déjà le chef d'une monarchie, et, insensés qu'ils

étaient, au lieu de l'emprisonner dans une paix générale, ils lui firent une guerre européenne. Alors, Napoléon appela à lui tout ce qu'il y avait de jeune, de brave et d'intelligent en France, et le répandit sur le monde. Homme de réaction pour nous, il se trouva être en progrès sur les autres. Partout où il passa, il jeta aux vents le blé des révolutions. L'Italie, la Prusse, l'Espagne, le Portugal, la Pologne, la Belgique, la Russie elle-même ont tour à tour appelé leurs fils à la moisson sacrée, et lui, comme un laboureur fatigué de sa journée, il a croisé les bras et les a regardé faire du haut de son roc de Sainte-Hélène. C'est alors qu'il eut une révélation de sa mission divine et qu'il laissa tomber

de ses lèvres la prophétie d'une Europe républicaine.

— Et croyez-vous, reprit la reine, que si le duc de Reichstadt ne fût pas mort, il eut continué l'œuvre de son père?

— A mon avis, madame, les hommes comme Napoléon n'ont pas de père et n'ont pas de fils; ils naissent, comme des météores, dans le crépuscule du matin, traversent d'un horizon à l'autre le ciel qu'ils illuminent, et vont se perdre dans le crépuscule du soir.

— Savez-vous que ce que vous dites là est peu consolant pour ceux de sa famille qui conserveraient quelque espérance?

— Cela est ainsi, madame, car nous

ne lui avons donné une place dans notre ciel qu'à la condition qu'il ne laisserait pas d'héritier sur la terre.

— Et cependant, il a légué son épée à son fils.

— Le don lui a été fatal, madame, et Dieu a cassé le testament.

— Mais vous m'effrayez ; car son fils, à son tour, l'a léguée au mien.

— Elle sera lourde à porter à un simple officier de la Confédération suisse.

— Oui, vous avez raison ; car cette épée, c'est un sceptre.

— Prenez garde de vous égarer, madame. J'ai bien peur que vous viviez dans cette atmophère trompeuse et enivrante qu'emportent avec eux les exilés.

Le temps, qui continue de marcher pour le reste du monde, semble s'arrêter pour les proscrits ; ils voient toujours les hommes et les choses comme ils les ont quittés, et cependant les hommes changent de face et les choses d'aspect ; la génération qui a vu passer Napoléon revenant de l'île d'Elbe s'éteint tous les jours, madame, et cette marche miraculeuse n'est déjà plus un souvenir, c'est un fait historique.

— Ainsi, vous croyez qu'il n'y a plus d'espoir, pour la famille Napoléon, de rentrer en France ?

— Si j'étais le roi, je la rapellerais demain.

— Ce n'est point ainsi que je veux dire.

— Autrement, il y a peu de chances.

— Quel conseil donneriez-vous à un membre de cette famille qui rêverait la résurrection de la gloire et de la puissance napoléoniennes ?

— Je lui donnerais le conseil de se réveiller.

— Et s'il persistait, malgré ce premier conseil, qui, à mon avis aussi, est le meilleur, et qu'il vous en demandât un second ?

— Alors, madame, je lui dirais d'obtenir la radiation de son exil, d'acheter une terre en France, de se servir de l'éminente popularité de son nom pour se faire élire député, de tâcher, par son

talent, de disposer de la majorité de la Chambre, et de s'en servir pour déposer Louis-Philippe et se faire élire roi à sa place.

— Et vous pensez, reprit la duchesse de Saint-Leu en souriant avec mélancolie, que tout autre moyen échouerait ?

— J'en suis convaincu.

La duchesse soupira.

En ce moment, la cloche sonna le déjeûner; nous nous acheminâmes vers le château, pensifs et silencieux; pendant tout le retour, la duchesse ne m'adressa point une seule parole; mais, en arrivant au seuil de la porte, elle s'ar-

rêta, et, me regardant avec une expression indéfinissable d'angoisse :

— Ah ! me dit-elle, j'aurais bien voulu que mon fils fût ici et qu'il entendît ce que vous venez de me dire !...

Le fils de l'émigré.

Je restai, comme je l'ai dit, trois jours à Arenemberg.

Ces trois jours d'hospitalité laissèrent dans mon esprit un si charmant souvenir, qu'on s'expliquera facilement les

différents épisodes que j'aurai à raconter et qui se rattachent à cette adorable princesse et aux autres personnes de sa famille.

J'avais trouvé chez la reine les journaux français qui me manquaient depuis mon départ d'Aix, et je m'étais mis au courant des nouvelles de France.

M. Jay avait remplacé à l'Académie M. de Montesquiou. L'Académie, fidèle à ses traditions, ayant à choisir entre M. Jay, publiciste médiocre, et M. Thiers, historien éminent, avait choisi M. Jay.

L'Institut en avait, de son côté, fait autant ou à peu près. Le bon et cher ami de mon père, dont j'ai si souvent parlé, M. Lethière, auteur de *Brutus condamnant ses fils*, étant mort, MM. Paul

Delaroche, Schnetz et Blondel s'étaient mis sur les rangs. Vous eussiez parié, n'est-ce pas, chers lecteurs, pour Schnetz ou pour Delaroche? Eh bien! vous eussiez perdu. MM. Delaroche et Schnetz avaient eu chacun trois voix et M. Blondel dix-huit.

Mademoiselle Falcon avait débuté dans le rôle d'Alice, de *Robert-le-Diable*. Élève de Nourrit, elle avait eu un succès splendide; pauvre Cornélie, son succès devait être aussi court qu'il avait été magnifique. — Deux ans après les débuts de mademoiselle Falcon, un accident lui avait enlevé la voix.

Puis les procès politiques continuaient leurs cours. La Cour d'assises avait porté deux condamnations à mort: l'une

contre un nommé Cussy, l'autre contre un nommé Lepage.

Ces deux condamnations avaient produit une sensation profonde. Depuis la mort de Louis XVIII, on était déshabitué des condamnations capitales en matière politique.

Puis était venue la condamnation moins grave des saint-simoniens.

Puis l'affaire de l'homme au drapeau rouge. J'ai essayé de peindre l'effet qu'avait produit son apparition au convoi du général Lamarque.

L'homme au drapeau rouge *fut* condamné *à un mois* de prison.

La peine fut considérée comme si légère, que M. l'avocat-général Dela-

palme, qui avait à peu près abandonné l'accusation, au grand étonnement de tout le monde, ne s'en tira qu'en arguant de la folie de l'accusé.

Les républicains interprétèrent la chose autrement.

L'homme au drapeau rouge n'était pour eux qu'un agent provocateur; de là l'indulgence des jurés pour lui.

Enfin, dernière nouvelle peu intéressante pour les autres, mais qui répondait chez moi à une espèce de remords : on annonçait comme prochaine, à la Porte-Saint-Martin, la représentation du *Fils de l'Émigré*.

Je ne manquais donc pas à chaque auberge où je m'arrêtais de demander : Avez-vous un journal français ?

En arrivant à Kœnigsfelden, c'est-à-dire à l'endroit où l'empereur Albert fut assassiné par Jean de Souabe, son neveu, je renouvelai la question :

— Oui, monsieur, me répondit mon hôte, j'ai le *Constitutionnel*.

Le *Constitutionnel*, on se le rappelle, était mon vieil ennemi; il m'avait déclaré la guerre à propos de *Henri III*, et j'avais répondu à sa canonnade par *Antony*. C'était moi qui avais inventé la fameuse annonce du désabonnement, de sorte que je ne pouvais pas recevoir par une plus méchante bouche des nouvelles de mon fils naturel.

Seulement, comme je l'avais laissé aux mains d'Anicet sans le reconnaître le moins du monde, que je ne devais

pas être nommé, que c'était une convention *sine qua non*, je pensais que les nouvelles seraient indirectes.

J'ouvris donc le *Constitutionnel* d'une main assez ferme.

Mon étonnement fut donc grand quand, en tête du feuilleton, je lus ces mots :

Théâtre de la Porte-Saint-Martin.

LE FILS DE L'ÉMIGRÉ,

drame de MM. Anicet Bourgeois et Alex. Dumas.

Je compris que du moment où j'étais nommé, la pièce était tombée.

Je ne me trompais pas.

Veut-on voir, du reste, comment le

Constitutionnel rendait compte de la représentation ?

Qu'on lise les lignes suivantes ; elles donneront une idée de l'urbanité avec laquelle la critique était faite dans le journal de MM. Jay et Étienne.

Il est vrai que l'article n'était pas signé.

D'ailleurs, comme j'enregistre mes succès avec une naïveté que l'on taxe parfois d'orgueil, je ne suis pas fâché d'enregistrer une belle et bonne chute.

J'en ai eu deux comme celle-là dans ma vie.

Le *Fils de l'Émigré*, à la Porte-Saint-Martin ; le *Laird de Dumbicky*, à l'Odéon.

Mais comme j'assistais à la seconde,

c'est moi qui, lorsque le moment en sera venu, en rendrai compte moi-même.

Je serai plus poli pour moi que ne l'a été le critique anonyme du *Constitutionnel;* mais je ne me ménagerai pas davantage ; que mes lecteurs soient sur ce point parfaitement tranquilles.

J'appelai donc à mon aide toute ma physionomie, et je relus d'abord :

Théâtre de la Porte-Saint-Martin.

LE FILS DE L'EMIGRÉ,

drame par MM. ANICET BOURGEOIS et ALEX. DUMAS.

« Le comte Edouard Debray, émigré français, s'est réfugié en Suisse. Là, il a pris du service dans les armées autrichiennes, qui tentent de ce côté l'enva-

hissement de la France. M. le comte a mal choisi ses alliés. Battu avec eux, comme nos braves armées battaient leurs ennemis, c'est-à-dire à plate couture, M. le comte se sauve à toutes jambes et cherche un asile dans la boutique d'un armurier de Brientz. L'armurier Grégoire Humbert, homme plein d'honneur et d'humanité, accueille le fugitif, qu'il veut dérober à la poursuite des républicains. Humbert y met d'autant plus de chaleur et de dévoûment qu'il connaît le comte Edouard. Il y a quelques mois, le comte était à Brientz, et même dans une orgie il avait laissé sous la table Grégoire Humbert, dont la vertu et la sobriété s'étaient un peu fourvoyées ce jour-là. L'honnête armurier n'a point oublié ce mémorable ex-

ploit d'ivrogne ; aussi fait-il évader par une fenêtre le comte Edouard, tandis que la crosse des soldats français heurte à sa porte.

» M. le comte Edouard Debray sauvé, vous vous imaginez qu'il emporte la plus vive reconnaissance pour le brave homme à qui il doit de n'être point fusillé ou pendu. Oh! que non pas ; notre drame actuel, notre grand drame comme on dit, n'est pas si enfant que de nous habituer à des sentiments si naturels et si bourgeois ; il lui faut bien autre chose, vraiment! de l'odieux, de l'ignoble et de l'absurde avant tout.

» Voici donc ce que fait M. le comte Debray pour se conformer à cette triple obligation du grand drame. A peine

hors de danger, il écrit à Grégoire Humbert: « Tu te crois heureux père et heureux mari, tu te trompes, Humbert. Dans cette nuit d'orgie que j'ai passée chez toi, ta femme t'attendait dans son lit; je m'y suis glissé à ta place; le fils qu'elle va te donner n'est pas le tien. »

» Si vous demandez maintenant l'explication de cette infamie de Debray, apprenez que le comte a voué une haine implacable au peuple, et qu'il commence à la mettre en œuvre sur son bienfaiteur. C'est avec de telles choses qu'on a la prétention de faire maintenant du drame, et du drame qui émeuve et intéresse.

» La lettre du comte jette Humbert dans le désespoir. Il prend un poignard

et veut tuer sa femme ; à ce moment, le fond du théâtre s'ouvre : c'est une scène d'accouchement qui succède à une scène de stylet. « J'ai l'honneur de vous faire part de la naissance du fils de l'émigré. » Le prêtre bénit le nouveau-né. La mère et l'enfant se portent bien. Ce spectacle désarme Humbert, qui rengaîne son poignard ; mais il faut qu'il tue quelqu'un ; à défaut de madame Humbert et de son fruit équivoque, c'est Édouard qu'il tuera; malheureusement il est trop tard. Edouard est bien loin. L'armurier ne renonce pas pour cela à sa vengeance. Il fera un second fils à sa femme, un fils qui sera le sien pour tuer le père du premier fils dont il est forcé d'endosser la responsabilité : *Is pater est quem nuptiæ demonstrant.*

» Assurément, Humbert entend mieux la vengeance que qui que ce soit au monde ; faire un enfant à madame Humbert, uniquement pour se venger, c'est de la plus haute habileté. Toutes les belles choses que je viens de vous exposer forment ce qu'on appelle maintenant un prologue, et ce qu'autrefois on appelait simplement le premier acte.

» Vingt ans se sont passés, Humbert est mort ruiné et à la poursuite d'Edouard qu'il n'a jamais pu rencontrer; pendant vingt ans, c'est avoir du malheur dans ses recherches; du reste, son projet de vengeance a parfaitement réussi; d'autre part, le second fils est venu, il a grandi et à défaut de défunt Humbert, Pétro, son fidèle serviteur, l'exerce au maniement de l'épée en attendant le moment

où on rencontrera enfin le comte Edouard, et où on pourra le tuer définitivement.

» Voilà une famille d'armurier qui rendrait des points en fait de vengeance aux vieilles familles grecques dont nos auteurs tragiques nous ont compté si longtemps les fureurs.

» Humbert et son fidèle Pétro n'ont point trouvé Edouard; je le trouve, moi, qui n'ai pas affaire à lui; Edouard est à Paris, où il exerce en grand le noble métier de mouchard; c'est un comte espion de la haute police. Le drame nous conserve et nous maintient toujours dans ce qu'il y a d'intéressant et d'élevé; outre ses plaisirs d'espion, Edouard continue l'exploitation de sa haine con-

tre le peuple, il a débauché une jeune fille avec laquelle il vit depuis deux ans; *item*, il a enlevé à ses travaux d'artisan un jeune homme appelé Georges Burns pour en faire son secrétaire; son but est de faire de Georges un mauvais sujet, comme il a fait de Thérèse une débauchée, toujours par haine pour le peuple. On ne croirait pas à de semblables folies, si on ne les avait vues et entendues; nous ne sommes pas au bout, et voici déjà une autre histoire.

» Ce Georges Burns n'est pas autre chose que le fils d'Edouard et de madame Humbert. Georges a changé de nom depuis que son père putatif est mort en état de faillite. Georges est fier et ne veut reprendre le nom de son soi-disant père, qu'après avoir payé toutes

ses dettes. Edouard, qui ne sait pas le premier mot de cette énigme, ne voit que Georges Burns dans ce jeune homme.

» A partir de ce moment, nous entrons dans un incroyable chaos d'ignominies et d'absurdités; on est tenté de rire d'abord de cet amalgame informe qu'au style, à l'incohérence des scènes, au pêle-mêle des personnages, on peut prendre pour une parodie. Franchement, j'ai crié pour ma part à la parodie.

» Ce sont deux gens d'esprit, disais-je, qui auront voulu se moquer des monstruosités dont on déshonore nos théâtres, et venger le bon sens, le bon goût et la langue, par une bonne satire. Comme la caricature et la satire exagèrent les ridicules ou les vices de ceux

qu'elles veulent frapper, nos moqueurs auront accumulé dans leur parodie barbarismes sur barbarismes, montagnes sur montagnes, crimes sur crimes, ordures sur ordures, pour mieux faire honte à nos dramaturges dévergondés; mais quelqu'un m'a assuré que le *Fils de l'Émigré* était fait sérieusement et comme un grand drame.

» Alors ne pouvant plus rire, il ne m'est resté que l'ennui et le dégoût; ennui et dégoût que je ne veux pas faire peser sur mes lecteurs en les traînant pas à pas dans cet antre de galère, de meurtre et de prostitution, autant vaudrait les inviter à passer une journée à Poissy, aux Madelonnettes, à la Conciergerie, à la place de Grève, dans le cabinet particulier de M. Vidocq, avec

les valets du bourreau, car on ne trouve pas autre chose dans cette ignoble pièce. Le comte Edouard Debray, que vous savez espion, fait des faux par-dessus le marché et crochète des portes. Thérèse, cette jeune fille qu'il a enlevée, se prostitue au premier venu et va d'homme en homme avec une admirable facilité. Georges Burns ou plutôt Georges Humbert, vole à sa mère trente mille francs destinés à payer les dettes de son mari, et assassine Thérèse qu'il avait eue après le comte Edouard.

» Vous avez pour couronner ces gracieux exploits une condamnation aux travaux forcés et une condamnation à mort. Edouard est réservé aux galères comme faussaire; Burns à l'échafaud comme assassin: c'est dans la prison,

entre la marque et la guillotine, que le père et le fils se reconnaissent, et que Georges apprend le secret de sa naissance. Vous croyez que les auteurs vont en rester là et qu'ils auront quelque pitié de nous. Pauvres gens, qui pensez qu'on vous respectera plus que le sens commun et tout ce que l'on respectait autrefois en bonne et saine littérature! Non, vous n'avez pas assez de tout ce hideux spectacle, il faut que vous voyiez le galérien attaché à sa chaîne, le condamné les mains derrière le dos, la tête rasée, marchant... Ici le public s'est soulevé en masse et n'a pas voulu voir et entendre davange; le cœur lui a bondi de dégoût, les femmes se levaient ou détournaient les yeux pour se dérober à la vue de cette tête qui allait s'of-

frir au couteau ; on a sifflé, on a hué ces infamies, et justice a été faite.

» Il n'y a pas de critique possible sur de semblables pièces, on les quitte le plus vite qu'on peut, comme on repousse du pied un objet rebutant. Où en sommes-nous venus pour qu'il y ait un nom d'homme de talent attaché à ce drame comme à un poteau ? Il est vrai que cet écrivain a trouvé cette fois sa peine dans le délit-même, son talent y semble mort tout entier. »

Ainsi j'étais assassiné par le *Constitutionnel*, juste au même endroit où l'empereur Albert avait été assassiné par son neveu. Par malheur, je doute que cet assassinat vaille à l'avenir une scène aussi belle que celle que nos lecteurs

peuvent lire dans le cinquième acte du *Guillaume Tell* de Schiller, et qui se passe entre le meurtrier de Gessler et l'assassin de l'empereur Albert.

Effet produit sur la population parisienne en général et sur M. Véron en particulier par la représentation du *Fils de l'Emigré*. — Mort de Walter Scott. — Influence de l'auteur d'*Ivanhoé* sur moi. — Représentation de *Périnet Leclerc*.— *Le Constitutionnel*. — Annuaire de M. Lesur.

Je revins à Paris vers le commencement d'octobre.

Les journaux avaient suivi l'exemple du *Constitutionnel*, ils s'en étaient donné sur moi à cœur joie. La curée avait été

complète, il ne me restait pas un lambeau de chair sur les os.

Je rencontrai Véron qui me fit, à l'endroit de mon immoralité, une morale dont je me souviendrai toujours.

Il m'avait demandé quelque chose pour la *Revue de Paris* qu'il publiait; mais, après *le Fils de l'Émigré*, il n'y avait plus moyen de mettre mon nom en compagnie de celui d'honnêtes gens.

Je rencontrai plusieurs directeurs de théâtre qui étaient devenus myopes en mon absence et qui ne me reconnurent pas.

J'ai eu deux ou trois de ces baisses-là dans ma vie — sans compter celles qui m'attendent encore — je me suis tou-

jours relevé, Dieu merci, et j'espère que, le cas échéant, Dieu me fera encore la même grâce.

Ma devise de fantaisie est : *J'ayme qui m'ayme*, et je pourrais parfaitement ajouter : *Je ne hais pas qui me hait*, mais notre devise de famille est : *Deus dedit, Deus dabit.*

Dieu a donné, Dieu donnera.

Je renonçai donc pour le moment au théâtre.

D'ailleurs, j'avais mon livre de *Gaule et France* qui était commencé et que je voulais finir.

C'était une chose singulière que l'exécution de ce livre : j'apprenais moi-même pour apprendre aux autres ; mais j'avais un grand avantage :

C'est qu'en allant au hasard à travers l'histoire, il m'arrivait ce qui arriverait à un homme qui ne connaît pas son chemin et qui est perdu dans une forêt.

Il est perdu, c'est vrai, mais découvre des choses inconnues, des abîmes où personne n'est descendu, des hauteurs où personne n'a gravi.

Gaule et France est un livre plein de défauts, mais *Gaule et France* est terminé par la plus étrange prophétie qui ait jamais été imprimée seize ans à l'avance.

Nous donnerons cette prophétie en son lieu et place.

Vers la fin de septembre, on apprit en France la mort de sir Walter-Scott. Cette mort fit sur moi une certaine im-

pression, non que j'eusse l'honneur de connaître l'auteur d'*Ivanhoé* et de *Waverley*, mais la lecture de sir Walter-Scott avait eu une grande influence sur les commencements de ma vie littéraire.

Après avoir commencé par préférer Pigault-Lebrun à Walter-Scott, et Voltaire à Shakespeare, double hérésie dont m'avait fait revenir mon bien cher Lassagne, qui, depuis que je vous ai parlé de lui, est allé où est allée une partie de mes amis, après avoir préféré Pigault-Lebrun à Walter-Scott, j'en étais revenu à des idées plus saines, et non-seulement j'avais lu tous les romans de l'auteur écossais, mais encore j'avais essayé de tirer deux drames de ses œuvres, — le premier, je l'ai déjà dit, avec Soulié,

— le second tout seul ; — le premier, des *Puritains d'Ecosse*, — le second, d'*Ivanhoé*.

Ni l'un ni l'autre n'avait été joué, et ni l'un ni l'autre n'était jouable. Les qualités de Walter-Scott ne sont point des qualités dramatiques ; admirable dans la peinture des mœurs, des costumes et des caractères, Walter-Scott est complétement inhabile à peindre les passions.

Avec des mœurs et des caractères on peut faire des comédies : mais il faut des passions pour faire des drames.

Le seul roman passionné de Walter-Scott est le *Château de Kenilworth;* aussi est-ce le seul qui ait fourni un drame à grand succès, et encore les trois quarts du succès étaient-ils dus au dénoûment

qui était mis en scène, et qui jetait brutalement aux yeux des spectateurs le spectacle terrible de la chute d'Amy Robsart dans le précipice.

Mais mon travail sur Walter-Scott ne m'avait pas été inutile, tout infructueux qu'il était resté ; on ne connaît la structure de l'homme qu'en ouvrant des cadavres ; on ne connaît le génie des auteurs qu'en l'analysant.

L'analyse de Walter-Scott m'avait fait comprendre le roman sous un autre point de vue qu'on ne l'envisageait chez nous ; une même fidélité de mœurs, de costumes et de caractères, avec un dialogue plus vif et des passions plus réelles, me paraissaient être ce qui nous convenait.

C'était ma conviction ; mais j'étais loin de me douter encore que j'essaierais de faire pour la France ce que Walter-Scott avait fait pour l'Ecosse.

Je n'avais encore fait que mes *Scènes Historiques du Chevalier de Bois-Bourdon, d'Isabeau de Bavière, et de Périnet Leclerc*, et, comme on va voir, la chose m'avait assez mal réussi ou allait assez mal me réussir.

On a de ces veines-là.

J'avais publié mes *Scènes Historiques* dans la *Revue des Deux-Mondes*, de sorte que personne ne les avait lues. En mon absence, Anicet Bourgeois et Lockroy eurent l'idée de réunir les *Scènes* et d'en faire un drame sous le titre de *Périnet Leclerc*.

C'était bien de l'honneur qu'ils faisaient à ces bribes d'histoire éparpillées sans prétention dans une revue.

La pièce eut un grand succès.

Cette fois, quoique je fusse au moins autant de la pièce que j'étais du *Fils de l'Émigré*, on se garda bien de prononcer mon nom. Le *Constitutionnel*, qui avait pour le premier ouvrage arraché de ma figure le voile de l'incognito, l'épaissit cette fois de tout son pouvoir et fit un grand éloge du drame.

Il y a plus, M. Lesur, dans son *Annuaire*, avait dit à propos du *Fils de l'Émigré :*

Théâtre de la *Porte-Saint-Martin*, représentation du FILS DE L'ÉMIGRÉ, drame en quatre actes et en prose avec un pro-

logue de *MM. Anicet Bourgeois* et *Alexandre Dumas*.

M. Lesur avait dit :

« Ce drame rappelle l'esclave ivre que les Lacédémoniens montraient à leurs enfants pour les dégoûter de l'ivrognerie, et doit ramener le public, si la chose est possible, à des idées plus pures et plus raisonnables. En fait de littérature dramatique, le but des auteurs était de mettre la corruption de la noblesse en opposition avec la vertu du peuple ; et, partant de cette donnée qui n'a plus de sens aujourd'hui, il n'est pas de vices, d'immoralités, d'infamies, qu'ils n'aient accumulé dans leur émigré, le marquis de Bray, et de son digne fils ; *c'est un amas de turpitudes, une suite de scènes aussi fausses qu'ignobles, et dont il nous ré-*

pugnerait d'entendre le récit; on avait passé à M. Dumas *la Tour de Nesle*; mais cette fois le public n'a pas été aussi complaisant, il a sifflé, outrageusement sifflé *cette production monstrueuse qui, dans toutes les parties de la salle, au parterre, dans les loges, dans les combles a fait bondir le cœur de dégoût et détourner les yeux d'horreur;* il faut espérer que cette leçon sévère et méritée engagera l'auteur de *Henri III*, de *Christine*, d'*Antony*, et de *Richard d'Arlington* à ne plus prostituer son talent en mettant la main à de pareilles œuvres. »

L'article n'est pas fardé, on le voit, et il paraît qu'en réalité, entre nous soit dit, chers lecteurs, sans que cela arrive aux oreilles d'Anicet — il paraît que c'était une exécrable chose.

Mais, remarquez bien, que c'est à moi qui n'avais pas été nommé, à moi, dont le nom n'était pas sur l'affiche, que s'adressait M. Lesur, qui avait bien su me découvrir sous la chute, mais qui n'avait garde de me découvrir derrière le succès.

Et la preuve, la voici :

Paris, 3 novembre.

THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN.

Première représentation

DE

PÉRINET LECLERC,

Drame en cinq actes et en prose, de MM. Anicet Bourgeois et Lockroy.

« De belles scènes, du bruit, du mouvement, de magnifiques décorations, et

surtout une situation du plus haut intérêt au cinquième acte, ont complétement fait réussir ce drame. *Il atteste des études littéraires et historiques fort rares chez les dramaturges modernes, et a en général sur la plupart des pièces de ce théâtre (particulièrement sur le* Fils de l'Émigré), *le grand avantage de ne pas révolter sans cesse le spectateur, par un entassement de crimes et de tableaux de débauches plus affreux les uns que les autres.* »

Attrape, M. Dumas.

Il y eut plus.

Quelque temps après, je réunis mes *Scènes Historiques* en deux volumes.

Un journal en rendit compte, en m'accusant d'avoir copié littéralement les

scènes principales de mon prétendu livre historique dans le beau drame de MM. Anicet Bourgeois et Lockroy.

Ah ! bonne chère critique, es-tu ignorante, ou es-tu de mauvaise foi ?

Tu ne veux pas nous répondre ?

Soit, nous demanderons à M. Lireux.

La duchesse de Berry est arrêtée. — Détails sur son retour à Nantes.

Sur ces entrefaites, on apprit à Paris l'arrestation, à Nantes, de madame la duchesse de Berry.

Il ne fallait rien moins que cette nouvelle pour faire diversion à l'indigna-

tion publique soulevée contre moi, à propos de ce malheureux *Fils de l'Émigré*.

Nous avons laissé madame la duchesse de Berry avec M. Berryer, dans une mauvaise chaumière vendéenne, où elle séjournait sous le nom de M. Charles.

Nous lui avons vu prendre, vaincue par les instances de l'illustre avocat, l'engagement de quitter la France.

Elle devait, le même jour, à midi, rejoindre M. Berryer à un endroit convenu, rentrer avec lui à Nantes, traverser la France en poste, grâce au passeport que M. Berryer lui apportait, et rentrer en Italie par la route du Mont-Cenis.

M. Berryer attendait depuis une heure à l'endroit désigné pour le rendez-vous, lorsqu'il reçut une dépêche de Madame, qui lui disait que trop d'intérêts étaient

lies aux siens pour qu'elle les abandonnât ; elle restait donc en Vendée ; seulement, la prise d'armes fixée au 24 mai était remise au 3 ou 4 juin.

On se doute bien que nous n'allons pas faire l'historique de la guerre civile de 1832. Le but de ces Mémoires n'est pas de raconter les choses officielles, mais les détails que certaines relations de position ou d'amitié nous ont mis à même de connaître.

Or, qui a pris la duchesse de Berry? Ce même général Dermoncourt, mon vieil ami. — Qui avait-il pour secrétaire? Ce même Rusconi, qui est mon secrétaire, à moi, depuis vingt-un ans, et qui a reçu des mains mêmes de M. de M. de Mesnard ce fameux chapeau histo-

rique, détourné momentanément de son usage habituel par madame la duchesse de Berry.

Nous reprendrons donc notre narration au moment où madame la duchesse de Berry, traquée de tous côtés, à la suite des affaires de Maisdon, de la Caratterie, du Chêne, de la Pénissière et de Riaillié, prit la résolution de rentrer à Nantes.

Ce projet, qui, au premier abord, paraît téméraire, était cependant celui qui présentait le plus de sécurité. Une fois arrivée à Nantes, madame la duchesse de Berry rencontrait un asile sûr. Il ne s'agissait plus pour elle que de trouver les moyens d'y parvenir sans être découverte.

La duchesse trancha la question elle-même en déclarant qu'elle rentrerait à Nantes à pied, vêtue en paysanne et suivie seulement de mademoiselle Eulalie de Kersabiec.

En conséquence de cette décision, le lendemain samedi, 9 juin, jour de marché, Madame partit de la commnne de la Chevrolière, accompagnée de mademoiselle de Kersabiec, vêtue du même costume qu'elle, et de quelques paysannes portant leur beurre et leurs œufs au marché.

Elles avaient environ trois lieues à faire.

M. de Mesnard et M. de Bourmont partirent après elle et entrèrent à Nantes sans déguisement, bien qu'ils fussent

cependant très connus; ils passèrent la Loire en bateau, en face la prairie des Mauves. (1)

Au bout d'une heure de marche, les gros souliers et les bas de laine, auxquels la duchesse n'était point habituée, lui blessèrent les pieds; elle essaya cependant de marcher encore, mais jugeant que si elle gardait sa chaussure, elle ne pourrait continuer sa route, elle s'assit sur le bord d'un fossé, ôta ses souliers et ses bas, les fourra dans ses grandes poches et se mit à marcher nu-pieds.

Après quelques instants elle remar-

(1) Voir pour renseignements plus détaillés le récit des événements de la Vendée, écrit par moi, sur les notes de Dermoncourt, et qui a été publié chez Hiver, libraire, quai des Augustins 55.

qua, en voyant passer les paysannes, que la finesse de sa peau et la blancheur aristocratique de ses jambes pourraient bien la trahir, elle s'approcha alors de l'un des côtés de la route, y prit de la terre noirâtre, se brunit les jambes en les frottant avec cette terre et se remit en marche.

Il y avait encore deux bonnes lieues à faire, c'était, on en conviendra, un admirable thème de pensées philosophiques, pour ceux qui l'accompagnaient, que le spectacle de cette femme qui, deux ans auparavant, avait aux Tuileries sa place de reine-mère, possédait Chambord et Bagatelle, sortait dans des voitures à six chevaux avec des escortes des gardes-du-corps brillants d'or et d'argent, qui se rendait à des spectacles

commandés pour elle, précédée de coureurs secouant des flambeaux, qui remplissait sa salle avec sa seule personne, et qui, de retour au château, regagnait sa chambre splendide, marchant sur les doubles tapis de Perse et de Turquie, de peur que le parquet ne blessât ses pieds d'enfant.

Aujourd'hui, cette même femme, couverte encore de la poudre des combats, entourée de dangers, proscrite, et n'ayant pour escorte et pour courtisans qu'une jeune fille, allant chercher un asile qui se fermera peut-être devant elle, vêtue des habits d'une femme du peuple, marchant nu-pieds sur le sable aigu et sur les cailloux tranchants de la route. C'est une chose curieuse que notre époque, où presque chaque pays a

ses rois qui courent les chemins à pieds nus!... Cependant, la route se faisait, et au fur à mesure que l'on approchait de Nantes, les craintes disparaissaient. La duchesse s'était habituée à son costume, et les métayers près desquels elle était passée n'avaient point paru s'apercevoir que la petite paysanne qui courait si lestement près d'eux, fût autre chose que ce qu'indiquaient ses habits; c'était déjà un grand point que d'avoir trompé l'instinct pénétrant des gens de la campagne, qui n'ont peut-être pour rivaux, si ce n'est pour maîtres, sur ce point, que les gens de guerre.

Enfin, on aperçut Nantes; Madame reprit ses bas, ses souliers et se chaussa pour entrer dans la ville; arrivée au pont Pyrmile, elle tomba au milieu

d'un détachement commandé par un officier qui sortait de la garde, qu'elle reconnut parfaitement pour l'avoir vu autrefois faire le service au château.

Elle rappela cette circonstance à MM. de Mesnard et de Bourmont, qui arrivèrent quelques heures après elle. « Je crois, disait-elle, que l'officier commandant ce détachement sur les ponts m'a reconnue; il m'a beaucoup regardée; s'il en est ainsi, et qu'il m'arrive quelque chose d'heureux, son affaire est bonne, il fera son chemin. »

Parvenue en face du Bouffay, la duchesse se sentit frapper l'épaule; elle tressaillit, et se retourna. La personne qui venait de se permettre cette familiarité était une bonne vieille femme qui,

ayant déposé à terre son panier de pommes, ne pouvait seule le replacer sur sa tête. — Mes enfants, dit-elle en s'adressant à la duchesse et à mademoiselle de Kersabiec, aidez-moi à recharger mon panier, et je vous donnerai à chacune une pomme. Madame s'empara aussitôt d'une anse, fit signe à sa compagne de prendre l'autre, et le panier fut replacé en équilibre sur la tête de la bonne femme, qui s'éloignait sans donner la récompense promise, lorsque la duchesse l'arrêta par le bras en lui disant: « Dites donc, la mère, et ma pomme! » La marchande la lui donna. La duchesse la mangeait avec un appétit aiguisé par trois lieues de marche, lorsque, en levant la tête, ses yeux tom-

bèrent sur une affiche portant en grosses lettres ces trois mots :

ÉTAT DE SIÉGE..

C'était l'arrêté ministériel qui mettait quatre départements de la Vendée hors la loi. L'a duchesse s'approcha de cette affiche, la lut tranquillement d'un bout à l'autre, malgré les instances de mademoiselle de Kersabiec, qui la pressait de se rendre à la maison où l'on devait la recevoir ; mais Madame lui fit observer que la chose l'intéressait assez pour qu'elle en prît connaissance.

Enfin, elle se remit en route quelques minutes après ; elle arriva dans la maison où elle était attendue et où elle déposa son costume couvert de boue, qu'on conserve comme un souvenir de

cet événement; bientôt elle la quitta pour se rendre chez les demoiselles Duguigny, rue Haute-du-Château, 3.

L'exposition de la maison était agréable, elle donnait sur les jardins du château et au-delà sur la Loire et les prairies qui la bordent; c'est là qu'on lui avait préparé une chambre, et dans cette chambre une cachette. La chambre n'était autre chose qu'une mansarde au troisième; la cachette était un recoin formé par la cheminée établie dans un angle; on y pénétrait par la plaque qui s'ouvrait au moyen d'un ressort; cette cachette avait été pratiquée pendant les premières guerres de la Vendée pour sauver des prêtres et d'autres proscrits.

M. de Mesnard vint seul habiter cette maison avec la duchesse. On aurait pu

penser qu'après tant de traverses et de fatigues, trouvant une retraite tranquille et sûre, elle eût pris enfin quelque repos, et serait revenue à ses occupations favorites : la tapisserie et la peinture des fleurs, talents dans lesquels elle excellait.

Mais après les projets qu'elle avait médités, et qui en avaient en quelque sorte fait un homme, ces occupations futiles ne pouvaient plus être de son goût ni suffire à cette âme active.

Elle reprit une correspondance abandonnée depuis quelque temps avec les légitimistes de France et de l'extérieur, dont l'objet principal était de leur faire connaître et de leur affirmer que dans le cas d'une guerre d'invasion contre la France, qui alors paraissait assez me-

naçante, jamais son fils ne se mettrait à la suite des étrangers, et de les inviter, le cas échéant, à réunir leurs efforts à tous ceux des Français pour les repousser. Les papiers trouvés dans la cachette ont dû faire connaître le but et l'énormité du travail auquel elle s'était livrée. Le nombre de ses lettres s'élevait audessus de neuf cents; elles étaient presque toutes de sa main, à l'exception de quelques-unes écrites par M. de Mesnard.

Elle avait vingt-quatre chiffres différents pour correspondre avec les diverses parties de la France; elle déchiffrait et écrivait en chiffres avec une supériorité d'intelligence très remarquable.

Une des distractions qu'elle se procura fut de coller entièrement, aidée de M. de Mesnard, le papier grisâtre qui fait

encore aujourd'hui la tapisserie de la mansarde.

Pendant le séjour de la duchesse à Nantes, le choléra y exerça quelques ravages; elle voyait passer tous les jours sous ses fenêtres des habitants ou des militaires qu'on conduisait au cimetière.

Un soir, elle fut prise de coliques et de vomissements qui donnèrent les plus vives inquiétudes aux personnes qui l'entouraient. Elle-même n'était pas tranquille. « Comment sont mes pieds et mes mains ? disait-elle. Quand ils seront froids, frottez-les, mettez-y des briques brûlantes et envoyez chercher médecin et prêtre; avant cela, il n'y a pas de risques. »

On s'était assuré de l'un et de l'autre; mais elle ne voulut pas qu'on les appelât

avant que des symptômes plus alarmants ne se fussent manifestés ; les vomissements cessèrent, et la duchesse se trouva mieux.

Madame descendait au second pour prendre ses repas ; elle admettait à sa table M. de Mesnard et mademoiselle de Stylite Kersabiec, qui était venue la rejoindre, les deux demoiselles Duguigny, et enfin M. Guibourg, qui, après son évasion de la prison de Nantes, avait aussi cherché un refuge dans la même maison, mais seulement trois semaines avant l'arrestation de la duchesse. Bien souvent les repas furent interrompus par de fausses alarmes que donnaient quelques détachements rentrant dans la ville ou en sortant ; alors une sonnette, qui du rez-de-chaussée communiquait dans la

chambre, donnait le signal de la retraite. La duchesse passa ainsi cinq mois; néanmoins, l'activité avec laquelle on poursuivait les chouans ne leur laissait aucun moyen de se rassembler; d'ailleurs, l'âme et la tête de la guerre n'étaient plus avec eux; le 56e régiment, qui arriva vers la fin de juin, nous mit à même d'organiser encore une chasse plus vigoureuse et une surveillance plus active; les cantonnements furent renforcés, des colonnes mobiles sillonnaient le pays en tous sens; enfin, tout espoir s'évanouit bientôt pour les partisans d'Henri V de rallumer une guerre sérieuse.

Pendant ce temps, le bruit s'était répandu que la duchesse était cachée à Nantes; ce bruit était une certitude

pour le général Dermoncourt, qui avait donné des preuves presque matérielles de sa présence dans la ville, et il en avait prévenu les autorités supérieures; mais comme sa retraite n'était connue que de peu de personnes, et que ces personnes lui étaient complétement dévouées, quelque créance que l'autorité civile et l'autorité militaire eussent donnée à ses avis, il y avait peu de chances à la découvrir.

D'ailleurs, la duchesse était devenue l'objet d'une surveillance particulière, qui avait fait sentir la nécessité de l'isoler entièrement au milieu de la ville, afin d'empêcher les agents de la police de pénétrer jusqu'à elle; aussi était-elle inaccessible pour tout le monde, excepté pour M. de Bourmont, qui n'usait

d'ailleurs de ce privilége qu'avec autant de prudence que de réserve.

Hyacinthe-Simon Deutz naquit à Cologne en 1802; à l'âge de dix-huit ans, il entra comme ouvrier imprimeur chez M. Didot. Vers cette époque, son beau-frère, M. Drack, s'étant fait catholique, Deutz, furieux de cette conversion, le menaça si hautement que Drack en prévint la police. Néanmoins, deux ou trois ans après, son fanatisme judaïque s'adoucit tellement, qu'il manifesta lui-même l'intention d'embrasser la religion catholique, et fit solliciter par son beau-frère une audience de l'archevêque de Paris. Ce prélat, pensant que sa conversion serait plus prompte et plus efficace à Rome, l'engagea à s'y rendre. Deutz fit effectivement ce voyage au commen-

cement de 1828 ; il était recommandé de la manière la plus pressante par M. Québlin au cardinal Capellari, alors préfet de la propagande et actuellement Grégroire XIV. Le pape Léon XII, alors régnant, chargea l'archevêque Ostini de l'instruire dans la religion catholique ; pendant quelque temps, et à plusieurs reprises, Deutz parut chanceler dans sa résolution ; il écrivait en 1828 : « J'ai éprouvé quelques jours d'orage, j'étais même sur le point de retourner à Paris sans le baptême, c'était le judaïsme expirant ; mais, grâce à Dieu, mes yeux se sont entièrement dessillés, et sous peu j'aurai le bonheur d'être chrétien. »

Jugé digne enfin de recevoir le baptême, il eût pour parrain M. le baron Mortier, premier secrétaire d'ambassade,

et pour marraine une princesse italienne; ainsi, c'est en trahissant Dieu qu'il s'exerçait à trahir les hommes.

Peu après, il fut présenté au Saint-Père qui l'accueillit avec la plus grande bienveillance; une pension de vingt-cinq piastres (cent vingt-cinq francs) par mois lui avait été allouée dès son arrivée à Rome, sur les fonds de la propagande; son beau-frère Drack, recommandé par le baron Mortier à la duchesse de Berry, avait été nommé par elle bibliothécaire du duc de Bordeaux. C'est alors que le pape fit entrer comme pensionnaire au couvent des Saints-Apôtres, Deutz, qui continua toujours d'affecter en public la même dévotion. Cependant, ceux qui vivaient dans son intimité, avaient jugé bien vite dans

quel but d'intérêt il avait fait son abjuration ; la plupart de ses premiers protecteurs, se voyant joués par lui, l'abandonnèrent peu à peu. Il ne lui resta bientôt plus que l'appui du cardinal Capellari, qui, ne le voyant que rarement, conserva pour lui le même intérêt.

En 1830, Deutz, sous prétexte qu'il ne voulait plus vivre d'aumônes, obtint de son protecteur, le pape actuel, quelques mille francs avec lesquels il partit pour établir, disait-il, un commerce de librairie à New-York.

Après avoir mangé les fonds de ses livres, il arriva à Londres dans l'automne de 1831 ; il s'était recommandé aux jésuites établis en Angleterre, et se présenta chez M. l'abbé de Laporte, au-

mônier de la chapelle des émigrés et légitimistes français, qui lui fit faire la connaissance de M. le marquis de Montmorency, alors résidant à Londres, aujourd'hui à Turin.

Deutz se faisait remarquer par une assiduité extraordinaire aux offices de la chapelle, priant avec ferveur et communiant fréquemment ; il attira aussi l'attention et la bienveillance de M. de Montmorency, homme très religieux, qui l'admit à sa table et même à une espèce d'intimité.

A cette époque, madame de Bourmont se disposait à aller rejoindre son mari. M. de Bourmont lui recommanda Deutz comme un homme sage, honnête, qui pouvait lui être utile dans son voyage,

et d'un dévoûment à toute épreuve pour la légitimité et la religion. Deutz fit donc le voyage avec madame de Bourmont et ses demoiselles, et se conduisit de manière à mériter toute sa bienveillance; cette dame, à son arrivée, le recommanda avec chaleur à la duchesse de Berry.

Lorsque la princesse passa à Rome, le pape lui parla aussi de Deutz comme d'un homme dévoué et sur lequel on pouvait compter, comme bien capable de remplir avec intelligence les missions les plus importantes et les plus délicates; il le lui recommandait pour qu'elle put en disposer avec une entière confiance, lorsque la circonstance se présenterait. Elle ne tarda pas à s'offrir.

Au moment où la duchesse préparait sa descente en France, Deutz arriva à Massa, et se présenta à Madame pour lui offrir ses services ; il venait de Rome et allait en Portugal remplir diverses missions que lui avait confiées le Saint-Père, entr'autres celle de prendre, à son passage à Gênes, une dizaine de jésuites pour les conduire à don Miguel, qui les avait demandés pour fonder un collége. Madame le reçut avec bonté, et sachant qu'il devait traverser l'Espagne pour se rendre en Portugal, elle accepta avec plaisir et bienveillance ses offres, lui disant qu'elle profiterait de sa bonne volonté et de son dévoûment, et lui ferait passer ses ordres en temps et lieu.

Elle avait alors une telle idée de la dé-

licatesse de Deutz, et il avait su lui inspirer tant d'intérêt, qu'elle dit un jour à l'un des Français qui étaient près d'elle : « Je crains que ce pauvre Deutz n'ait besoin d'argent ; je n'en ai pas moi-même en ce moment, et il est si délicat que je n'ose lui donner à vendre ce bijou qui vaut, je crois, six mille francs. Faites-moi le plaisir de le vendre et de lui en donner l'argent, sans lui dire surtout ce que je suis obligée de faire pour m'en procurer. »

Il partit donc pour sa mission, en passant par la Catalogne et Madrid. C'est dans cette ville qu'il obtint, sur la recommandation d'un ministre plénipotentiaire des états italiens auquel il avait été adressé par le pape, d'être présenté à un des princes de la famille royale d'Es-

pagne, auquel il sut soutirer de l'argent, quoiqu'il en fut alors abondamment pourvu par les soins du Saint-Père et de la duchesse de Berry. Cette petite supercherie, dont il s'est vanté lui-même à son second passage à Madrid en revenant de Portugal, prouve que Deutz trahissait déjà à cette époque, et que tous les moyens lui étaient bons pour satisfaire sa soif de l'or.

Comme il voyageait sous les auspices de la cour de Rome, il logeait presque toujours dans les couvents, où il était bien accueilli, se faisant remarquer par sa ferveur et par son zèle pour la foi catholique.

A son arrivée en Portugal, bien que muni de lettres de recommandation du

Saint-Père, il ne put cependant obtenir de don Miguel une audience qu'avec bien des difficultés et après quelques mois de séjour. Ce fut, je crois, à l'occasion d'un emprunt que don Miguel cherchait à contracter dans ce temps à Paris. Un banquier de cette capitale, qui en avait eu connaissance vers la fin de juillet, et désirant en tirer parti au profit de la duchesse, écrivit ou fit écrire, dans le courant d'août, à Deutz, alors en Portugal, qu'il se chargerait volontiers de l'emprunt, à condition que don Miguel laisserait prélever dix pour cent en faveur de la duchesse de Berry, et que le connaissant pour être très attaché à la cause et aux intérêts de la princesse, il lui confiait la négociation de cette affaire, espérant qu'il emploirait tous les

moyens que sa sagacité lui suggérerait pour la faire réussir. Mais il paraît qu'il n'eut aucun résultat à cette époque.

Dans le courant du mois de septembre 1832, il revint du Portugal à Madrid et eut plusieurs entretiens avec des légitimistes français, dont la confiance dans ce misérable était commandée par celle qu'ils savaient que la duchesse avait en lui, il lui échappa néanmoins des indiscrétions sur sa conduite en Portugal, qui auraient pu inspirer quelque doute, mais la certitude que Madame avait éprouvé sa fidélité dissipa toutes les inquiétudes.

A son départ pour la France, on le chargea de dépêches importantes, qui, par leur contenu, pouvaient compro-

mettre ceux qui les écrivaient et ceux à qui elles étaient adressées. Un des Français légitimistes, qui étaient en ce moment à Madrid, ayant annoncé l'intention de l'accompagner jusqu'au courrier, Deutz lui dit alors que le hasard le faisait voyager avec un Français, secrétaire de l'ambassade à Madrid. Cette circonstance n'éveilla d'abord aucun soupçon; mais une partie des lettres confiées à Deutz, et spécialement celles qu'on lui avait recommandé de laisser à Bordeaux pour être de là adressées en toute sécurité à la duchesse et à d'autres personnes, n'étant jamais parvenues à leur destination, on a pensé depuis qu'il les avait livrées, après sa rentrée en France, à la police de Paris, et que le prétendu secrétaire d'ambassade n'étai

autre qu'un agent qui l'accompagnait et qui servait sans doute quelquefois d'intermédiaire pour adresser à cette même police les renseignements qu'il tenait de ce fourbe. Il paraît que jusqu'à cette époque, les recherches pour découvrir la retraite de la duchesse avaient été pour ainsi dire négligées, parce qu'on espérait que l'aventureuse princesse, voyant l'inutilité de ses tentatives et toutes ses ressources épuisées, se déciderait à quitter le sol de la France et tirerait ainsi le gouvernement d'un grand embarras. Mais quand on vit qu'elle s'obstinait à rester dans un pays encore en fermentation, où sa présence était dangereuse, on avisa sérieusement aux moyens de s'emparer de sa personne à quelque prix que ce fût.

La police, qui est fertile en ruse, pensa qu'on pourrait se servir de Deutz et de la correspondance dont il était porteur, pour faire tomber la duchesse dans un piége et la livrer aux agents du gouvernement. En conséquence, on fit faire des propositions à ce traître; mais déjà Deutz était un personnage, il avait été présenté dans des cours, il avait vu des renégats devenir des notabilités et même des illustrations, il avait la conscience de ses moyens, de sa force, de sa puissance; il savait que c'était toujours dans les salons des ministres que la perfidie et la raison d'état se donnaient rendez-vous; il voulut traiter cette affaire avec le ministre seul; il obtint donc une audience, et ce fut dans le cabinet d'une Excellence qu'on mar-

chanda le prix d'une infâme trahison.

Ce qui se passa dans cet entretien, quelles promesses furent faites, quelles offres furent acceptées, cela resta un secret entre le ministre et Deutz. Quant à Dieu, il ne se mêle pas, je le présume, de ces sortes d'affaires. Voilà pourquoi elles réussissent : néanmoins, quoique l'instrument fût trouvé, on hésitait à s'en servir ; l'embarras était grand au château, la duchesse de Berry arrêtée devenait justiciable d'une cour d'assises, qui pouvait très bien la condamner à mort ; le roi avait son droit de grâce, il est vrai, mais il y a des moments où le droit de grâce est aussi difficile à exercer que le droit de mort. D'un autre côté, laisser faire la duchesse, n'était pas sans inconvénient ; la Chambre, si

monotone qu'elle fût, pouvait se lasser à la fin de la guerre civile, comme d'autre chose, et demander qu'on y mît un terme bref. M. le ministre restait fort embarrassé de son traître, ne sachant que faire et presque désolé d'avoir été si adroit.

Vers ce temps, un remaniement ministériel s'était opéré ; M. de Montalivet passait à la liste civile et M. Thiers à l'intérieur. Le jeune ministre vit dans ce déplacement un moyen de se débarrasser de son Judas en l'envoyant réclamer ses trente deniers à un autre ; mais Deutz fit encore des difficultés ; il avait commencé l'affaire avec M. le comte et voulait la finir avec lui ; il connaissait M. de Montalivet, il le décida à monter dans sa voiture et le conduisit chez M. Thiers.

M. Thiers avait trop de tact et de finesse pour n'avoir pas saisi l'à-propos de rendre sa nomination moins impopulaire, et trop habile pour ne pas essayer, par un grand coup, de se la faire pardonner ; la prise de la duchesse de Berry lui attirait la Chambre, et la Chambre c'est la nation, ou à peu près. M. Thiers pouvait donc devenir un homme national.

Deutz partit pour la Vendée accompagné de M. Joly, il y arriva sous le nom d'Hyacinthe.

Quelques jours après l'arrivée de Deutz, et sans doute pour combiner ses mesures avec lui, M. Maurice Duval fut nommé préfet. Cette nomination impo-

pulaire, la brutale destitution de M. de Saint-Aignan, la manière même dont il reçut la nouvelle de son remplacement, exaltèrent les esprits nantais ; de plus, M. Maurice Duval arrivait précédé de sa réputation grenobloise : une seule de ces raisons eût suffi pour lui valoir un charivari ordinaire ; toutes ces raisons lui en valurent un, que sous le gouvernement des majorités on peut appeler le roi des charivaris.

Ce fut le 19 octobre que la nouvelle se répandit à Nantes de la destitution de M. de Saint-Aignan et de la nomination de M. Maurice Duval, qui devait arriver le même jour, mais qui n'arriva que le lendemain 20.

Aussitôt les dispositions les plus hos-

tiles se manifestèrent. Ceux qui avaient des instruments de vacarme, tels que poêlons, crécelles, sifflets, porte-voix de mer, qui s'entendent à plus d'une lieue, etc., etc., mirent instinctivement la main dessus. Ceux qui n'en avaient pas coururent chez leurs amis pour en emprunter. Ceux, enfin, qui n'avaient ni instruments ni amis employèrent les moyens les plus bizarres pour faire leur partie dans le grand concert populaire qui se préparait.

Les uns couraient par la ville à la recherche de toutes les clochettes, les détachant même du cou des vaches que le hasard amenait sous leur main; les autres s'emparèrent chez un fondeur d'une petite cloche, et, à l'aide d'un bâ-

ton porté aux deux bouts par deux hommes, ils établissaient un clocher ambulant.

Une levée générale de cornets à bouquins avait été faite ; et plus de six cents personnes s'étaient armées de cet instrument qui, comme chacun le sait, ne nécessite aucune étude préparatoire.

Un marchand de sifflets qui, sans cette circonstance, ne se serait jamais débarrassé de son fonds de boutique, vint s'établir sur la place, et vendit jusqu'à la dernière pièce de son magasin.

Entre quatre et cinq heures, une partie des musiciens étaient assemblés ; elle prit la résolution, pour faire plus

grand honneur à M. le préfet, d'aller au-devant de lui. En conséquence, elle s'échelonna sur la route par laquelle il devait arriver.

L'autorité, qui avait vu l'enthousiasme général, et qui avait craint de l'arrêter dans sa première impulsion, se contenta d'envoyer un officier d'état-major à M. Maurice Duval, lequel le prévint de la bruyante réception qu'on lui préparait. M. Maurice, profitant de l'avis, envoya sa voiture toute seule, et entra en ville incognito.

M. Duval donna ainsi momentanément le change à ses incommodes visiteurs. Néanmoins, le bruit se répandit aussitôt que le préfet était descendu à l'hôtel de France, place de la Comédie.

Les charivariseurs s'y rendirent en foule; mais la place était trop petite pour les contenir. Tout le corps seul des musiciens, comme une de ces grosses araignées tarentules, s'entassa sur la place, et étendit ses pattes par toutes les rues aboutissantes. C'était un carillon à faire sauter la cervelle à un sourd. Des personnes dignes de foi, qui habitent à deux lieues de la ville, affirmèrent depuis, sur leur honneur, avoir entendu ce vacarme. Cela n'est pas étonnant, il y avait peut-être dix mille musiciens, cinq mille de plus que n'en avait Néron, qui, comme chacun sait, faisait grand cas de la mélodie.

Au plus fort du concert, un homme à pied fendit le flot populaire, faisant de

vains efforts pour entrer à l'hôtel de France, dont les portes étaient fermées; il fut forcé de se mêler aux charivariseurs et de faire chorus avec eux : cet homme était M. Maurice Duval.

Le lendemain, M. Maurice prit possession de la préfecture; la nouvelle de son installation donna aux musiciens la certitude que, du moins, leurs frais ne seraient pas perdus pour celui qui en était l'objet. En conséquence, vers les cinq heures, l'orchestre s'organisa sur la place de la Préfecture : il était plus nombreux et plus bruyant que la veille.

Mais comme notre caractère français se lasse bientôt de tout, même d'un charivari, le troisième jour, une grande

quantité de musiciens manqua à l'appel; c'est alors que l'autorité crut pouvoir mettre fin à la sérénade. Entre six et sept heures du soir, des pelotons de gendarmerie et d'infanterie de ligne débouchèrent sur la place en s'emparant des rues aboutissantes; les concertants pensèrent avec raison qu'il était temps d'en finir, chacun se retira devant les troupes, tout en continuant de charivariser pendant cette retraite, qui eut tous les honneurs d'une victoire.

Le lendemain, le calme le plus parfait était rétabli, et M. Duval put faire une proclamation dans laquelle il se plaignait d'avoir été jugé sur sa réputation passée; il y disait entre autres que ses œuvres feraient foi de son patriotisme.

Or, comme l'œuvre sur laquelle il comptait le plus pour opérer la conversion des esprits était la prise de la duchesse, il commença à concerter ses mesures pour qu'elle ne pût lui échapper. Cela nous ramène tout naturellement à Deutz.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

Fontainebleau. Imp. de E. Jacquin.

